
SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES


SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES

1914-1916

LA GUERRE

ET LES

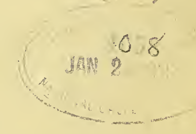
ŒUVRES D'ART EN BELGIQUE

PAR

le Baron H. KERVYN DE LETTENHOVE

MEMBRE DE LA COMMISSION ROYALE DES MONUMENTS ET DES SITES
ET DU CONSEIL SUPÉRIEUR DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE





BRUXELLES ET PARIS
LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST ET Cie, ÉDITEURS

1917

Deuxième mille

LA GUERRE

ET LES

ŒUVRES D'ART EN BELGIQUE

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

1914-1916

LA GUERRE

ET LES

ŒUVRES D'ART EN BELGIQUE

PAR

le Baron H. KERVYN DE LETTENHOVE

MEMBRE DE LA COMMISSION ROYALE DES MONUMENTS ET DES SITES
ET DU CONSEIL SUPÉRIEUR DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE



BRUXELLES ET PARIS
LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST ET Cie, ÉDITEURS

1917



A LA MÉMOIRE

de mon bien cher fils

JACQUES KERVYN DE LETTENHOVE

engagé volontaire,

tombé glorieusement sur l'Yser, le 18 octobre 1914,

et de tous ceux qui moururent comme lui,

pour l'honneur et la liberté de la Patrie Belge,

en défendant héroïquement

la sainteté et la beauté de nos autels et de nos foyers.



1. — Statue tombale en marbre de l'évêque Jean Visschere (✝ 1613) à l'église Saint-Martin à Ypres (détruite par le bombardement).

INTRODUCTION

« Quelle tâche plus douce que d'écrire pour son pays ce qu'il est et ce qu'il a fait... »
(Waxweiler.)

Un savant éminent, « dont la conscience scientifique était parmi les plus scrupuleuses [1] », M. Émile Waxweiler [2], au moment de publier un admirable livre sur la « Belgique neutre et loyale », afin « d'éclairer les croyances et de redresser les jugements », disait dans sa préface : « Quelle tâche plus douce, quel devoir plus impérieux existe-t-il pour un Belge que d'écrire pour son pays, non pas une apologie ou même un plaidoyer, mais simplement ce qu'il est et ce qu'il a fait [3]. »

C'était au mois de décembre 1914, que cet écrivain d'une si haute impartialité, traçait ces lignes.

Aux souffrances cruelles et imméritées, infligées à la Belgique, dont il

1. Introduction de la *Belgique neutre et loyale*, par M. Waxweiler.
2. Savant professeur, entouré d'un respect universel, mort récemment.
3. Introduction de *La Belgique neutre et loyale*.

esquissait alors le sombre tableau, que de deuils et de douleurs nouvelles sont venus, hélas, s'ajouter !

Deux longues années se sont écoulées depuis cette époque : le martyre n'a pas cessé. Et quel martyre ! La Belgique n'a qu'à découvrir ses plaies et à



Cliché de M. Davignon.

2. — Les cadavres des otages qu'ils ont fusillés sont étendus sur les ruines qui ont marqué l'entrée des Allemands à Tamines (août 1914).

montrer ses ruines, pour prouver qu'à aucune époque, une contrée envahie ne fut soumise à une succession de plus barbares épreuves.

Sur ce pays qui « a toujours été fidèle à ses obligations internationales, qui en a toujours accompli les devoirs dans un esprit de loyale impartialité [1], » qui pour y rester fidèle a eu « l'héroïsme de la probité [2] », l'Allemagne s'est acharnée et continue à étendre de jour en jour ses pires vengeances, méconnaissant à la fois les lois de l'humanité, les règles du droit des gens et les stipulations des traités les plus solennels.

1. Réponse du Gouvernement belge à l'ultimatum allemand.
2. P. Bourge .

Faut-il rappeler que déjà, aux premières semaines de l'invasion, des villes comme Visé, Tamines, Andenne, Dinant, Aerschot et bien d'autres étaient devenues, suivant l'expression d'un académicien français, « des charniers fumants », et que sous les ruines lugubres et tragiques de nos monuments



3. — Ce que les Allemands avaient fait des demeures de ceux qu'ils emmenaient en captivité en Allemagne (août 1914).

noircis par le feu et rougis par le sang, plus de six mille[1] victimes innocentes et sans défense, femmes, enfants et vieillards infirmes, avaient été enfouies pêle-mêle, après avoir été fusillées ou mitraillées sans le moindre jugement !

Et au lendemain de ces exécutions, les survivants étaient traqués, ainsi que des bêtes fauves, ou réunis devant leurs maisons pillées et détruites, comme à Louvain, puis traînés à travers les campagnes et entassés ensuite dans de wagons à bestiaux pour être conduits ainsi, mourants de faim, insultés à tous les arrêts, jusqu'au fond de l'Allemagne.

1. Et cette liste est loin d'être close, car chaque jour encore, on découvre et déterre de nouvelles victimes.

Que ceux qui pourraient croire que j'exagère, lisent dans les enquêtes officielles [1] ce qui s'est passé à Visé, à Aerschot, à Dinant, à Louvain et dans cinquante autres localités [2]. Car les mêmes faits se reproduisent partout, dans les campagnes comme dans les cités ; et cela dès que les armées allemandes apparaissent. Les massacres et les incendies annoncent, en effet, leur arrivée et marquent invariablement leur passage.

On comprend donc l'effroi de nos populations paisibles et leur exode fiévreux, lorsque, terrorisées par les scènes de cruauté et de dévastation des villes et des villages voisins, elles fuyaient devant le feu qui éclairait l'horreur des massacres. Rien n'est plus émouvant et plus triste que le tableau de ces heures tragiques, pendant lesquelles, suivant notre grand poète [3] :

Une à une, les maisons brûlent
Sur les plaines au crépuscule...

alors que :

Mares, fleuves, étangs et lacs sont les témoins
De la terreur qui dans les eaux se réverbère,...

et que :

Les gens partent vers les hasards,
Vers l'affreuse détresse et le malheur profond [4] !
. . . .

Pauvres fugitifs, pauvres martyrs eux aussi, se traînant le long des routes interminables, exténués, ahuris, la mort dans l'âme, pour chercher la terre... étrangère ! Je les ai vus, portant péniblement quelques hardes prises au hasard, tirant derrière eux des petits enfants en pleurs, ou poussant sur une brouette une vieille mère infirme....

1. Outre les enquêtes officielles et le Livre gris du Gouvernement belge, il y a bien des faits précis de ces actes barbares, dans l'ouvrage de M. Waxweiller, p. 274, et dans le livre d'un neutre Hollandais, intitulé *Les Allemands en Belgique* (voir notamment p. 81 et suivantes) et dans les ouvrages de MM. H. Davignon, Massart, P. Nothomb, J. Destrée, de Gerlache, etc., etc.

2. Aujourd'hui encore, le système des déportations règne avec une barbarie que l'antiquité n'a jamais dépassée.

3. Emile Verhaeren.

4. Emile Verhaeren, *L'Exode*.

D'autres aussi les ont rencontrés ; ils ont tristement regardé passer de « misérables charrettes sur lesquelles gisent et sont cahotés des êtres humains malades ou d'une vieillesse invraisemblable ou bien des jeunes femmes récemment accouchées, pâles et en danger de mort [1] ».



4. — Villageois fuyant devant l'incendie.

C'est Émile Verhaeren encore qui nous trace ce désolant tableau :

Les vieux s'en vont, serrant leur deuil et leur tourment ;
D'autres pleuraient, sans rien se dire, atrocement...
Et les mères suivent, pauvres, moroses, livides,
Laissant mordre l'enfant à leur poitrine vide...
. . . .
Et las de leur cœur triste, et las de leurs pas lourds,
Longues et fatales, comme les houles,
Les foules
Passent toujours [2] !...

1. *Les Allemands en Belgique*, p. 81, témoignage d'un neutre Hollandais.
2. Emile Verhaeren, *L'Exode*.

Tous fuyaient devant l'horreur et la mort, devant le feu et les mutilations, devant tout ce qui ne semblait plus possible sur la terre... Ils allaient comme des épaves, comme des gens qui n'ont plus rien, ni village, ni foyer, ni famille, et qui n'osent même pas se retourner pour ne pas voir la fumée de leur chaumière incendiée...

Ils pensaient aussi, avec des regards anxieux, à leurs grands fils, partis



Cliché Antony.

5. — Ce que les Allemands ont fait de nos villes.

précipitamment pour l'armée, à ceux qui les aidaient hier encore dans leur labeur tranquille, à ceux qui étaient la joie de leur foyer paisible et le doux espoir de leurs vieux ans ! Combien il en est de ces beaux jeunes gens, bons et pacifiques, que la violation de tous nos droits par l'Allemagne, a couchés à jamais sur de sanglants champs de bataille !

Près de leurs pauvres tombes, de la Meuse à l'Yser, partout, se dressent

des ruines également sinistres ; car la guerre aux choses a toujours accompagné et accompagne encore chez les Germains, la guerre aux gens. C'est ainsi qu'après Herve, Visé, Tamines, Dinant Aerschot, Louvain, Lierre, Malines et Termonde, d'autres villes encore, telles Nieuport, Dixmude et Ypres — pour ne parler que de celles ayant le plus souffert — furent à leur tour impitoyablement détruites.



Cliché Antony.

6. — Ce que les Allemands ont fait de nos monuments.

Et dans ce petit coin de la Belgique, dernier lambeau de la Patrie, sauvé de l'occupation allemande par l'héroïsme de notre armée, que de rencontres douloureuses encore ! Ce sont des jeunes gens, quelquefois de grands enfants, qui s'avancent péniblement sur des béquilles ou bien de pauvres aveugles de vingt ans ! Et autour de ces mutilés infortunés, circulent désemparés, des hommes dont le chagrin a fait avant l'heure des vieillards, des

femmes qui semblent anéanties et qui cachent sous leur voile de crêpe, leurs yeux rougis par les larmes. L'allemand Tanneberg n'a-t-il pas dit : « Nous ne laisserons au vaincu que ses yeux pour pleurer ?... »

Comme fond à ce lugubre tableau, des ruines, toujours des ruines, de nouvelles ruines ; car les gros canons allemands cherchent au loin, ainsi que nous le verrons, tout ce qui a un caractère monumental pour le détruire ; et lorsqu'ils ne peuvent y parvenir, leurs avions les y aident !

. . . .

Ainsi qu'on peut en juger par ces rapides et véridiques aperçus, la Belgique a connu, depuis le 4 août 1914, tous les martyres. Elle a vu toutes les violations et subi toutes les violences.

Son territoire a été envahi au mépris des traités, ses enfants massacrés de la façon la plus inique, ses villes pillées et incendiées à plaisir, ses monuments historiques les plus vénérables et ses œuvres d'art les plus précieuses détruits sans pitié !

Et ce n'est pas tout : car en même temps que les actes les plus cruels, les plus arbitraires et les plus injustes se succédaient, soit pour frapper nos populations paisibles et inoffensives, soit pour s'attaquer à la beauté même de notre patrie, au fur et à mesure que le nombre des victimes croissait ainsi et que les ruines s'amoncellaient de la sorte, une campagne de diffamation de plus en plus passionnée et de plus en plus odieuse, s'organisait et se propageait contre notre malheureux pays !

Car, « après s'être jetés sur la Belgique au mépris des traités et des assurances les plus formelles, les Allemands visent encore par la calomnie, à atteindre l'honneur même et la loyauté de notre patrie[1] ». Par les journaux, par les livres[2],

1. *L'Allemagne et la Belgique*, par H. Davignon, p. 1.

2. Les autorités allemandes ont fait publier par des professeurs ou des fonctionnaires de leur Gouvernement, de nombreux ouvrages, souvent illustrés, officieux ou officiels, pour accuser les Belges de leurs propres forfaits. Nous y répondrons. Mais cela n'a pas suffi à leur propagande, car, pour mieux tromper le monde, ils ont fait éditer dans les pays neutres, notamment en Suisse, sous la signature fallacieuse d'auteurs appartenant à une nationalité neutre, des récits tendancieux, allemands de parti pris, remplis d'erreurs et d'inexactitudes d'un bout à l'autre, affirmant les choses les plus graves sans jamais apporter aucune preuve, avançant d'autres faits invraisemblables ou ridicules, en un mot d'un caractère si peu sérieux que la plupart ne méritent même pas une réfutation. C'est ainsi que dans un de ses ouvrages, on expose que s'il y a eu en Belgique tant de monuments détruits pendant la guerre, c'est parce qu'ils ne tenaient pas debout ! *Ab uno disce omnes.*

par l'image, dans tous les pays neutres, « Caïn, suivant le mot d'un littérateur suisse [1], cherche à noircir Abel ».

Et de cette façon, aux calamités imméritées que l'invasion allemande a répandues sur la Belgique, s'ajoute encore par surcroît, la torture morale de la savoir calomniée auprès de ceux dont elle tient à garder l'estime et l'amitié.

Cette entreprise de diffamation a, d'ailleurs, commencé dès le jour où l'Allemagne pénétrant sur notre sol, a mis nos villes à feu et à sang [2].

L'Allemagne qui semblait espérer se laver par là de ses souillures, s'est attachée à ce système de défense avec une opiniâtreté que chaque crime nouveau rendait plus nécessaire. Et comme rien n'interrompt ceux-ci, cette campagne dure toujours. Elle continue même envers et contre tout. Elle persiste, malgré les démentis les plus formels et les plus autorisés, tels ceux du Gouvernement belge, du cardinal Mercier, des évêques belges, de savants et d'hommes éminents, d'une conscience au-dessus de toute suspicion, comme MM. Waxweiller, Massart, A. Melot, Verhaeren, Maeterlinck, H. Davignon, P. Nothomb, le commandant de Gerlache, etc.

A cette « œuvre de mensonges, des personnalités en vue dans le monde allemand ont apporté le secours de leur notoriété ; des enquêtes administratives allemandes ont aussi été instituées, des publications officielles et des brochures d'allure officieuse ont été propagées dans tous les pays neutres [3] ».

Toute cette propagande allemande a été organisée ainsi avec un soin extrême et développée ensuite avec la dernière énergie. Et après trois ans de guerre, comme je viens de l'exposer, loin de se relâcher, elle étend de plus en plus ses entreprises, en usant d'une audace toujours croissante !...

A tel point, que souvent cela nous surprend ! Car la plupart des affirmations ainsi produites manquent tellement de bases sérieuses, sont si outrageusement en contradiction avec la vérité et en opposition avec la réalité, sont même la plupart du temps si invraisemblables, que notre premier mouvement à nous Belges, qui savons ce qui s'est passé chez nous, est de lever dédaigneusement les épaules !

Au surplus, toute notre histoire ne proteste-t-elle pas contre de pareilles

1. C. Spitteler.
2. Lettre de protestation de l'Evêque de Namur contre le Livre blanc allemand.
3. *Le procès de la neutralité belge*, par Waxweiller, p. 6.

accusations ? Nous, des traîtres, des tortionnaires, nous, des vandales, des incendiaires, des destructeurs de nos propres trésors ! Allons donc ! A-t-on oublié la façon dont la Belgique a observé les devoirs de la neutralité dans les circonstances les plus délicates ? Comment elle a recueilli et soigné, en 1870-71, les blessés allemands, tout comme les blessés français ? Ne sait-on pas de quel culte, depuis cinq siècles, de génération en génération, nous entourons notre art national et toutes ses productions ? Et cependant, malgré tous ces faits, la calomnie va son chemin, se propage, se multiplie, redouble ses perfides efforts !

Devant la persistance de ces attaques, on arrive à se demander s'il faut abandonner le terrain à l'accusation ? On se dit que le silence pourrait sembler un acquiescement ou être interprété ainsi : et après avoir réfléchi, on estime que se taire serait mal, qu'une réponse s'impose ; car « il faut que la Belgique, à l'issue de la guerre, apparaisse devant l'histoire, telle que rien, dans aucun domaine, ne puisse entamer son renom [1] ».

C'est précisément pour cette raison péremptoire, que l'auteur que je viens de citer, mettait en tête de son beau livre sur la neutralité belge, ces lignes éternellement justes : « Il faut répéter sans cesse les choses vraies, parce que l'erreur renouvelle sans cesse autour de nous ses calomnies [2] ». Obéissant à la même pensée, l'évêque de Namur disait avec sa haute autorité, au même moment : « La dignité et l'honneur de la patrie exigent plus que des protestations, ils exigent des réponses [3] ».

« La dignité et l'honneur de la Belgique » ne s'identifient-ils pas, d'ailleurs, ici, avec la dignité et l'honneur de l'humanité tout entière ? Et à ce titre encore, nos « réponses et nos protestations » ne sont-elles pas à la fois un devoir patriotique et une obligation internationale ?

Une victime peut-elle être impunément chargée, à la face du monde, des crimes de son bourreau ? Est-il possible qu'un bâillon brutal ferme, en présence de toutes les nations civilisées, la bouche à la vérité ?

On ne peut assez le dire : la calomnie s'imposant victorieuse, c'est la fin du

1. *Le procès de la neutralité belge*, par Waxweiler, p. 7.
2. *La Belgique neutre et loyale*, introduction.
3. Lettre de protestation déjà citée (31 octobre 1915).

règne même de la justice ; et la force remplaçant le droit, c'est la banqueroute de l'honneur, de la liberté et du progrès ; c'est un recul de vingt siècles, nous ramenant aux heures si cruelles qui précédèrent le christianisme ; c'est le triomphe des bestiaires du cirque et le retour aux plus sombres ténèbres, à cette nuit que, selon Victor Hugo, la bête fauve a pour âme.

Une telle situation pourrait-elle donc se reproduire, renaître ? Comment ne pas se le demander devant les crimes qui ont ensanglanté et détruit nos villes et nos villages ? Comment n'y pas penser devant la cynique audace des coupables ?

Après avoir si cruellement souffert de la violation de toutes les lois divines et humaines, serait-il possible que nous Belges, nous ayons encore à subir ce tourment suprême : voir la calomnie triomphante nous charger de ses propres forfaits ?...

Oh ! que cela ne soit pas ! Car sans cela, nous aurions le droit de croire à l'effondrement définitif de cette civilisation dont nous étions si fiers...

Déjà notre foi en sa puissance protectrice a été bien ébranlée par les événements du début de la guerre.

Et cette première désillusion a même été d'autant plus cruelle, que jusque-là notre confiance en elle était absolue ! En effet, nous pensions alors, que les efforts d'une longue suite de générations, que l'adoucissement des mœurs, le développement progressif de l'instruction, de ce que les Allemands chez eux, appelaient orgueilleusement leur « Kultur », et puis, tout particulièrement, que tant de congrès et de conférences internationales pour le droit et la paix, réunions au sein desquelles les États germaniques étaient toujours représentés, avaient rendu le droit plus fort et la justice plus sacrée.

Et pour nous, la justice, c'était la défense de tous les droits, à commencer par les droits des plus faibles. Nous saluions même avec confiance le moment où la force ne serait plus jamais en opposition avec le droit et où tous les gouvernants reconnaîtraient que la dignité des nations, aussi bien que l'avenir de la société, est liée au sentiment du devoir international et du respect de la justice.

L'Allemagne a voulu nous prouver, au contraire, que la force matérielle et brutale doit remplacer ces règles supérieures et devenir le principe qui préside au développement de l'humanité !

Et même, après cet effondrement du droit, dont la Belgique était la première victime, ne pouvait-on espérer que vingt siècles de christianisme auraient apporté un peu de protection aux populations exposées malgré elles, aux maux de la guerre et donné aux conquérants un peu d'humanité et de modération ?

. . . .

Des voix plus autorisées que la mienne ont déjà stigmatisé et dénonceront encore cette violation du droit et les cruautés qui l'accompagnèrent. Car la Belgique, en dépit de ses souffrances, ne renonce pas à cette lutte pour la défense de la vérité, pour la protection de son honneur et la revendication de ses droits. Elle s'est, d'ailleurs, proclamée elle-même, avec le plus fier courage, le « rempart du droit » [1]. Elle persévérera sans faillir dans cette attitude. Rien ne l'arrêtera. Plus que jamais, elle a foi dans la justice immanente et attend avec confiance l'heure qui vengera ses morts héroïques et ses douloureux martyrs : ses soldats attaqués au mépris de la parole donnée, ses otages indignement immolés, ses femmes, ses enfants et ses vieillards massacrés sans pitié !...

Pour éclairer la conscience du monde civilisé sur ces abominables crimes, des juges consciencieux continueront leurs minutieuses enquêtes ; ils recueilleront encore de nouveaux témoignages qui achèveront d'accabler les coupables, et ils dresseront des listes appelées à faire frémir d'horreur toute l'humanité !

Cela doit être et cela sera.

Mais, s'il est certain que parmi toutes les tristesses qui ont assombri à jamais ces années de guerre, il faut placer en premier lieu la violation du droit, dont le maintien devrait être la constante préoccupation de tous les gouvernements, et celle des lois de l'humanité qui constituent l'honneur de toute nation civilisée, il n'en est pas moins vrai qu'il importe également de déplorer et de condamner l'impitoyable vandalisme qui a accompagné, au vingtième siècle, ces autres crimes.

Certes, comme nous venons de le voir, il est des questions autrement graves que celle des villes ou des villages rasés. Assurément, il est des choses plus désolantes qu'un beffroi renversé et qu'une cathédrale ruinée : et

1. Discours de M. Carton de Wiart, ministre de la Justice.

cependant, ces destructions sont l'indice d'une barbarie qui doit être honnie et dont il faut dévoiler la honte. Nous montrerons donc qu'après le massacre des populations innocentes, « la vengeance des troupes allemandes s'est acharnée, même sur les pierres des monuments et des maisons,... que ces barbares n'ont pas respecté davantage les églises que leur vieillesse et leur beauté rendaient sacrées même pour les profanes [1]. »

Il est nécessaire d'établir clairement la complète responsabilité des Allemands dans ces actes indignes. Cela importe d'autant plus que ceux-ci ont recours à toutes les hypocrisies pour se disculper des déprédations dont ils couvrent notre pays. Car après avoir nié, ainsi que nous l'avons dit, les crimes les plus certains contre des femmes, des vieillards et des enfants, et avoir inventé les fables les plus invraisemblables pour expliquer les fusillades d'otages, ils cherchent aussi à se justifier de leurs actes de vandalisme les plus évidents. Bien plus, par leurs perfides diffamations, ils tentent, sur ce terrain également, de nous endosser leurs propres forfaits. On le voit : ils ne dédaignent aucun domaine quand il s'agit de nous imputer l'infamie de leur conduite. D'ailleurs, lorsqu'on ne s'embarrasse d'aucune loi humaine et d'aucune conscience, pourquoi reculerait-on sur quelque point devant de semblables procédés ?

Les Allemands en ont donc largement usé, en ce qui regarde les destructions artistiques commises en Belgique. S. Exc. M. Bode, surintendant des Beaux-Arts, M. P. Clemen, président de la Commission des Monuments du Rhin, M. Bodo-Ebhardt, architecte, professeur et ami de l'Empereur, M. le Conseiller intime et professeur Dr von Falke, M. le professeur Otto Grautoff, le Conseiller intime Stübben et bien d'autres ont publié des études et des comptes rendus [2] sur ces destructions artistiques, qui n'ont qu'un but : accabler les Belges.

Le gouvernement allemand ne pouvait nier que la Belgique soit couverte de ruines et que beaucoup de ses beaux monuments ne soient détruits ; mais aussitôt il déclare en être innocent et s'en laver les mains. Son exemple est

1. *Villes meurtries de Belgique* (*villes wallonnes*), par Jules Destrée, membre du Parlement belge, p. 23 et 61.

2. Toutes ces publications ont un caractère officiel ou officieux ; ce qui ne les empêche pas de dénaturer tous les faits et de nier tous les forfaits allemands avec une audace sans pareille. Ces libelles de propagande ont été répandus par milliers dans tous les pays neutres.

immédiatement suivi par les 93 intellectuels qui affirment, avec autant d'audace que de légèreté, « qu'il *n'est pas vrai que les troupes allemandes aient détruit ou aient mis le feu à un seul monument ou aient porté atteinte aux biens d'un seul citoyen belge* [1] »....

Et le gouverneur provisoire de la Belgique, le général von Bissing, surenchérissant encore, ne craint pas de faire apposer sur les murs de Bruxelles, le 5 juillet 1915, cette affiche qui est un vrai défi à la vérité :

« *Le peuple allemand eut de tout temps le culte des œuvres d'art et des*



7. — L'œuvre allemande en Belgique.

monuments du passé. Et voici qu'on reproche à nos armées d'avoir détruit brutalement, au cours de cette guerre, des trésors d'art que rien ne pourra faire revivre. La nation allemande est pure de tels crimes. »

Ce n'est pas tout; le coupable ira bientôt plus loin, car, après s'être défendu, il deviendra accusateur.

« *C'est le Gouvernement belge*, écrit un grand journal allemand, *qui doit*

1. *Déclaration des 93 intellectuels* ; déclaration adressée par 93 savants allemands à leurs collègues du monde entier.

être rendu responsable de ce qu'en Belgique des villes et des villages ont été rasés [1] ».

« *Les ruines des villes et des villages ne sont pas une accusation contre l'Allemagne, elles sont un signe ineffaçable de la honte dont s'est couvert le peuple belge* [2], » écrit à son tour Gottfind Traub, célèbre pasteur et député du Landtag.

Ces quelques citations prouvent que sur tous les terrains, même sur celui des déprédations artistiques, les Belges ont été outrageusement calomniés.



8. — La dévastation de nos vieilles cités.

Or, comme viennent de le proclamer les Ministres de la Justice et des Affaires Étrangères de Belgique : « Celui-là est deux fois coupable qui, après avoir violé les droits d'autrui, tente encore, avec une singulière audace, de se justifier en imputant à sa victime des fautes qu'elle n'a jamais commises [3]. »

L'indignation la plus légitime contre de pareils procédés expliquerait à elle seule les pages qui vont suivre.

1. *Kölnische Zeitung*, 28 août 1914.
2. Article de la revue *Die Hilfe*.
3. Livre gris, page 101, et déclaration du Gouvernement belge du 25 février 1916.

S'il leur fallait, cependant, une autre raison encore, j'invoquerais à la fois l'importance archéologique ou artistique de tout ce que les Allemands ont détruit en Belgique et le culte filial que nous avions pour ces précieux vestiges légués par nos ancêtres. On ne peut assez insister sur ce dernier point.

Car il importe de se souvenir que chacun de ces monuments et toutes les



9. — Les ruines d'Aerschot (août 1914).

œuvres d'art — aujourd'hui anéantis — représentaient un passé glorieux, avaient une histoire, évoquaient des traditions, possédaient une âme et que tous, par des liens étroits, tenaient à nos fibres les plus intimes, à notre fierté, à notre génie et à notre amour patrial.

Et ceci expliquera pourquoi, malgré les souffrances, les deuils et les misères qui m'atteignent et m'entourent, comment, même en présence de tant de droits violés, de traités déchirés, de règles d'humanité méconnues et de crimes commis, j'ai des larmes aussi pour de pauvres pierres brisées, des statues mutilées, des tableaux brûlés ou troués par la mitraille !

Il y a longtemps que le poète latin se montrait ému devant les larmes des choses inertes : « sunt lacrimae rerum ! »

Comme on le comprend aujourd'hui, en face de Dinant, de Louvain, de Dixmude ou d'Ypres ! Ah ! ces monuments détruits ont plus que des larmes ; et l'on ne peut les regarder, sans être pris par la contagion et secoué par de mêmes sanglots !... Or, de quelque côté que nous portions les yeux, nous n'apercevons que des ruines, les plus tristes ruines [1] ! Car ce sont presque toujours les débris de



Cliché Van Oest

10. — La Halle aux draps de Louvain (d'après une estampe ancienne).

nos plus beaux édifices civils ou religieux qui jonchent le sol et marquent le passage des Allemands.

Pour mesurer l'étendue du dommage causé ainsi à notre patrimoine artistique, il faut se rappeler que la Belgique entière était couverte de merveilleuses constructions, chefs-d'œuvre d'architecture remontant aux temps les plus

1. Et tous les jours, le nombre de ces destructions désolantes et irréparables augmente encore !

anciens et rappelant aussi les jours les plus glorieux de notre patrie. Comme l'a écrit avec émotion et vérité, le député belge Jules Destrée, « ces monuments racontaient notre histoire, ligne par ligne, et célébraient tous nos héros[1] » ; nos princes, nos chevaliers, nos communiers...

Ils avaient acquis par là une valeur nouvelle : leur importance *historique* s'ajoutait à leurs mérites *archéologiques* ou *artistiques*.



Cliché Van Oest.

11. — Nos monuments et leur histoire (d'après un manuscrit).

Telle était la raison pour laquelle nous les aimions et vénérions à la fois. Car nous les aimions et vénérions, ces antiques beffrois et ces vieilles cathédrales !

Nous les aimions et vénérions, comme on aime et vénère des choses très belles, très glorieuses aussi puisqu'elles témoignaient à la fois, depuis des siècles, de notre indomptable patriotisme, de notre foi inébranlable et de notre art puissant !

1. *Les villes meurtries de Belgique* (*villes wallonnes*), par Jules Destrée, p. 10.

Nous les aimions et vénérions, ainsi qu'on aime et vénère une mère blanchie par l'âge mais dont toutes les rides nous sont chères et pour laquelle notre respect et notre reconnaissance croissent avec les ans !

Et assurément les sentiments que nous éprouvions pour nos trésors d'art étaient bien ceux d'une véritable piété filiale. Nos monuments n'évoquaient-ils pas la mémoire de nos pères ? Ceux-ci ne les avaient-ils pas élevés si fiers



Cliché de la Mission du Ministère des Sciences et des Arts.

12. — Les beffrois en Flandre (Furnes).

afin de nous laisser un frappant et indestructible témoignage de leur ardent patriotisme ? Ces édifices, altiers et superbes, n'attestaient-ils pas, en effet, comme nous l'avons dit, leur culte généreux pour la liberté et leurs luttes pour elle ? Ne constituaient-ils pas le legs sacré de ceux qui nous avaient précédés et qui avaient fait notre patrie si fière, si indépendante, si loyale, si riche en œuvres d'art ? Ne parlaient-ils pas d'eux et pour eux ? N'avaient-ils pas par là une éloquence qui nous émeut encore ? C'est pourquoi il n'était pas

une pierre de ces édifices qui ne portât des enseignements bien supérieurs à ceux des livres : toute notre histoire se lisait sur nos beffrois ; elle s'y lisait avec ses leçons, ses fastes et ses triomphes. Lorsque nous regardions ces tours élancées,



Cliché Antony.

13. — Le beffroi d'Ypres.

nous y trouvions les reflets de la gloire de la Flandre. Cette gloire dorait tous nos donjons et clochers, et planait aussi sous les voûtes de nos magnifiques cathédrales.

L'église et le beffroi se partageaient notre culte et notre admiration. Leur histoire, d'ailleurs, se confondait souvent. Leurs tours se dressaient toutes proches,

non en rivales mais pour affirmer le vieil attachement de la nation belge au droit et à la justice : elles proclamaient ainsi le double symbole de nos anciennes populations et les sentiments dont notre race est à jamais imprégnée !

Puis, nos monuments civils, si précieux par eux-mêmes, renfermaient encore, de même que nos magnifiques églises, d'inestimables reliques. Ici les parchemins qui avaient scellé nos libertés, là les objets pieux rapportés de Terre Sainte par d'illustres compagnons de Godefroy de Bouillon. Tout cela nous ramenait aux temps les plus héroïques. Tout était souvenirs [1]. Tout était emblème !

Car toujours ces édifices, fiers jusqu'au défi, et ces clochers élancés vers le ciel comme une prière, avaient eu une signification morale, un sens figuré. C'était pour cette raison que nos ancêtres y puisaient la force dont ils avaient besoin, au cours de ces épreuves qui, plus encore que les triomphes, créent la patrie. Et certes, ils avaient connu, eux aussi, les heures sombres, suivant les beaux jours! Rien, cependant, n'avait pu les abattre ou les vaincre....

Nous pensions à ces grandes leçons, en visitant nos vieux sanctuaires et nous y puisions toujours de précieux enseignements ; car à chaque pas, nous y trouvions des tableaux, des monuments funéraires ou des inscriptions nous rappelant quelque fait historique, quelque délivrance inespérée à la suite d'un vœu patriotique ou des épitaphes évoquant la mort sublime de quelque défenseur de nos droits. Et nous comprenions mieux alors, que la Patrie s'étendait de nos foyers et de nos berceaux jusqu'à nos tombes et qu'elle est faite de toutes les générations disparues!

Quant à nos hôtels de ville — dont il faut bien reparler puisqu'ils comptent parmi les plus grandes et les plus pitoyables victimes du vandalisme allemand — ils marquaient pour nous la vitalité de nos institutions. Et en les voyant s'élever partout en Flandre, nous pouvions nous souvenir aussi, avec fierté, que « notre pays avait été la source des libertés de l'Europe, que c'était de là qu'elles s'élançaient pour leurs triomphes et trouvaient un asile dans leurs revers !... Leurs flèches élancées, d'où retentissait le signal des armements populaires,

1. A Bruges, à Furnes, à Nieuport et dans bien d'autres villes, de curieuses processions, à la fois religieuses et historiques, commémoraient encore tous les ans ces vieux souvenirs remontant aux croisades et promenaient d'antiques reliques.

avaient vu passer Edouard I, Edouard III, Edouard IV, Louis VI, Louis IX, Philippe-le-Bel, Louis XI, Marguerite d'Anjou, Jacqueline de Bavière, et bien d'autres princes [1]... » Aucune grandeur, même au milieu des épreuves, n'avait manqué à la Flandre, au cours des siècles...

Patrie des franchises populaires, foyer de l'industrie, asile du commerce, terre hospitalière à la science, féconde à l'art, notre chère Belgique avait jalousement et pieusement gardé dans ses monuments, dans ses universités et ses bibliothèques, la trace de tous ces glorieux souvenirs, si précieux pour nous !

Enfin, à l'intérêt *historique* s'alliait encore, et au degré le plus vif, l'intérêt *artistique*. Car les édifices, dont je viens de parler, civils ou religieux, étaient d'une beauté incontestée.

En effet, au moyen âge comme au XVIIe siècle, l'art belge occupait le rang le plus élevé et avait rayonné dans le monde entier. Supprimer les Van Eyck et leur école, ou Rubens et ses élèves de l'histoire esthétique, est absolument impossible. Nos architectes et nos sculpteurs ne le cédaient pas à nos peintres.

De tout cela, nous étions fiers et jaloux depuis de longues générations. Et c'est ainsi que nous avions conservé, dans de nombreux et magnifiques monuments, une quantité de chefs-d'œuvre. De ville en ville, de village en village, à chaque pas, la curiosité du savant ou de l'archéologue était sollicitée par quelque merveille d'art. La Belgique tout entière, ainsi qu'on l'a écrit, constituait un vaste et précieux musée, musée national avant tout, mais aussi musée mondial. Car de telles créations artistiques ne sont-elles pas le patrimoine commun du monde entier ? Et s'il en est ainsi, comme nous l'estimons, les œuvres qui constituent ce trésor universel ne sont-elles pas sacrées, intangibles? Car que devient la civilisation, s'il est permis de détruire à plaisir ce que les plus grands génies ont légué à toute l'humanité ?

La Belgique détenait une large part de cet héritage. « L'art le plus élevé que le monde ait connu, est l'œuvre des petites nations », a dit M. Lloyd Georges, en parlant de notre patrie.

Loin de reconnaître que notre pays, par son incessant et noble labeur artistique, avait bien mérité, au titre le plus élevé et pour toujours, de la civilisation, les Allemands n'ont pas hésité à l'envahir comme des barbares et à

1. *Histoire de Flandre*, par le baron Kervyn de Lettenhove, intr., p. 1 et 41.

le ravager comme des Huns ! Nos monuments et notre art, dans ses manifestations les plus hautes, n'ont pas obtenu grâce à leurs yeux.

Depuis plus de deux ans, d'impitoyables destructions ont transformé en un lamentable champ de décombres, les cités contenant les plus précieuses richesses de cette Belgique justement appelée : « un incomparable musée ».

C'est là un véritable crime qui nous a frappés dans ce que nous vénérions le plus et qui nous étreint cruellement le cœur. Car on ne saura jamais tout ce que les Belges ont souffert et souffrent encore, en présence de ces destructions barbares. Leur douleur ne peut se mesurer qu'à l'amour qu'ils ont toujours eu pour leur cher pays, pour ses nobles traditions et les glorieux vestiges qui rappelaient son passé d'une façon si émouvante ! On ne peut assez le répéter !...

Ce crime des Allemands constitue en même temps une odieuse trahison.

En effet, considérant que nos trésors appartenaient en quelque sorte à l'humanité tout entière, bien souvent, depuis quelques années surtout, nous en avions facilité l'accès et l'étude aux amateurs allemands. En leur montrant tous les chefs-d'œuvre d'architecture et de peinture que l'art avait produits en Belgique, au cours des siècles, nous pensions rendre sacré à leurs yeux, le sol dont avaient jailli tant de merveilles ! Nous leur donnions en même temps la preuve de notre loyauté et de nos goûts pacifiques. Car la Belgique ne pensait alors qu'aux grands problèmes humanitaires et aux travaux bienfaisants et utiles de l'art et de l'industrie, c'est-à-dire aux arts de la paix.

Le plus éminent de nos Mécène, celui qui était le président d'honneur de toutes nos expositions d'art, le vénérable M. Beernaert, ministre d'État, s'était fait en même temps un des plus fervents organisateurs et un des membres les plus zélés des congrès et conférences de la paix de La Haye ou de Berne.

Il nous exhortait souvent en ces termes : « Répandons l'art dans toutes les classes, étendons ses conquêtes et ses bienfaits au delà de nos frontières aussi ; qu'il soit pour nous un moyen d'union et, avec nos voisins, un lien de confraternité ; relions ainsi son glorieux passé aux meilleures espérances pacifiques de l'avenir... » Et écoutant cette voix sage et autorisée, nous faisions appel à toutes les collaborations, nous nous adressions notamment avec confiance aux érudits et aux esthètes allemands.

A eux, comme à chacun de nos « voisins », nous disions, avec toute la con-

viction de notre âme : « La Belgique a été longtemps le champ clos où se vidaient les querelles de l'Europe ; aujourd'hui elle aspire à être le terrain fécond de toutes les ententes, de toutes les études qui rapprochent les nations et tout particulièrement de toutes les recherches artistiques. Car l'art est un trait commun à tous les peuples. Il fait naître en eux des aspirations identiques ; il crée par là des amitiés fortes et fécondes et s'élève en même temps



Cliché de M. de Gerlache.

14. — Ce que les Allemands ont fait de la Belgique

au-dessus des tristes et égoïstes discordes. La Belgique, évoquant ses traditions esthétiques, a le glorieux privilège de pouvoir rappeler ces vérités bienfaisantes à toutes les grandes puissances qui l'entourent. La richesse de ses œuvres d'architecture, de sculpture et de peinture lui donne aussi le droit d'offrir à tous l'incomparable hospitalité de ses musées ou de ses hôtels de ville. Sa neutralité qui supprime toute rivalité et abaisse ici toutes les barrières, la désigne également pour cette mission pacifique à laquelle elle apporte tout son cœur... » Entraîné par ces arguments, obéissant à ces impul-

sions généreuses, poursuivant ce but d'union, notre pays avait pris l'initiative de nombreux congrès d'art internationaux, d'importantes expositions rétrospectives, qui, en différentes de nos villes, rassemblèrent successivement, aux côtés des autorités belges, tous les dirigeants des secrétariats d'art de la Prusse, de l'Autriche, de la Bavière, de la Saxe, du Wurtemberg, etc., et tous leurs « Doctors » et « Professors »... !



Cliché de M. de Gerlache.

15. — Nos villes en ruines.

L'accueil le plus bienveillant et le plus loyal leur avait été fait dans nos musées et à nos foyers... Ils avaient paru partager nos sentiments pacifiques en même temps que notre respect pour les œuvres d'art.

C'est pour cela que, surpris par la guerre la plus injuste, plus épouvantés encore par les cruautés qui la marquèrent dès ses débuts, nous ne pouvions, cependant, croire à la destruction méthodique et volontaire de nos monuments et de nos trésors les plus précieux. Toutes nos anciennes relations artistiques avec l'Allemagne, toutes nos idées sur elle, semblaient s'opposer à

de pareils forfaits. « Personne, déclare M. le ministre Helleputte dans un rapport au roi des Belges, n'aurait pu supposer, au début de la guerre, qu'un ennemi qui se dit civilisé et qui rêvait l'hégémonie du monde, se serait rendu coupable des actes de barbarie dont nous avons été les témoins »[1].

Notre désillusion fut donc profonde et cruelle. Elle augmenta encore lorsque nous dûmes constater que pas un mot de réprobation, que pas une parole de protestation ne s'était fait entendre dans tout l'empire allemand ! Etait-il, cependant, possible que de semblables actes de vandalisme ne soulevassent pas, dans ce peuple soi-disant épris de « Kultur », la moindre indignation ? Il fallut bien le constater.

Nous nous sommes alors décidés à en appeler aux autres nations d'Europe et d'Amérique. Nous nous sommes dit : « A l'encontre de l'Allemagne aveuglée et perdue par sa folie militaire, le monde civilisé n'assistera pas impassible à ces forfaits, quand il les connaîtra..... La révolte de la conscience humaine ne manquera pas de flétrir de semblables crimes, d'autant plus que jamais l'univers ne s'est trouvé en face d'un amoncellement de ruines comparable aux décombres si injustement accumulés sur le sol de la Belgique !...

Car telle est la triste vérité : aucun récit de l'histoire ancienne ne nous donne un tableau aussi désolant, aussi tragique ! C'est pourquoi nous sommes convaincus que lorsque la vérité, triomphante en dépit de toutes les violences, de tous les mensonges et de toutes les hypocrisies, apparaîtra entière, éclatante, un cri d'épouvante et d'indignation s'élèvera de tous les pays du globe.

Et les peuples auront d'autant plus de raisons de protester, que de tels attentats atteignent plus que la Belgique, qu'ils frappent toute l'humanité dans ses aspirations les plus hautes et dans son patrimoine le plus précieux.

Nous croyons, en outre, que notre culte pour l'art et nos constants efforts, afin de le propager au delà de nos frontières, ont créé, pour la défense de cet héritage commun, des liens étroits entre toutes les nations civilisées ; et qu'après avoir répandu dans le monde entier, l'influence bienfaisante du beau par la maîtrise de nos grands artistes et savants, nous avons quelque droit, dans les circonstances actuelles surtout, à de puissantes et généreuses sympathies.

1. Septembre 1915.

Aussi la Belgique, invoquant ce passé, la Belgique centre d'art et musée mondial, en appelle-t-elle au jugement de tous les peuples qui placent leur orgueil dans le respect de ce que la civilisation a de plus pur et de plus élevé.

Elle considère comme son devoir de faire connaître, partout où sa voix pourra se faire entendre et à tous ceux qui ont le culte de l'art, l'étendue effroyable des ruines qui couvrent aujourd'hui son sol et toute l'importance des mutilations que ses monuments et ses trésors d'art ont subies !

Il lui semble que si la neutralité est à la rigueur possible en face de belligérants, « elle ne peut s'expliquer dans la guerre entre l'Allemagne et la bibliothèque de Louvain ou les halles d'Ypres [1] ».



Cliché de M. de Thoran.

16. — Les incendiaires devant leur œuvre.

Il lui paraît, enfin, que l'indifférence des opinions n'est pas possible en face du bien ou du mal, surtout lorsque le mal vise ce que nous avons de plus grand dans notre âme : l'amour du Beau, et atteint l'art qui est la fleur de la civilisation !

. . . .

C'est pour ces raisons supérieures, qu'abandonnant le spectacle déchirant de

1. Luigi Barzini, *Corriere della Siera*, déc. 1914.

tous les autres crimes qui forment notre douloureuse histoire depuis l'inique violation de la Belgique, je compte, dans les pages qui suivront, ne m'arrêter que devant des ruines et des pierres brisées....

C'est à ce sujet spécial et d'un contrôle facile que je veux m'attacher. Et restreignant mon enquête à des choses que j'ai particulièrement connues et auxquelles j'ai consacré les études d'une grande partie de ma vie, je m'occuperai uniquement des dévastations, des incendies, des destructions barbares, c'est-à-dire des crimes commis en Belgique, contre l'Art dans son acception et ses manifestations les plus hautes.

J'apporterai ainsi sur un point spécial, ma faible contribution à l'œuvre de justice à laquelle notre cher pays a droit.

Je le ferai avec la conscience la plus scrupuleuse, refoulant au fond de mon âme toute passion injuste, pour ne produire que les témoignages les plus exacts et les plus sincères.

Ce sont les seuls, du reste, que la Belgique réclame. En effet, il s'agit uniquement d'opposer la vérité à des affirmations téméraires et de ne pas laisser aux Allemands le bénéfice de leurs audacieuses calomnies.

Tel est le but de cet exposé.

« Les pirates du Nord laissaient aux ruines des cités qu'ils ravageaient le soin de raconter leur passage et leur vengeance. »
(*Histoire de Flandre*, t. I, p. 41 [1].)

CHAPITRE I

QUELQUES-UNES DES ACCUSATIONS RÉPANDUES CONTRE LES BELGES — LEUR VALEUR ET LEUR PORTÉE

Les incendies et les exécutions sanglantes qui se sont succédé en Belgique, depuis le 4 août 1914, ne peuvent être contestés par nos envahisseurs : les ossements des victimes et les ruines des monuments rendent, en effet, impossible toute négation de ce genre. Cependant les Allemands, devant l'odieux de ces attentats, ont cherché à se disculper ; et cela en jetant la faute sur d'autres ou en la dénaturant complètement. C'est le système que nous avons déjà dénoncé.

On connaît la fable des yeux crevés par les jeunes filles belges, celle de l'eau bouillante jetée dans les villages sur les troupes allemandes et le « roman » [2] des francs-tireurs !

Puis, après l'incendie de Louvain, lorsque le gouvernement et les intellectuels Germains s'aperçurent avec étonnement « que la destruction de la célèbre bibliothèque de l'Université, de la belle Collégiale et d'autres monuments encore de cette même ville, leur avait fait plus de tort, comme l'avouait naïvement un de leurs archéologues les plus en vue, qu'une bataille perdue » [3], une campagne s'organisa pour laver les Allemands aux yeux du

1. Par le baron Kervyn de Lettenhove, membre de l'Académie Royale de Belgique et de l'Institut. L'*Histoire de Flandre* a été publiée en 1848.

2. Terme dont se sert l'évêque de Namur dans sa lettre de protestation contre les crimes allemands commis dans son diocèse.

3. *L'État des monuments artistiques sur le théâtre occidental de la guerre*, par P. Clemen, p. 4.

monde, de la honte de forfaits commis contre ce qu'ils appellent, alors, eux-mêmes, avec une émotion de commande, bien tardive assurément, « des œuvres d'art vénérables qui sont le patrimoine du monde civilisé tout entier ».

Et le système est toujours le même, c'est celui contre lequel M. Carton de Wiart et le baron Beyens, ministres de la Justice et des Affaires Étrangères, protestaient encore, il y a quelques mois, dans leur réponse au Livre Blanc allemand : « rejeter sur leur victime leur propre responsabilité et lui endosser leur crime » !

Pour y arriver que fait-on ? On commence, d'abord, par proclamer la haute « Kultur » artistique allemande, à laquelle aucun autre peuple n'a jamais atteint et ne pourra jamais arriver [1].

Ces prémices posées — non prouvées bien entendu — on affirme l'innocence complète des armées envahissantes. Elles ne comprenaient que des esthètes honnêtes et désintéressés, tandis que les Belges, dans leur propre pays, même dans leurs églises et leurs musées, se sont conduits comme des barbares et des pillards !

Aussi, s'il y a des dégâts (très regrettés naturellement par les Allemands), c'est bien la faute des Belges et des Français !

Nous avons donné dans le chapitre précédent, plusieurs textes reproduisant cette accusation générale. En voici maintenant le détail. Notre prétendue culpabilité résulte, aux yeux des Allemands, des faits suivants :

En premier lieu, les Belges n'ont pris en faveur de l'art, aucune des mesures de protection que la guerre imposait.

En second lieu, ils ont détruit eux-mêmes une grande partie des monuments dont la perte est injustement imputée aux Allemands.

Ils ont ensuite exagéré l'importance de ces désastres artistiques et de ces ruines qui, en réalité, se réduisent à peu de chose [2].

Et enfin, là où exceptionnellement les Allemands ont bombardé des villes — car les incendies se transforment en bombardements pour les besoins de la cause, à moins qu'ils ne soient le fait d'un vent violent [3], — c'est la faute des

1. Proclamation du général von Bissing, etc.

2. On trouve cette audacieuse affirmation souvent reproduite, notamment dans un plaidoyer pour l'Allemagne, rempli d'inexactitudes, de l'architecte Probst.

3. Comme à Louvain, suivant l'audacieuse et tardive version allemande.

francs-tireurs ou le résultat de la révolte de la population civile « luttant avec perfidie, pendant des jours et des jours, dans les rues [1]», contre les troupes de Guillaume II.

L'invraisemblance de ces différents thèmes saute aux yeux. Néanmoins, pour ne laisser debout aucune calomnie, nous en examinerons tous les points et, contrairement à la méthode de propagande allemande, qui se contente de pompeuses et vaines affirmations, nous appuyerons de preuves certaines chacun de nos démentis.

Le premier grief que les Allemands nous font et sur lequel ils reviennent souvent, est de n'avoir pas mis nos objets d'art à l'abri des dangers qu'une guerre devait leur faire courir.

Une distinction s'impose immédiatement entre les monuments et les objets mobiliers. Mais avant de poser à ces conseillers prévoyants, quelques questions peut-être embarrassantes, il est nécessaire de bien se rendre compte du statut politique de la Belgique et de ses rapports, avant la guerre, avec ses voisins et tout particulièrement avec l'Allemagne. Ce point domine tout le débat.

On oublie trop que la Belgique était un état *neutre* et que cette neutralité la garantissait, au point de vue du droit international, contre toute invasion.

Ce n'est pas tout : cette neutralité a été imposée et garantie à la Belgique par un traité dont l'un des signataires est le roi de Prusse. « L'Allemagne avait donc assumé le devoir de nous garantir » [2].

En 1870, le grand-père de Guillaume II, se trouvant dans des circonstances politiques identiques à celles qui se présentèrent le 2 août 1914, affirme, de nouveau, la fidélité inébranlable de la Prusse à ce traité. Enfin, en 1907 [3], au congrès de La Haye, les délégués de l'Empereur d'Allemagne s'engagent à

1. Comme à Dinant, suivant la même et non moins audacieuse version !

2. M. Carton de Wiart, ministre de la Justice : Introduction des *Barbares en Belgique*, p. 9.

3. En 1907, M. Beernaert, ministre d'État et l'un des présidents du Congrès de La Haye, disait, en faisant allusion à la signature donnée par l'Allemagne, en présence des représentants de 42 États, à cet article I : « La Belgique a remporté une grande victoire ; sa neutralité a été de nouveau affirmée et reconnue de la façon la plus formelle et la plus solennelle par l'Allemagne et la France ».

Quel honnête homme eût pu supposer tant de duplicité chez le gouvernement allemand ? M. Beernaert croyait exactement ce que le baron Beyens disait à M. de Jagow, le 4 août 1914 : « Nous pensions qu'il n'y a pas pour les peuples une autre espèce d'honneur que pour les individus. »

leur tour, au nom de leur souverain, à respecter : « *le territoire des puissances neutres* — par conséquent de la Belgique — *qui est déclaré inviolable*[1] ».

Comment douter d'engagements aussi nombreux et aussi solennels, successivement contractés par notre puissant voisin? Nous portions trop haut, dans notre cœur, le sentiment de la justice pour faire à un état comme l'Allemagne, l'injure de croire qu'il faillirait à sa signature[2].

Notre foi dans les traités[3] qui faisaient de l'Etat allemand notre protecteur[4], ainsi que notre confiance dans l'honneur de notre puissant voisin, s'augmentaient encore de toutes les déclarations verbales et de tous les serments personnels que Guillaume II, qui s'appelait lui-même « l'Empereur de la paix », ne cessa, jusqu'à la veille de la guerre, de prodiguer à notre souverain, à ses ministres et à nos compatriotes.

Ne prit-il pas soin d'affirmer lui-même, de la façon la plus solennelle, à la mission belge qui alla le saluer au nom du Roi, à Aix-la-Chapelle, en octobre 1911, « que la Belgique n'avait rien à craindre de l'Allemagne » ?

Nous ne pouvions surtout oublier les déclarations si rassurantes que l'Empereur avait faites, chez nous, à Bruxelles, en 1910. Guillaume II y avait passé trois jours. Il y prononça des discours, y parla avec beaucoup d'hommes politiques ou avec des savants, ne cessant d'affirmer ses idées pacifiques.

A la fin d'un banquet, auquel assistaient tous les ministres et tout le corps diplomatique, il porta un toast chaleureux au bonheur de la famille royale, à la prospérité de la Belgique... à son avenir !... Et à un déjeuner chez S.A.R. la Comtesse de Flandre, il insista plus vivement encore sur ses sentiments de bienveillance pour la Belgique et de grande amitié pour son jeune roi.

1. Texte de l'art. I de cette charte internationale signée, en 1907, par 42 états dont l'Allemagne.

2. Nous pensions encore moins qu'après s'être parjurée, l'Allemagne chercherait à nous entraîner dans son déshonneur !

3. « Les Belges, comme l'a écrit M. Massart, étaient convaincus que les nations, tout comme les individus, sont liés par leurs engagements ; et qu'aussi longtemps que nous resterions fidèles à nos devoirs internationaux, les signataires du traité de Londres de 1839 observeraient également leurs obligations vis-à-vis de nous. « (*Comment les Belges résistent à la domination allemande*, p. 25.)

4. L'Allemagne était l'un des cinq tuteurs de la Belgique. « Ce que l'Allemagne a fait en Belgique en 1914, c'est l'histoire d'une pupille que son tuteur étranglerait pour avoir son bien. » (*Journal de Genève*, 3 novembre 1916.) « L'Allemagne avait assumé le devoir de nous garantir. Or, lâchement, elle nous a sauté à la gorge. L'histoire ne vit jamais parjure plus flagrant. » (M. Carton Wi1 rt, ministre de la Justice : introduction des *Barbares en Belgique*, p. 9).

Le lendemain, il alla visiter l'Exposition de « *l'Art belge au XVII[e] siècle* ». Ce fut une nouvelle occasion de semer la confiance, de faire germer les illusions et de dissiper les appréhensions. Quel Mécène, quel ami de la paix !... Plusieurs critiques d'art ou membres de l'Académie des Beaux-Arts lui furent présentés. Voici le discours, fidèlement recueilli, qu'il tint à l'un d'eux : « Ce que je vois ici me fait un plaisir extrême... Que vous avez raison de glorifier vos grands Maîtres... Quelle noble tâche pour une nation que de répandre ainsi le goût de l'art et d'y consacrer toutes ses forces... Continuez dans cette voie, multipliez ces grandes entreprises artistiques qui sont l'honneur de la Belgique et vers lesquelles on ne peut assez l'encourager à diriger tous ses efforts... Car c'est le rôle, le vrai rôle de la Belgique... oui, votre pays *paisible* et *neutre* a une mission tout indiquée : être l'arène pacifique de toutes nos recherches et rencontres artistiques... »

L'Empereur parlait ainsi, à quelques pas d'une œuvre magistrale de Jordaens, à côté de cette prodigieuse *Adoration des Mages* ; un peu plus loin se trouvait le *Christ sur la Croix* de Van Dyck..... L'Empereur s'était également arrêté avec les paroles les plus louangeuses, devant la *Pêche miraculeuse* de Rubens, ce merveilleux triptyque, qui est une des œuvres les plus vigoureuses du Maître ! Que reste-t-il de ces mots solennels et des grands témoins qui en reçurent l'écho ?

Le Jordaens magnifique a disparu dans l'incendie allumé, à Dixmude, par les soldats de cet « ami de nos grands peintres flamands [1] ». Le Van Dyck, sans une circonstance providentielle, devait périr à Termonde dans l'incendie froidement ordonné par le lieutenant de celui qui déclarait trouver dans les œuvres d'art « la meilleure récompense des lourds labeurs de sa vie » ! Le Rubens a été atteint par la mitraille à Malines, afin probablement de prouver au monde, de « quel respect » les Allemands et leur chef entourent les plus géniales créations !

Et la Belgique, « cette arène pacifique » exaltée par Guillaume, et dont le développement artistique avait été indiqué par ce souverain comme le but à donner à notre activité, la pauvre Belgique est devenue le théâtre sanglant de toutes les cruautés et de toutes les barbaries !

1. C'est ainsi que l'Empereur s'appelait lui-même.

Pouvions-nous nous attendre à de pareils événements, étant donné le statut de neutralité de la Belgique et la conscience avec laquelle elle en avait toujours observé tous les devoirs ? Pouvions-nous croire à une telle invasion, avec son cortège de victimes et tous ses actes de vandalisme, après les déclarations pacifiques et les encouragements philosophiques et artistiques qui avaient été prodigués par l'Empereur lui-même, à la Belgique *neutre* et *paisible?...* [1]

Et cependant nos cruels envahisseurs, loin de reconnaître l'injustice et la duplicité de leur action contre notre pays, veulent en faire retomber toute la responsabilité et tout l'odieux sur nous ; et cela en nous accusant de n'avoir pas prévu leur traîtrise et de n'avoir rien préparé pour échapper aux faits de barbarie qui l'ont accompagnée. C'est l'éternelle histoire du *Loup et de l'Agneau.*

L'image en est frappante. Les preuves abondent. Elles montrent que, comme dans la fable, nous avons été accusés des faits les plus invraisemblables et les plus faux, bien qu'étant victimes des pires violences ! Car les Allemands, par des écrits répandus à profusion ou bien dans de nombreuses conférences, affirment hautement que tous nos malheurs et puis tous nos désastres artistiques résultent de nos fautes [2].

Et d'abord, à les croire, nous aurions été imprévoyants. Nous eussions dû, à leur dire, mettre tous nos trésors artistiques en lieu sûr, avant l'invasion de la Belgique. Peut-être aurions-nous pu prendre quelques mesures aux derniers jours de juillet 1914, mais pour cela, il eût fallu connaître la mentalité allemande. Or, nous avions foi, ainsi que je l'ai dit, dans les traités contresignés par ses souverains, confiance dans la parole de Guillaume II et dans celle des diplomates qu'il avait accrédités à Bruxelles.

1. Je passe sous silence les nombreuses et solennelles déclarations faites par les ministres de l'empereur. Elles abondent cependant. C'est ainsi que le 29 avril 1913, le ministre de la guerre, le général von Heeringen, déclarait du haut de la tribune du Reichstag qu' « en cas de guerre, la neutralité de la Belgique serait *scrupuleusement* respectée par le gouvernement allemand. » Comme l'a écrit M. le Bon Beyens, « il n'était pas une occasion solennelle où soit l'empereur, soit son gouvernement n'aient proclamé leurs intentions de respecter la neutralité de la Belgique. »

Tous ces faits qui prouvent si tristement la duplicité de l'Allemagne, se trouvent exposés dans les ouvrages du Bon Beyens (*L'Allemagne avant la guerre*) de M. H. Davignon (*La Belgique et l'Allemagne*), de M. Waxweiller (*La Belgique neutre et loyale*), etc., etc.

2. On alla même, en falsifiant des *petits papiers* dérobés, jusqu'à prétendre que nous avions nous-mêmes manqué à notre neutralité! Comme le dit le *Journal de Genève*, « l'Allemagne ne nous permettait même pas d'envisager l'hypothèse de cette violation devant laquelle elle était décidée à ne pas hésiter ».

Et le 1er août 1914 encore [1], alors que la guerre entre l'Allemagne et la France paraissait inévitable, un membre de la Légation d'Allemagne nous disait : « Vous verrez peut-être brûler la maison de votre voisin, mais vous, vous n'avez rien à craindre ! »

Remarquons enfin, que lorsque l'Allemagne jeta brusquement le masque vis-à-vis de nous, le 2 août, elle nous laissait bien peu de temps pour mettre tous nos trésors en lieu sûr, puisqu'elle ne nous donnait, à la tombée de la nuit, que douze heures pour répondre au plus menaçant des ultimatum, et que celui-ci, qui avait éclaté comme un coup de foudre, ne précéda que d'un peu plus de vingt-quatre heures l'invasion de notre territoire.

Tous ces faits, nous l'avouons, notre honnêteté ne les avait pas prévus. Nous n'avions, pas non plus, cru possibles — même après ce premier effondrement de nos illusions — les actes qui allaient suivre. Car si nous avions acquis en quelques heures, la triste preuve de la fragilité des traités *politiques* les plus solennels, devenus « *des chiffons de papier* » pour l'Allemagne, notre foi était encore entière dans les conventions internationales consacrant les droits de l'*humanité* et de la *civilisation*.

Or la convention de La Haye porte :

Article 23. — « *Il est défendu d'attaquer et de bombarder les villes et villages qui ne sont point défendus.* »

Article 27. — « *Dans les bombardements mêmes, toutes les mesures doivent être prises pour épargner, autant que possible, les monuments consacrés au culte, aux arts, aux sciences et les monuments historiques.* »

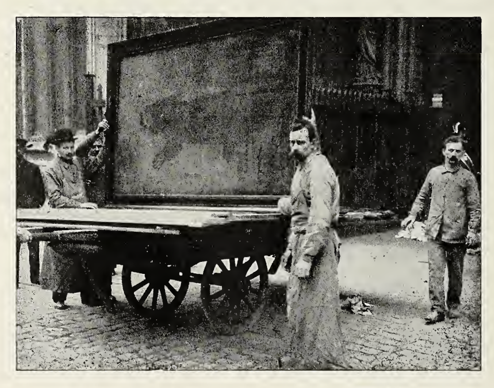
Tout cela nous semblait rassurant pour nos œuvres d'art, d'autant plus rassurant même que toutes nos villes, en Belgique, étaient villes ouvertes, à l'exception de trois : Anvers, Namur et Liége. Or, celles-ci ne furent pas parmi celles qui eurent le plus à souffrir de l'invasion.

Par contre, Visé, Andenne, Tamines, Dinant, Aerschot, Lierre, Termonde,

1. Quelques jours avant la guerre, le Ministre d'Allemagne à Bruxelles affirmait également que son pays respectait trop les conventions internationales pour que nous ayons quelque chose à craindre. Le dimanche 2 août au matin, il refaisait la même déclaration; le soir, il nous remettait l'ultimatum. (*Comment les Belges résistent à la domination allemande*, par M. Massart, p. 27.)

Nieuport, Dixmude, Ypres, étaient des villes dépourvues de toute fortification. Elles furent, cependant, toutes détruites ; et leurs trésors d'architecture et d'art furent anéantis en même temps, en violation formelle de la convention de La Haye et de toutes les règles du droit des gens.

Il importe de faire remarquer que dans la plupart de nos villes, la confiance



Cliché de M. de Gerlache.

17. — On enlève les tableaux de la cathédrale d'Anvers.

dans les traités internationaux était telle qu'on était convaincu que nos œuvres d'art n'avaient rien à craindre. Aussi laissa-t-on les tableaux dans les églises, les livres dans les bibliothèques, les objets précieux et les documents historiques dans les hôtels de ville.

Cependant quelques administrations communales, plus inquiètes, plus méfiantes, mieux avisées — peut-on dire aujourd'hui — prirent la sage pré-

caution de sortir des églises et de cacher quelques tableaux particulièrement précieux. Or, par une contradiction qui à première vue paraît incompréhensible, mais que n'expliquent que trop certaines visées secrètes, la mise en lieu sûr — dans une bonne cachette ou à l'étranger — de ces œuvres d'art, a eu le don de fort irriter les Allemands, comme nous le verrons plus loin.



18. — Le clocher de Dinant.

C'est donc bien une mauvaise querelle, une querelle d'allemand, qu'on nous cherche puisqu'on nous déclare coupables dans tous les cas, soit que nous ayons pris la précaution de déménager nos tableaux les plus importants, soit que confiants dans les stipulations de la convention de La Haye, nous les ayons laissés dans nos musées et nos églises.

Quant aux monuments, je voudrais bien qu'on nous dise ce qu'on aurait dû faire pour les protéger? Aurait-on voulu que nous entourions de sacs de sable le beffroi d'Ypres ou la tour de l'église de Dinant et tous nos hauts et délicats clochers?

Le caractère artistique et historique de ces monuments, respecté au cours de tant de guerres passées, rendu sacré par la convention de La Haye, n'était-il pas la meilleure des sauvegardes ?

On le voit, sur le premier reproche que les Allemands nous font, notre conscience est absolument en règle.



Cliché de M. de Gerlache.

19. — L'entrée des Allemands en Belgique.

Examinons maintenant si nous sommes responsables d'avoir nous-mêmes transformé nos superbes monuments en ces tristes ruines sur lesquelles nous pleurons... Voyons en même temps, si réellement ces ruines se réduisent à peu de choses ? Enfin recherchons s'il est vrai que dans certains cas, où les Allemands ne peuvent nier être les auteurs de ces destructions, des faits de guerre les ont forcés à agir de cette façon ?

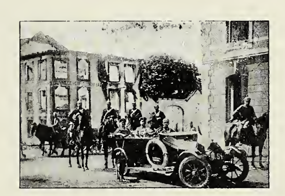
Pour répondre à ces trois questions, nous croyons ne pouvoir mieux faire que de suivre, pas à pas, les Allemands dès leur entrée en Belgique. Nous les

verrons arriver dans les villes ou villages. Dans beaucoup de localités des provinces de Liége et du Luxembourg belge, nos compatriotes ne connaissaient pas encore l'*ultimatum* de l'Allemagne à la Belgique, lorsque les premiers cavaliers allemands apparurent subitement. On ne savait pas s'ils venaient en amis, pour répondre à une violation de nos frontières par d'autres belligérants, ou en ennemis... Hélas, « ce sont les Allemands qui vont répondre aux questions qu'on se pose !... Ils y répondront à coups de fusils et par l'incendie [1]. »

En face de cette traîtrise et de ces cruels attentats, nous montrerons la résignation et l'attitude pacifique d'une population sans armes, surprise et pleine d'effroi ; et nous demanderons aux ruines ou à de véridiques témoins de raconter les horreurs qui se passèrent alors.

Nos amis de l'étranger, peut-être incomplètement informés jusqu'à présent, auront ainsi sous les yeux des documents que nous considérons comme irréfutables parce qu'ils ont la vérité pour base, pour moyen et pour but ; et nous attendons, avec toute la confiance que nous donne notre bon droit, le jugement qu'ils prononceront.

1. *Villes meurtries de Belgique*, par Jules Destrée, p. 22.



Cliché de M. de Gerlache

20. — L'arrivée des Allemands à Battice.

CHAPITRE II

LES PREMIERS PAS ET LES PREMIÈRES DÉVASTATIONS DES ARMÉES ALLEMANDES EN BELGIQUE

C'est le 4 août, au matin, que les Allemands envahirent ainsi la Belgique au mépris de tous leurs engagements.

Ils y pénétrèrent du côté de Liége, en grandes forces — avec quatre corps d'armée au moins — espérant probablement encore que la vue de ce puissant appareil guerrier changerait au dernier moment nos viriles résolutions.

Mais la Belgique, guidée par son Roi, conseillée par l'unanimité de ses hommes d'État et dédaigneuse d'un compromis qui aurait pu, pour un temps du moins — au préjudice de la civilisation mondiale — préserver ses villes et ses richesses, se leva héroïquement devant la monstrueuse ruée. Elle avait songé avant tout à ce qu'elle devait à la conscience de ses engagements, à la fierté de ses traditions, à la gloire de son passé ; et « sommée d'ouvrir ses portes à l'envahisseur, elle n'hésita pas et se précipita à la défense de ses frontières, avec sa faiblesse matérielle mais avec sa grandeur morale pour empêcher qu'il y ait eu une tache dans son histoire[1]. » Loyale, elle refusa de trahir ; indignée, elle repoussa avec dédain les « deniers » qu'on lui offrait.

Elle savait, cependant, à quoi sa décision l'exposait ; mais elle savait aussi que son honneur était en jeu[2]. Elle avait compris « qu'elle ne pouvait reculer devant les massacres et les destructions dont on la menaçait ouvertement,

1. Discours de M. Viviani, Président du Conseil des ministres en France (août 1914).

2. « Pour nous autres Belges, pour nous tous, le Gouvernement belge, en acceptant les propositions de l'Allemagne, sacrifierait l'honneur de la nation en même temps qu'il trahirait ses devoirs vis-à-vis de l'Europe », déclarait le Gouvernement belge dans sa réponse à l'ultimatum allemand.

qu'au prix de cet honneur[1] » ; et son honneur lui était et lui est si cher que, même aujourd'hui, comme l'a dit éloquemment M. Carton de Wiart, ministre de la Justice : « après tant d'atrocités subies, pas un Belge ne voudrait changer sa misère contre les profits de nos envahisseurs[2] ». Consciente de son bon droit, elle pouvait se souvenir aussi, en regardant dans son histoire, qu'il en est pour les peuples comme pour les individus, que jamais un acte de vertu héroïque et de dévouement patriotique n'est resté sans récompense et n'a pas, après les persécutions, les proscriptions et toutes les injustices momentanées, relevé et rendu plus puissantes et plus fortes, ces mêmes nations ! Puis, elle était d'autant plus attachée à sa nationalité, qu'elle se sentait plus digne de la conserver.

Et, sans hésiter, les troupes belges barrèrent le chemin aux hordes de Guillaume II.

L'irritation[3] des Allemands succéda rapidement à leur surprise.

Ils ne pouvaient, dans leur colère, nous pardonner, à nous petit peuple, « d'avoir eu l'audace de défendre notre honneur et notre droit[4] », de n'avoir pas cédé aux menaces de leur ultimatum[5] et de n'avoir pas reculé ensuite, sans combattre, devant le flot de leurs innombrables troupes.

Puisqu'on n'avait pu nous intimider, il fallait donc nous terroriser. Et cela sur l'heure, car le temps pressait : les trains pour Paris attendaient !

Aussi, « à peine les soldats allemands ont-ils franchi la frontière, qu'ils commencent à massacrer et à incendier[6] ». « Des ordres avaient été donnés : « *Brûlez et tuez, ne laissez pierre sur pierre où vous aurez passés !* » Et aussitôt le système est appliqué férocement[7]. »

Dès les premières heures de l'invasion — dans l'après-midi du 4 août — une automobile militaire arrive à Herve ; des officiers allemands en descendent et demandent un renseignement à un jeune homme de seize ans, nommé

1. *Villes meurtries de Belgique (villes wallonnes)*, par Jules Destrée, p. 7.
2. M. Carton de Wiart, discours à l'Hôtel de Ville de Paris, 20 décembre 1914.
3. La Belgique s'y attendait, mais elle estimait, comme le Gouvernement l'a dit dans sa réponse à l'ultimatum allemand, « qu'aucun intérêt ne justifie la violation du droit ».
4. *Journal de Genève.*
5. Celui-ci nous menaçait ouvertement et très clairement de toutes les *horreurs* de la guerre.
6. Jules Destrée, député belge : *Villes meurtries de Belgique (villes wallonnes)*, p. 22.
7. *Comment les Belges résistent à la domination étrangère*, par M. Massart, p. 66.

Duchêne ; celui-ci, qui ne comprend pas l'allemand, ne peut leur répondre ; aussitôt ils le tuent à coups de revolver [1].

Des troupes suivent l'auto et les scènes d'horreurs se succèdent : quarante-quatre personnes, prises au hasard [2], sans motifs, sont fusillées sans jugement, pendant que l'incendie est mis aux monuments et à trois cents maisons de ce gros bourg.

Et ce n'est pas un fait isolé : c'est, au contraire, le signal d'une mesure générale, la mise à exécution d'un système [3].

Ce système est très simple : chaque commune traversée est mise à feu et à sang [4]. On ne s'occupe ni du sexe, ni de l'âge des victimes. On ne fait pas davantage attention à la beauté des églises et aux trésors qu'elles renferment. Leur caractère artistique ne les protège pas plus que le respect religieux qui eût dû être leur sauvegarde.

Il importe de faire remarquer ici que la Belgique compte un nombre très considérable d'églises villageoises d'un grand intérêt artistique ou archéologique. Presque toutes ces églises sont anciennes. Souvent leur importance étonne : beaucoup d'entre elles ne semblent pas en rapport avec l'agglomération qui les entoure ; on dirait parfois des cathédrales.

Il n'est pas un de ces monuments qui ne renferme, en outre, quelque objet d'art. N'oublions pas qu'aucune école de peinture n'a été plus féconde que l'école flamande ; l'art religieux, aux époques gothiques et sous le règne des archiducs Albert et Isabelle, avait pris une extraordinaire expansion. Et la sculpture rivalisait alors avec la peinture. Les églises, enrichies par chaque génération, étaient donc devenues tout naturellement, au cours des siècles, de multiples musées.

Souvent elles contiennent de vrais et de nombreux trésors. La meilleure preuve que je puisse en fournir, se trouve dans les bulletins de la Commission

1. Massart, même ouvrage, p. 66.

2. Parmi elles se trouvaient des femmes et des enfants (Commission d'enquête et Livre gris).

3. C'est l'application de la théorie préconisée dans les manuels militaires allemands.

4. En voici quelques exemples : à Battice, 35 civils sont fusillés ; à Soumagne, 182 ; à Barchon, 27 ; à Warsage, 10 sont fusillés ou pendus ; à Boxhumellen, on compte 12 femmes et 4 petites filles de moins de treize ans parmi les victimes, etc., etc.

royale des Monuments [1]: presque chacune de ces églises y occupe plusieurs pages, consacrées à l'inventaire de ses œuvres d'art.

Il importait d'établir ces faits. Ne pouvant, en raison du cadre restreint de cette étude, suivre les Allemands dans les innombrables villages où ils ont pillé et incendié [2], et réservant de préférence mon examen à des localités plus importantes, il suffira, après ce que j'ai exposé, de la succincte énumération des agglomérations saccagées et dévastées, pour avoir une idée de l'étendue du crime commis par les Allemands, dans notre pays, contre cette chose sacrée qui s'appelle l'Art.

Dès le 4 août, plusieurs de nos églises étaient détruites sans raisons et sans explications.

Nous comprîmes alors avec effroi, que c'était non seulement la guerre la plus injuste, non seulement la guerre sans pitié, la guerre contraire à toutes les conventions internationales et à toutes les lois de l'humanité, mais encore la guerre des Vandales, la guerre des Huns, la guerre aux choses de l'art, aux trésors d'érudition, à la beauté des monuments !... Les hôtels de ville ne sont pas non plus épargnés. Car d'autres incendies accompagnent partout celui des églises. Des villages entiers deviennent la proie des flammes. Vers la frontière allemande, tout notre horizon est en feu. Et c'est ainsi qu'en moins de quarante-huit heures, sur les courts chemins qui de cette frontière allemande vont vers la ville de Liége, furent brûlés en tout ou en partie, les petites villes et villages de Micheroux, Melen-la-Bouxhe, Soumagne, Francorchamps, Forêt, Retinne, Olne, Louveigné, Pépinster, Fouron-Saint-Martin, Fouron-le-Comte, Warsage (dont l'église contenait de si précieuses fresques), de Berneau, Mouland, Julémont, où les soldats allemands s'acharnèrent spécialement sur la belle église, de Barchon dont l'église et l'école sont brûlées, de Vivegnies, d'Oupaye, de Cheratte, de Blégny, d'Hermalle, de Trembleur dont l'église fut également détruite par ordre et de propos délibéré, de Battice

1. Cette Commission n'a cessé de s'occuper avec le zèle le plus louable et le plus éclairé de la conservation des monuments et des œuvres d'art en Belgique. Les Allemands auront détruit en quelques heures, sur une grande partie de notre territoire, le résultant de ses persévérants travaux pendant plus de 75 ans !

2. Il faudrait de nombreux volumes pour un tel relevé. 4

où tout fut incendié méthodiquement, église comprise, de Hallembaye, de Bulles dont la vaste église fut détruite, d'Heure-le-Romain, de Hermée dont l'église et l'école furent brûlées, de Herve et de Visé.... enfin !

Visé était une petite ville industrieuse et intéressante, riante et joyeuse. Le site en était charmant. Adossée à des collines ombragées et douces, elle voyait couler à ses pieds la Meuse élargie, dont les rives opposées baignaient des



Cliché de M. de Thoran.

21. — Herve après le passage des Allemands.

prairies fertiles au sein desquelles émergeaient, çà et là, de petits hameaux ou de coquettes maisons de campagne.

Cet endroit enchanteur était le but habituel des excursionnistes Liégeois, celui où, aux beaux jours d'été, ils venaient passer gaîment leurs dimanches, canoter, s'amuser et festoyer... Cette petite ville faisait en quelque sorte partie de la grande cité sa voisine. Elle lui appartenait par adoption. On le savait. Aussi les Allemands mirent-ils une rage particulière et calculée à détruire Visé. Il fallait accentuer encore l'impression d'effroi qui se répandait déjà. Il importait, en frappant un endroit qu'ils aimaient parti culièrement, de terroriser les habitants de Liége et de faire tomber chez eux toute idée de résistance.

Visé fut donc incendiée par ordre, de propos délibéré, à titre d'exemple, pour faire trembler Liége [1].

Rien ne fut épargné pour y parvenir ; les Allemands s'y reprirent même à trois fois, le 4, le 10 et le 15 août 1914, afin d'arriver à la détruire complètement. Aucune considération ne les arrêta.

Cependant Visé, dont l'histoire remonte très haut, qui avait été le siège d'une



Cliché de M. de Thoran.

22. — Une rue de Visé après le passage des Allemands.

importante commanderie des Templiers et avait joué un rôle important, au moyen âge, dans l'histoire de la principauté de Liége, conservait de nombreux

1. Les massacres, comme toujours, accompagnent l'incendie : à Visé 40 civils sont mitraillés, à Battice, il y a 35 civils tués, à Melen-la-Bouxhe 125, à Soumagne 182, à Francorchamps 12, à Hallembaye 18, à Heure-le-Romain 25, à Hermée 16, à Blégny 40, à Bouxhe 57, etc. Et toujours on compte des femmes et des petits enfants parmi les victimes. Rien ne peut décrire l'atrocité de tous ces supplices : fusillades, pendaisons, massacres, mutilations. (Voir dans : *l'Invasion*, de M. Olyff, le détail de tous ces crimes abominables.)

Quant aux incendies, ils sont innombrables. Déjà on se sert de pastilles incendiaires et de pompes à incendier qui lancent du pétrole ou de la benzine. Les destructions dépassent tout ce qu'on peut imaginer : à Hallembaye, petit village, 84 maisons sont brûlées, à Hermée 159, à Blégny 53, à Heure-le-Romain 74, à Vivegnin 57, à Julémont 70, à Barchon toutes, sauf 3 qui étaient occupées par des Allemands, à Mouland, il reste 3 maisons et à Berneau 2 seulement, également occupées par des Allemands, etc.

vestiges de son brillant passé. Tout fut livré aux flammes sans hésitation, sans aucun souci d'art, sans pitié[1]. De cette jolie et curieuse cité, il ne reste aujourd'hui qu'un collège, un hospice et deux ou trois maisons.

Ni l'hôtel de ville, jolie construction du XVII[e] siècle, surmonté d'un campanile, ni la superbe église qui se trouvait à l'extrémité de la ville sur un vaste



Cliché de M. de Gerlache.

23. — Visé le 10 août 1914.

plateau, ne furent épargnés. Là encore, la destruction fut volontaire et mûrement réfléchie, car ce monument, par sa position isolée et éloignée, avait échappé à l'incendie qui avait marqué l'arrivée des Allemands. Mais quelques jours plus tard, le 10 août, l'oubli ayant été constaté, l'omission fut réparée ; on revient donc à l'église, de propos délibéré, par ordre, comme on le fera encore dans d'autres localités[2], pour y jeter des matières inflammables.

La destruction de ce monument religieux est une perte irréparable. Il offrait

1. 575 maisons, c'est-à-dire tout Visé, furent brûlées après un pillage éhonté et le meurtre de 40 habitants au moins.

2. A Termonde (église du béguinage), à Werchter, à Haecht, etc.

d'abord un grand intérêt historique, car sa fondation remontait à Berthe, fille de Charlemagne [1]. Puis la valeur architecturale et l'aspect pittoresque de cet édifice et de sa très vieille tour recouverte de lierre, se doublaient de l'importance des richesses qu'il renfermait.

Il y avait là d'excellents tableaux, de beaux autels et de très précieux objets



Cliché de M. de Thoran.

24. — Les Allemands dans l'église ruinée de Visé ont remis le feu à la tour.

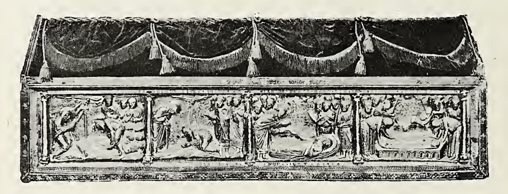
d'orfèvrerie religieuse. De ce trésor, il faut tirer hors de pair, comme une œuvre artistique d'un grand mérite et fort rare, une châsse en argent doré [2], grand sarcophage orné de beaux bas-reliefs que séparaient des colonnettes à fût cylindrique. Elle datait du XIe ou du XIIe siècle, contenait les ossements de saint Hadelin et avait été apportée à Visé, au XIVe siècle, par les chanoines de Celles.

1. Elle avait été en grande partie reconstruite aux XIIIe et XIVe siècles.
2. Elle mesurait environ 1 m. 50 de long sur 60 ou 70 centimètres de hauteur.

Ce précieux reliquaire était encore toujours l'objet d'une grande vénération dans tout le pays. Il attirait les foules et était admiré de tous les amateurs d'art.

Un second reliquaire, de saint Hadelin également, mais datant du XVe siècle, était conservé dans une autre église de Visé, placée sous le vocable de Saint-Martin. Ce monument religieux a aussi été détruit avec toutes les œuvres d'art qu'il contenait et tout son mobilier religieux.

Il est curieux de remarquer en passant, que c'est dans les monuments incendiés ou pillés par eux, ou devant des ruines plus lugubres encore, que les Allemands affectent de se faire photographier ! Nous en avons la preuve à Visé ;



Cliché de la *Gazette des Beaux-Arts.*

25. — Le reliquaire de Saint-Hadelin

nous la trouverons encore à Dinant, à Namur, à Louvain, etc. Oh ! les vandales inconscients ou sans conscience !...

Les troupes allemandes continuaient, cependant, à avancer vers Liége ; et partout, quelle que soit la route prise, la fumée des incendies marque leur passage.

Dolhain, Baelen, Cornesse, Soiron [1], Sprimont, Esneux, Poulseur, Ans en forment les lugubres étapes ; elles sont les nouvelles stations du calvaire de la Belgique ; et toujours le meurtre et le pillage accompagnent l'incendie !

Comme l'a déclaré M. van den Heuvel, ministre d'Etat et ancien ministre de

1. A Soiron, le château du Grand-Maître de la Maison de la Reine des Belges fut entièrement pillé et brûlé, sans aucun motif plausible; le garde et le jardinier furent massacrés.

la Justice en Belgique, « ce ne sont que des ruines qui s'amoncellent le long des routes suivies par les Allemands [1] ». M. Jules Destrée, membre du Parlement belge, le constate également : « Le long des routes, ce ne sont que des ruines fumantes [2]. »

Il y a plus de cinquante ans, l'auteur de l'*Histoire de Flandre*, en relatant



Cliché de M. de Thoran.

26. — Un soldat allemand se fait photographier dans l'église de Visé qu'il a incendiée.

les anciennes invasions germaniques, écrivait : « Les pirates du Nord laissaient aux ruines des cités qu'ils ravageaient, le soin de raconter leur passage et leur vengeance [3] ». Il en est de même encore aujourd'hui ! La race n'a pas changé. Le temps n'a pas modifié sa barbarie et son vandalisme. Si une pensée la guide, elle est toujours pareille : s'imposer par la terreur et marquer sa venue par l'horreur, la cruauté et les destructions !

1. Introduction des rapports de la Commission d'enquête instituée par le Gouvernement belge, p. 2.
2. *Villes meurtries de Belgique* (*villes wallonnes*), par Jules Destrée, p. 23.
3. *Histoire de Flandre*, par le Baron Kervyn de Lettenhove, Membre de l'Académie Royale de Belgique et de l'Institut, ancien Ministre de l'Intérieur de Belgique.

Il semble que l'Empereur a répété à ses troupes, à leur entrée en Belgique, ce qu'il leur avait dit peu d'années auparavant, à leur départ pour la Chine :

« *Allez, et faites comme les Huns et que dans un siècle tout soit encore sous la terreur de votre passage* » !

C'est la volonté du haut commandement qu'il en soit ainsi ! C'est également le désir des officiers [1]. Et nous trouvons, même dans une revue d'art, *Kunst und Künstler*, des vers comme ceux-ci, émanant de l'un d'eux :

« Il faut que toute la Belgique tombe en morceaux,
Assassinée et incendiée à la suite de sa faute [2].... »

En même temps un publiciste bien connu, s'écriait : « Pas de sensibilité avec les Belges » [3].

Faut-il ajouter que généraux et officiers furent obéis avec l'empressement le plus cruel par leurs soldats, et que leurs troupes agirent, ainsi que le Gouvernement belge le déclare dans sa réponse au Livre Blanc allemand, « comme des hordes de sauvages [4] ».

Remarquons bien, cependant, que ce fut toujours sur des ordres formels qui engagent complètement la responsabilité du commandement allemand [5], que ces scènes de barbarie se produisirent, car nous sommes bien en présence d'un plan préconçu, d'un système voulu.

Et celui-ci se montre partout le même : il est toujours arbitraire, injuste cruel, implacable.

La vengeance la plus impitoyable s'y ajoute lorsque les armées allemandes ont subi le moindre échec ou un léger arrêt dans leur marche fiévreuse.

Malheur au village qui a été défendu, ne fût-ce que quelques heures, par des troupes belges ou françaises, même si elles ne se composaient que d'une arrière-garde ! Un grand journal allemand le déclare sans ambage : « Le châtiment

1. « Ce ne sont pas les soldats, a écrit M. Massart, mais les chefs qui porteront devant l'histoire la responsabilité de ces actes de cruauté et de vandalisme. » (*Comment les Belges résistent à la domination allemande*, p. 75).

2. Vers de Alb. W. Heymel, officier de l'armée allemande (janvier 1915, *Kunst und Künstler*.

3. Wendel, socialiste très connu, membre du Reichstag.

4. Livre gris, p. 42.

5. Livre gris, p. 42.

est alors infligé sans pitié [1]. » Et à propos de Tamines, mis à feu et à sang [2] parce qu'un faible détachement de troupes régulières [3] y avait esquissé une légère résistance, le même organe ne craint pas de proclamer ceci :

« *Ne pouvant atteindre ceux qui avaient tiré, la rage de nos troupes s'est tournée contre la petite ville ; sans rémission, elle a été vouée au feu et est devenue un monceau de ruines* [4] ».

C'est l'affirmation du droit à la vengeance implacable et aveugle : La Force prenant sans scrupule sa revanche ou plutôt faisant passer son dépit sur des innocents désarmés. Au soldat teuton, il est permis de massacrer femmes et enfants et de tout brûler, pour manifester sa colère et apaiser son courroux. L'Allemagne entière approuve tous ces faits, lorsque le récit lui en arrive. Pas une voix ne s'élève dans la presse germanique, pour blâmer ces incendies ; pas un mot de pitié, non plus, pour les victimes de Visé, Herve, Tamines, Aerschot, etc. Quant aux monuments religieux détruits, on ne s'en occupe même pas. Les journaux allemands se bornent à déclarer, d'une façon hautaine, que « le principe du meurtre et de l'incendie trouve sa pleine justification dans la nécessité de l'*intimidation* [5] ». Car à la vengeance se joint également l'intention d'intimider et, cette volonté de terroriser dont nous avons déjà parlé. A ce moment, d'ailleurs, les Allemands cherchent à dominer le peuple belge par la crainte et à le pousser ainsi à réclamer de son gouvernement le libre passage des troupes germaniques. C'est une des raisons pour lesquelles l'Allemagne dévaste la Belgique selon un plan prémédité et la couvre de ruines et de sang : « elle veut obtenir par la terreur ce qu'elle n'a pas obtenu par la menace » [6]. Elle se dit enfin, que même si elle n'y parvient pas, elle aura, du moins, rendu plus facile l'occupation du pays par ses garnisons. Et par surplus, elle aura donné, en même temps, à réfléchir à d'autres pays voisins [7].

1. *Kölnische Zeitung*, 28 août 1914.
2. A Tamines, petite ville de 6.000 habitants, 188 maisons furent complètement brûlées et 534 autres tout à fait saccagées et pillées ; 526 civils furent fusillés. (Voir Commission d'enquête.)
3. Il n'y eut en Belgique que des troupes régulières.
4. *Kölnische Zeitung*, 10 septembre 1914.
5. *Gazette de Cologne*, 10 février 1915.
6. *L'Allemagne et la Belgique*, par H. Davignon, introd., p. I.
7. « La Belgique ne fut pas seulement une victime ; l'Allemagne voulut aussi la faire servir d'exemple pour terroriser les neutres », a déclaré M. Balfour dans une note diplomatique adressée à l'ambassadeur de la Grande-Bretagne auprès des États-Unis.

C'est plus qu'un système, c'est plus qu'un calcul : c'est une doctrine [1].

« Dès que l'intérêt militaire est en jeu, il n'y a plus place pour la morale », dit le professeur Rein, de l'Université d'Iéna, « ni pour l'humanité », déclare Erzberger, « ni pour le droit des gens », ajoute le professeur Beer, de l'Université de Leipzig, ne faisant en cela que reprendre la théorie proclamée par le chancelier de l'Empire, au Reichstag, le 4 août 1914 [2].

Les armées allemandes remontent maintenant les rives de la Meuse, se dirigeant vers Namur, ou s'avancent vers Tirlemont et Bruxelles, en exécutant toujours ce même plan, cruel et méthodique.

Elles recommencent ou plutôt elles accentuent encore, à Andenne, ce qui a été fait à Visé, à Tamines et dans vingt autres endroits. Car les Allemands n'ont pas trouvé à Liége, comme ils le voulaient, une population terrorisée et prête à accepter le joug teuton. On redouble donc de cruauté, toujours à la poursuite du même but. Nous en avons l'impudent aveu dans une proclamation du général commandant en chef von Bülow, proclamation qui fut affichée sur les murs de Liége ; elle porte ceci :

« *C'est avec mon consentement que le général en chef a fait brûler toute la ville d'Andenne et a fait fusiller cent personnes* [3]. »

« *Je porte ce fait à la connaissance de la ville de Liége pour que les Liégeois se représentent le sort dont ils sont menacés* [4]. »

« Signé : Von Bülow. »

Or ce qui s'était passé à Andenne dépasse toute description. Jamais on ne vit barbares plus cruels s'en prendre plus lâchement à une population inoffensive et désarmée. « Il y eut là, dans cette petite ville, six heures de supplices et de mort, après dix heures d'orgie débridée [5] », suivies d'un incendie général !

D'autres officiers allemands encore reconnurent après le général von Bülow,

1. « Leurs actes sortent d'un système, d'une doctrine », *La Belgique neutre et loyale*, p. 238.

2. « La nécessité ne connaît pas de lois », déclarait énergiquement M. de Bethmann-Hollweg en plein Parlement pour expliquer l'invasion de la Belgique par les armées allemandes.

3. Il y eut près de trois cents fusillés, au lieu de cent.

4. Commission d'enquête, t. I, p. 140.

5. *Villes meurtries de Belgique* (*villes wallonnes*), par Jules Destrée, député belge, p. 28.

qu'Andenne avait été détruit pour établir le règne de la terreur et que cela avait été prémédité [1].

Ces divers aveux ont une importance capitale, car ce qui a été fait pour tant de petites communes d'abord, puis pour Visé, Tamines, Andenne, le sera bientôt, sans plus d'hésitation et sans plus de scrupule d'humanité ou plus de souci d'art, pour les villes importantes et si riches au point de vue de l'archéologie et de la science, qui se nomment Dinant, Malines, Louvain, Lierre, Termonde, Dixmude, Nieuport et Ypres.

Ah ! le manifeste des 93 intellectuels, parmi lesquels figure S. Exc. M. le conseiller Bode, le surintendant des Beaux-Arts de l'empire allemand, n'a pas craint d'affirmer « *que les Allemands ne le cédaient à personne en fait d'amour de l'art* » ; eh bien, il résulte à toute évidence des faits, que la destruction d'un nombre incalculable d'œuvres d'art et des monuments les plus précieux, a été voulue et systématiquement ordonnée.

« Ce qui frappe dans les forfaits commis par les Allemands, écrit M. van den Heuvel, ministre d'État et ancien ministre de la Justice, c'est qu'ils ne sont point des actes isolés, commis dans la fièvre du combat ou l'œuvre exceptionnelle de quelques misérables. Ils ont un caractère uniforme. Ce sont des manifestations voulues d'un *système* [2] ».

Ce système avait également pour but d'intimider les grandes villes dans lesquelles les Allemands comptaient séjourner. On prit donc une carte de la Belgique, et à côté de chaque agglomération importante, désignée pour être occupée par l'armée envahissante ou pour devenir le siège d'une de leurs grandes « Kommandantur », on sacrifia froidement une autre agglomération, on marqua une victime et cela sans se demander si celle-ci était intéressante ou non.

Visé paya pour Liége, Andenne aussi ! Dinant pour Namur, Malines pour Anvers, Louvain pour Bruxelles et Termonde pour Gand !

La destruction des villes pittoresques ou artistiques dont nous venons de

1. A Andenne, pas plus que dans d'autres endroits, aucun coup de feu n'avait été tiré par des civils. Le sac et les massacres d'Andenne ont été *prémédités* : ils étaient même annoncés d'avance (voir Livre gris, p. 467). Le pillage, là encore, a été systématiquement ordonné et organisé (voir Livre gris et Commission d'enquête, t. I, p. 140).

2. Introd. de la Commission d'enquête, p. 8.

parler, ne doit pas, cependant, empêcher les Allemands de faire d'autres exemples dans les petites villes ou villages.

Les officiers seront juges ; chacun porte, d'ailleurs, dans ses bagages, le manuel de guerre édité par le grand État-Major ; or, ce guide dit expressément :



Cliché de M. de Gerlache.

27. — Les ruines de Namur.

« La guerre doit tendre à la destruction des ressources matérielles et *morales* de l'ennemi. De considérations *humanitaires*, telles que *ménagements pour les personnes et pour les biens, il ne peut être question* [1] ». Et les soldats, eux, ont les poches pleines de pastilles incendiaires dont ils se serviront, en attendant l'arrivée des appareils à incendier qui suivent chaque corps d'occupation.

C'est ainsi que des meurtres atroces et d'affreux incendies marquent, presque

1. Introd. de ce manuel, p. 3.

partout, le passage des Allemands. Et malgré les grandes phrases des 93 intellectuels, c'est avant tout aux plus beaux monuments que les troupes allemandes s'attaquent au cours de ces dévastations. Dans beaucoup de villages, l'église est brûlée, alors que les maisons voisines sont épargnées ; souvent aussi on dynamite la tour ou ce qui reste de la tour, comme à Haecht, lorsque



Cliché de M. de Thoran.

28. — Les rues de Namur au milieu desquelles les Allemands défilèrent triomphalement.

l'incendie n'a pas tout ruiné ; ou bien on choisit, avec un vrai parti pris, les constructions les plus pittoresques pour les détruire.

Voyons, par exemple, ce qui se passe à Namur.

De beaux monuments et de nombreuses maisons y sont incendiés volontairement et non par le feu mal dirigé d'un bombardement, ainsi que les Allemands le prétendront plus tard. Car ce fut seulement deux jours après la prise de la ville, alors que le calme y était rétabli, que l'œuvre de destruction com-

mença. Toutefois, « avant de brûler, les Allemands eurent soin de saccager toutes les maisons condamnées par leur froide et tragique vengeance [1]. »

Le pillage terminé, le feu est allumé par le jet à la main, dans chaque édifice, de matières inflammables. Ce fut ainsi que l'Hôtel de Ville de Namur, avec ses archives et ses tableaux, fut délibérément détruit. Quatre-vingts maisons de la grande place subissent le même sort : on a soin de s'attaquer aux plus belles ; ce sont des constructions du XVIII[e] siècle, d'une architecture très riche et très intéressante. Mais cela ne suffit pas aux incendiaires allemands : A cinq autres endroits de la ville, ils mettent encore le feu. Ces foyers sont éloignés les uns des autres ; ils s'allument cependant au même moment et à la suite des mêmes manœuvres.

Il s'agit donc bien de l'exécution d'un ordre, de la pratique d'un système que rien, ni le respect de la propriété, ni les conventions internationales, ni le souci de la beauté des monuments ne peut arrêter !

Et fièrement, après cela, au milieu des ruines qui ont marqué leur passage à Namur, les armees allemandes défilent au pas de parade et continuent leur sinistre marche en avant.

1. *Villes meurtries*, par Jules Destrée, député, p. 36.

CHAPITRE III

DINANT

La liste des actes de barbarie et de vandalisme que j'ai dressée dans les pages qui précèdent, est déjà longue ; elle comprend de bien cruels tableaux. Et cependant, tout ce que j'ai rapidement dépeint, n'est rien en comparaison de ce qui se passait à peu près en même temps à Dinant. Les scènes sanglantes, les incendies volontaires d'Andenne et de Tamines qui semblaient être le dernier mot du crime, y furent surpassés.

Rien ne peut mieux montrer l'horreur de ces nouveaux forfaits, que le nombre des victimes : dans la petite ville de Dinant, plus de 700 civils, dont 73 femmes et 39 enfants âgés de moins de douze ans, furent arrêtés sans motifs, condamnés sans interrogatoire, ni jugement, puis torturés et enfin fusillés ou mitraillés[1].

A ce tableau de carnage, il fallait un cadre approprié et digne de l'œuvre accomplie : Plus de 1.250 maisons sur les 1.400 que comprenait Dinant, un Hôtel de Ville, trois églises et d'autres monuments encore, pillés puis incendiés, le constituèrent !

Ici, encore une fois, la beauté n'eut aucune influence sur la mentalité allemande. Car je ne connais pas de ville plus charmante et plus riante que l'était la petite cité de Dinant avant la guerre.

Un grand rocher à pic, couronné par les murs escarpés d'une citadelle, dominait les maisons qui, alignées et serrées sur l'étroit espace existant entre

1. Voir les nombreuses dépositions et les listes d'otages fusillés à Dinant, publiées par la Commission royale d'enquête et tous les documents reproduits dans les ouvrages de MM. Davignon, de Gerlache, P. Nothomb, Massart qui apportent sur tous les crimes qui se commirent à Dinant les plus irréfutables et accablants témoignages. Il faut citer encore les lettres de l'Évêque de Namur et du Cardinal Mercier, etc. Les mêmes tueries ont lieu aux environs de Dinant : à Fonds-de-Leffe, sur une population masculine de 251 hommes, 243 furent fusillés...

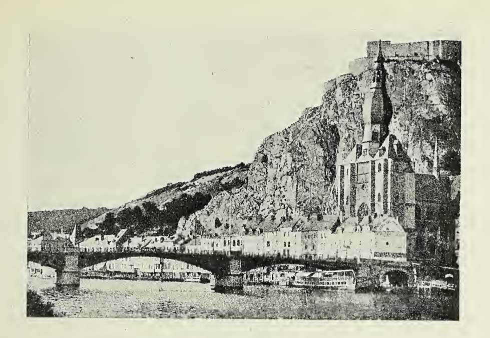
la montagne et la Meuse, semblaient avoir plongé leurs fondations jusque dans le fleuve. La longue collaboration des siècles avait encore ajouté à l'enchantement du site. C'étaient pour la plupart de vieilles constructions colorées ou aux pierres patinées et à étages saillants, dont quelques-unes encore flanquées de



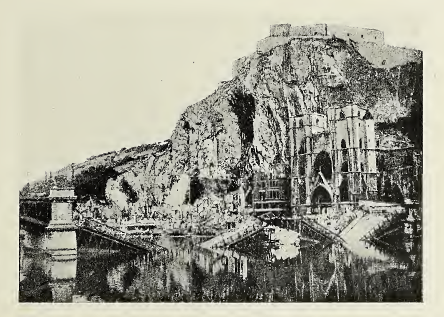
29. — Vue générale de Dinant.

tourelles ; elles se reflétaient ou plutôt coquettes, se miraient dans l'eau qui les baignait. Au-dessus d'elles, le long du rocher, se dressait très haut, pittoresque et élégant, le clocher bulbeux de l'église Notre-Dame. Cette tour originale était d'un tout autre style que l'église ; elle avait été ajoutée, au XVIIe siècle, sans le déparer, au beau monument qui vient d'être incendié avec elle.

Celui-ci datait du XIIIe siècle. Jean d'Ardenne, dans son excellent Guide de ce pays, considère avec raison cette église comme « le spécimen le plus com-



30. — Dinant avant l'incendie.

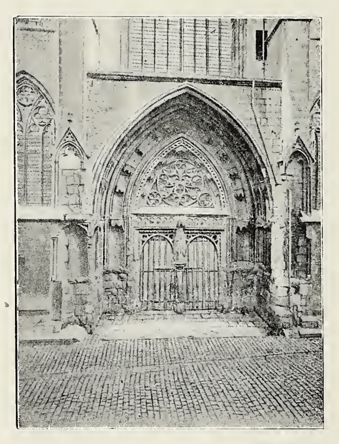


Clichés de la *Gazette des Beaux-Arts*

31. — Dinant après l'incendie.

plet qui existe en Belgique de l'architecture gothique primaire ». Son élégant portail témoignait de l'influence que la cathédrale de Reims exerçait jusque sur les bords de la Meuse.

Et ce fut de propos délibéré, avec préméditation, comme le prouvent de



Cliché Van Oest.

32. — Le portail de l'église de Dinant avant la guerre.

nombreux et irrécusables témoignages[1], que cette incomparable petite ville fut mise à sac et ensuite réduite en cendres.

Il faut lire ces récits authentiques dans les bulletins de l'enquête officielle,

1. Voir à ce sujet la réponse au Livre blanc allemand dans le Livre gris belge, p. 204 et 481.

et y voir ce que furent, pendant plus de trois jours, ces scènes de massacre, de pillage[1] et d'incendie !

La ville, déclarent des témoins, n'était qu'un « gigantesque brasier », un « charnier dont l'odeur était irrespirable[2] ». Ce charnier était fait des corps de vieillards infirmes, de femmes et de petits enfants...



33. — Les ruines de Leffe.

Aussi « Dinant restera-t-il le monument éternel de la barbarie saxonne[3] », de ces troupes qui continuèrent ensuite « à jalonner leur route jusqu'à la Marne, par des villages détruits et des cadavres[4] ».

Dinant ne témoignera pas moins de leur vandalisme. Car ces mêmes soldats

1. Le pillage fut pratiqué ouvertement (Livre gris, p. 203). « Chez moi on est venu trois jours de suite avec des chariots, pour enlever des tableaux, l'argenterie, les bibelots, les meubles, etc., déclare M. Tschoffen, procureur du roi à Dinant » (Livre gris, p. 203).

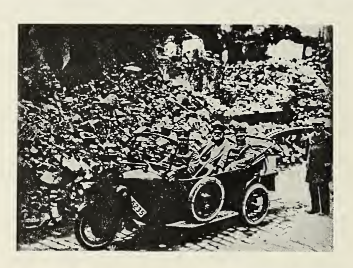
2. Livre gris, p. 239.

3. Livre gris, p. 242.

4. Livre gris, p. 242.

s'acharnèrent avec une rage inconnue sur tous les monuments de cette pauvre ville ! Pour arriver à détruire l'église, dont le clocher avait déjà été brûlé par eux, ces barbares s'en revinrent vers ce bel édifice[1], pénétrèrent de nouveau dans le sanctuaire, y formèrent trois grands bûchers auxquels ils mirent le feu.

Dans un faubourg de Dinant, à Leffe, « leur fureur ne se manifeste pas seulement par la destruction de toute cette agglomération, mais, ainsi que



Cliché de M. Massart.

34. — Le général allemand qui a ordonné les massacres et l'incendie de Dinant se fait photographier au milieu de ses ruines rougies du sang de ses victimes (d'après une carte postale allemande).

l'écrit l'évêque de Namur, « leur vandalisme s'exerce encore sur les œuvres d'art que contenait l'église de Leffe et sur les objets du culte ».

Fier de tant d'exploits, oublieux de tout le sang rougissant le sol qu'il foulait, réjoui probablement par la vue des incendies qui étaient son œuvre, grisé peut-être à la pensée que ces destructions avaient par leur étendue, surpassé les plus sinistres souvenirs de l'histoire, le commandant allemand, le chef de

1. Depuis lors, voyant la réprobation causée par cet acte, les Allemands ont prétendu que l'église de Dinant avait été détruite par des obus français. Rien n'est plus faux. Il y avait, il est vrai quelques détachements français sur l'autre rive de la Meuse, mais ils n'avaient que de rares mitrailleuses et pas un canon.

ces hordes barbares et sanguinaires, s'est fait photographier au milieu des ruines de Dinant !

Rien ne peut stigmatiser un tel cynisme ; rien ne peut non plus décrire l'étendue d'un tel forfait. Il faut remonter jusqu'aux plus mauvais jours du règne de Charles le Téméraire pour en trouver une faible image.

Encore ce prince, si prompt à l'emportement, se borna-t-il à faire sentir sa



35. — Une rue à Dinant.

colère à Dinant et à Liége ; et il eut un tel remords de son double crime, qu'il voulut l'expier. En témoignage de ce repentir, il donna même à l'église de Saint-Lambert, à Liége, un petit monument en or qui existe toujours et le représente à genoux demandant pardon à Dieu, par l'intercession de saint Lambert... Que de statues de ce genre, ne faudrait-il pas, si la voix de la conscience pouvait se faire entendre aujourd'hui chez nos cruels envahisseurs ! Mais leur conscience, où est-elle ?

Devant Dinant, on peut se le demander mieux que partout ailleurs. Et nulle part, plus que de ces décombres qui marquent la place de la plus charmante et de la plus pittoresque de toutes les cités arrosées par la Meuse, nulle part plus que de ces ruines rougies par le sang ou noircies par le feu, ne montent aujourd'hui des voix vengeresses. Car si les pierres ont leurs larmes, elles ont

aussi des cris de haine. Elles réclament justice et réparation! Elles le demandent au nom du sang injustement versé comme au nom des monuments incendiés et de la cité détruite.

Jamais accents ne furent plus déchirants et plus puissants. Que tous ceux qui ont été émus par le martyre des 700 victimes de Dinant, que tous ceux qui ont le respect des vestiges du passé, que tous ceux qui se laissent arrêter par la poésie d'un paysage, que les âmes compatissantes, ou celles fidèles au droit



Cliché de M. de Gerlache.

36. — Village du Luxembourg belge détruit par les Allemands.

et éprises du beau, écoutent ces plaintes douloureuses et joignent leurs protestations indignées à la malédiction de tous les Belges !...

A quelques kilomètres de Dinant, à Hastière-par-delà, une de nos plus importantes églises romanes venait d'être restaurée avec le soin le plus scrupuleux. Ici encore, la barbarie allemande s'est donné libre cours. Le vieux sanctuaire a été complètement pillé, profané et saccagé [1], pendant que son vénérable curé, qui n'avait jamais pensé qu'à faire le bien et à embellir la magnifique église

1. Commission d'enquête, t. I, p. 129. Des reliquaires ont été brisés et les ossements qu'ils contenaient, jetés au vent.

qu'il desservait, était fusillé sans motif, sans même l'ombre d'une accusation ! En même temps, 80 maisons, sur les 90 que comptait le village, étaient incendiées.

Et qu'on ne croie pas à un fait isolé ! Dans les environs de Namur et de Dinant, ce sont partout les mêmes crimes, volontairement commis. Houx et



Cliché de M. de Gerlache.

37. — Ruines à Neufchâteau.

Gemmechene sont entièrement détruits, Hermeton-sur-Meuse également, Romedenne n'est qu'un monceau de ruines, Surice est complètement rasé, Anthée a le même sort [1]. D'Onhaye il ne reste que quelques maisons. Auvelais, Spontin, Maurenne, Villersée, Villers-en-Fagne, Franchimont, Frasnes, Morville, Dourbes brûlent à leur tour. A Monceau-sur-Sambre plus de 300 maisons sont incendiées et saccagées et 70 otages, parmi lesquels des femmes et des enfants, fusillés sans motifs [2].

1. A Anthée 145 maisons sur 150 sont incendiées, à Onhaye 180 sur 200, à Hermeton 80 sur 110, etc...

2. Livre gris, p. 130.

Et plus loin, les mêmes lueurs incendiaires montent sinistrement des petites villes ou villages si pittoresques qui s'appellent Neufchâteau, Etalle, Houdemont, Rulle, Tintigny, Ansart, Jamoigne, Jehonville, Framont, les Bulles, Moyen, Ochamp, Offagne, Assenois, Rossignol, Mussy, Bertrix, Bleid, Ethe,



Cliché de M. Massart.

38. — L'Eglise d'Ethe incendiée par les Allemands.

Arlon, Signeulx, Latour, Saint-Léger, Semel, Izel, Pin, Houdémont, Bellefontaine, Baranzy, Anloy, Claireuse, Musson, Feylange, Moyen, Maissin, etc. De plusieurs de ces agglomérations, il ne reste pas une maison [1].

Nulle part, les incendiaires ne se préoccupent d'un monument ou d'une

1. Et partout les fusillades de civils accompagnent le pillage et l'incendie : à Ethe il y a 300 civils fusillés, à Tintigny 97, à Rossignol 123, etc., etc.

église. Au contraire, ils mettent un monstrueux empressement à les détruire. Celle de Walcourt si remarquable par sa beauté architecturale et par les œuvres d'art qui la paraient, tel le jubé donné par Charles-Quint, telles les stalles sculptées du chœur et bien d'autres trésors, puis celles de Spontin, Frasnes, Pourchasse, Ethe, Surice, Evrehailles, Romedenne, Willersée, furent également incendiées par ordre supérieur [1]. Celles d'Ortho, Maissin, Bonnines, Maizeret, Cognelés, Foy-Notre-Dame, Sorrine furent profanées, pillées et saccagées comme celle d'Hastière-par-delà.

L'évêque de Namur évalue à plus de cinquante le nombre des églises détruites volontairement dans son diocèse [2]. Et si ce chiffre n'a pas été dépassé, ce n'est pas la faute du haut commandement allemand, mais bien parce qu'en certains endroits, quelques officiers et soldats reculèrent devant la barbarie des ordres donnés ou ne les exécutèrent que partiellement. A des femmes belges se lamentant devant les atrocités commises, des soldats allemands dirent : « Vous avez tort de vous plaindre ici, car nous ne faisons pas le quart de ce qui nous a été ordonné [3] ». Tous ces crimes, toutes ces destructions systématiques sont donc sans excuses, comme sans circonstances atténuantes [4].

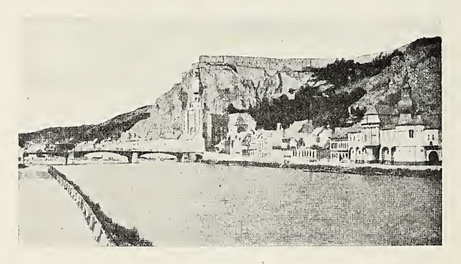
Devant l'odieux de leurs forfaits, les Allemands ont cherché, cependant, à faire croire à l'attaque de leurs troupes par des civils. Ils ont créé, à l'usage des neutres et pour les besoins de leur cause, la *légende* des francs-tireurs.

Mille protestations se sont aussitôt élevées : « Nous affirmons, a écrit l'évêque de Namur, dont le diocèse aurait été, au dire des Allemands, le principal repaire des francs-tireurs belges, nous affirmons avec le peuple belge tout entier que l'histoire des francs-tireurs est une *invention*, une *calomnie* [5]. »

« L'armée allemande, déclare encore le même prélat, fait reposer la *légende* des francs-tireurs sur une simple affirmation, qu'elle est dans l'impossibilité absolue de prouver [6]... » « Le Gouvernement allemand a échafaudé des

1. Commission d'enquête, t. II, p. 106.
2. Lettre de protestation de l'évêque de Namur, 22 janvier 1915.
3. Commission d'enquête, t. I, p. 129.
4. De nombreux châteaux furent également pillés et brûlés dans la province de Namur.
5. Protestation du 22 janvier 1915. Les Allemands oublient absolument cette règle juridique : *cui dicit incombuit probatio.*
6. Et de fait, jamais les pièces du procès d'un franc-tireur prouvant sa culpabilité, ne purent être produites.

romans... » « Nous avons la certitude qu'aucun de nos diocésains n'est coupable[1]. » L'évêque de Liége de son côté, dans une lettre de protestation adressée au Gouvernement allemand, déclarait : « Nous sommes en droit de nier que des civils aient opposé une résistance armée, en quelque localité que ce soit de notre diocèse... » « Nous affirmons que la guerre des francs-tireurs est une *légende* imaginée et systématiquement répandue par les Allemands ; nous



39. — Dinant du côté de la roche à Bayard.

affirmons encore que les troupes envahissantes ont incendié monuments, églises et maisons sans aucune nécessité[2]. »

Enfin le cardinal Mercier et tous les autres évêques belges font le même serment : « Les accusations impudentes du Gouvernement allemand sont des *calomnies* ; nous le savons et nous le jurons[3]. »

Si nous nous attachons à détruire radicalement cette *légende*, c'est parce qu'on s'est servi d'elle pour chercher à expliquer, aux yeux du monde, non seulement tous les crimes, mais encore tous les actes du plus coupable vandalisme. Or, il faut qu'on le sache : il est prouvé par les attestations les plus

1. Lettre de l'évêque de Namur, 31 octobre 1915.
2. Lettre de protestation de l'évêque de Liége (Livre gris, p, 483).
3. Lettre des évêques belges aux évêques allemands.

hautes, ainsi que par les enquêtes[1] les plus sérieuses, que « l'histoire des attaques des troupes allemandes par des civils est du domaine de la *fable* » et que « cette *fable,* c'est l'autorité militaire allemande qui l'a créée de toutes pièces, dans un but facile à deviner[2] ! »

Enfin, revenant à la cruelle destruction de Dinant, qui nous intéresse particulièrement, nous trouvons encore ce témoignage impressionnant de l'évêque de Namur : « La version allemande sur ce qui s'est passé à Dinant, est un *audacieux attentat à la vérité*[3]... Aucun civil n'y a été pris ou trouvé porteur d'armes... La destruction et le feu ne sont pas le résultat d'un combat... *Tout a été incendié à la main, systématiquement, maison par maison, après un honteux pillage*[4]... »

Les auteurs de ces forfaits ne sauraient donc excuser par la moindre raison d'ordre militaire, ces violations de toutes les lois de l'humanité et de la civilisation. Les Allemands, par leurs audacieuses affirmations, ont simplement ajouté la honte du mensonge et l'infamie de la calomnie, à l'horreur de leur crime.

1. Chaque fois qu'on a fait une enquête, écrit M. Massart, il a été prouvé que l'histoire des francs-tireurs n'a été qu'un prétexte et que le véritable motif du massacre et de la dévastation a été le désir de terroriser les populations (*Comment les Belges ont résisté à la domination allemande*.., p. 68). « C'était le *prétexte-omnibus* pour tous les crimes et vols », a écrit M. P. Nothomb.

2. Livre gris, p. 241. (Voir aussi les enquêtes effectuées dans les dépôts des prisonniers.)

3. Quelques Allemands, accablés par les preuves, avouent aujourd'hui qu'aucun civil n'a tiré à Dinant. (Voir Livre gris, p. 31.)

4. Lettre de protestation de l'évêque de Namur.

CHAPITRE IV

TONGRES, AERSCHOT ET LOUVAIN

Les armées allemandes qui se dirigent vers Bruxelles ou Anvers, se montrent aussi cruelles et barbares que celles qui opèrent sur la Meuse ou dans le Luxembourg belge.

A Tongres, une série de belles maisons est incendiée de propos délibéré et la très importante collection de M. Huybrights est entièrement pillée. Elle contenait de très précieux incunables, de nombreuses monnaies et médailles, des vases et des objets gallo-romains, etc. Bien d'autres maisons sont encore pillées, mais tout se fait avec ordre : l'argenterie et les objets d'art sont rangés sur les trottoirs avant d'être emballés et emportés.

Ce qui se passe dans la petite ville d'Aerschot est aussi affreux que le crime de Dinant. Cent cinquante et un civils y furent fusillés avec d'horribles raffinements, après des scènes d'une cruauté sans précédents. Puis un vaste pillage est organisé, ainsi que le constate M. le Conseiller de légation Orts. Des tableaux sont volés, d'autres lacérés, des œuvres d'art détruites dans les maisons des particuliers [1] ; et dans l'église tout est brisé, saccagé [2] : tableaux, statues, autels, confessionnaux et orgues !... Les vases sacrés sont également profanés ou volés... Enfin, comme toujours, l'incendie fait son œuvre [3] lorsque toutes les maisons sont pillées. On met aussi le feu à l'église sans toutefois réussir à la détruire.

Les villages d'Hersselt, Schaffen, Lummen, Molenstede sont pillés et brûlés presque en même temps. Comme toujours, on prétend, après coup, pour

1. Commission d'enquête, t. I, p. 62.
2. Des scènes d'orgie, dont les autels mêmes gardent les traces, s'y déroulent de toutes parts.
3. L'incendie et le massacre furent ordonnés par le général Jacobi.

s'excuser, mais sans pouvoir en apporter la moindre preuve, que des civils ont attaqué les troupes allemandes. Celles-ci sont innocentes naturellement.

Il en est de même à Louvain.

Les intellectuels, y compris M. Bode et quelques autres esthètes allemands de la plus haute « Kultur », n'ont pas craint de faire cette déclaration : « *Il*



Cliché de *l'Illustration.*

40. — La Collégiale incendiée et l'Hôtel de Ville, siège de la « Kommandatur », épargné.

n'est pas vrai que nos troupes aient brutalement détruit Louvain... Il n'est pas vrai que nos soldats aient porté atteinte aux biens d'un seul citoyen belge[1]... »

Nulle part l'audace de leurs mensonges habituels n'est plus flagrante ; nulle part le crime ne fut plus prémédité, plus délibérément accompli, plus cyniquement proclamé, plus audacieusement nié ensuite. Nulle part surtout, la justification ou l'excuse est plus impossible.

1. Déclaration des 93 intellectuels allemands.

C'est, en effet, après plusieurs jours d'une paisible occupation de la ville, qu'à Louvain, les troupes allemandes, sur un ordre donné, se mettent au pillage. « Le sac de Louvain, déclare Mgr Deploige, est un forfait prémédité, exécuté méthodiquement [1]. »

Les maisons, dont les habitants ont été brutalements chassés, dont les uns sont fusillés sur leurs portes [2] ou près de la gare, dont d'autres sont pourchassés, puis emmenés en Allemagne, « sont pillées méthodiquement ; les Allemands s'emparent de toutes les œuvres d'art qu'elles contiennent [3]. »

En Belgique, pays riche, où le goût de l'art est fort développé, où de génération en génération les familles s'étaient transmises religieusement des tableaux, des meubles sculptés, des ivoires, des bibelots rares, il n'y avait pas une maison aisée qui n'eût son petit musée [4].

On peut juger par là de ce que dut être le butin des Allemands. Rien que dans la province du Brabant, ils pillèrent [5] 15.000 maisons et de nombreux châteaux [6] ; à Louvain et dans ses faubourgs, plus de 3.000 maisons subirent le même sort et 2.117 furent ensuite incendiées.

Ce sont naturellement les maisons les plus belles, les plus luxueusement meublées qui sont choisies. Aussi a-t-on désigné pour être mis à sac, les quartiers riches, notamment celui qui environne la gare de Louvain.

Le pillage dure huit jours. Les Allemands enlèvent avant tout les tableaux, les œuvres d'art et l'argenterie [7]. Chez M. David-Fischbach, les collections

1. Livre gris, p. 378.

2. Deux cents civils furent fusillés à Louvain avec une barbarie inouïe, sans jugement, sans égard pour le sexe ou l'âge. « On a pris des citoyens partout, écrit un neutre, témoin de ces horreurs ; on les a pris, sans même chercher les preuves de leur culpabilité ; de simples soldats les ont condamnés et tués... Les soldats eux-mêmes me l'ont raconté, déclare un Hollandais, témoin de ces tueries (*Les Allemands en Belgique*, p. 73). Un saint prêtre, le curé de Hérent, vieillard de 72 ans, arrêté on ne sait pourquoi, ne put s'empêcher, au moment où on allait le fusiller à Louvain, de s'écrier en s'adressant à ses bourreaux : « Bandieten, laffaards, brandstichters, moordenaars », c'est-à-dire bandits, lâches, incendiaires, meurtriers. (Livre gris, p. 309.) Ces mots resteront.

3. Livre gris, p. 300.

4. « Il y avait chez les particuliers de véritables musées : tout a été volé avant que le feu soit mis aux maisons » (Fuglister, p. 58).

5. Liebknecht ne s'écria-t-il pas en plein Reichstag : « Je déclare que cette guerre est une guerre de rapine... Je suis forcé de le dire ! »

6. Dans les provinces de Liége, de Namur et du Brabant, quantité de châteaux furent également entièrement pillés à ce moment.

7. Livre gris, p. 299.

prises ou détruites sont évaluées à un million. Le comte Ph. van der Stegen, dont la famille descend de Rubens, possédait les archives et des lettres du grand artiste. Tout a été détruit ou volé en même temps qu'une belle argenterie, retirée d'un coffre-fort crocheté, et que d'autres nombreuses et importantes collections. Au Musée communal, les soldats allemands s'emparent, en fracturant les armoires, d'une précieuse série de médailles et monnaies anciennes [1]. Quelques tableaux disparaissent aussi. Il y en avait de fort beaux.

Il n'est pas besoin d'insister sur le zèle avec lequel les soldats s'acquittaient de ce travail de pillage, de dévastation et de ruines. Aujourd'hui plus que jamais, on peut dire avec César, : « Gallos prò libertate, Germanos ad proedam. »

Tout leur est bon, mais c'est surtout, ainsi que je l'ai dit, l'argenterie et les tableaux [2] qu'ils recherchent. Pour ma part, je connaissais à Louvain, dans des collections particulières, des œuvres de Van Eyck, d'Otto Venius, Rubens, Van Dyck, Duquesnoy, Verhaegen, Meunier, etc., etc. Il est bien probable qu'elles sont maintenant en Allemagne. Car la plus grande partie des objets enlevés était aussitôt chargée sur des fourgons militaires et transportée ensuite, par trains entiers, en Allemagne. « Dans l'armée allemande, le pillage était organisé en gros, comme une entreprise [3]. » Les témoignages abondent sur ce point [4]. Le délégué du prince-archevêque de Vienne le reconnaît lui-même, dans l'enquête qu'il vint faire à Louvain ; il enregistre entre autres la déclaration d'un Jésuite germanophile qui lui raconte qu'il a vu attacher, même à un train de la Croix-Rouge, partant pour l'Allemagne, un wagon chargé d'œuvres d'art prises à Louvain [5]. Nous trouvons, d'ailleurs, dans les articles des journaux allemands, l'aveu de ces pillages méthodiques et généraux. MM. Koester et Noske racontent notamment dans le « Kriegsfahrten » qu'ils ont vu passer à Herbestal, le 23 septembre 1914, de nombreux trains chargés

1. Livre gris, p. 293. L'Administration communale porta ce fait à la connaissance de l'autorité militaire allemande. Mais cela ne lui rendit pas ses médailles.

2. Mgr Deploige, Livre gris, p. 377.

3. M. Carton de Wiart, Ministre de la Justice : *Les Barbares en Belgique*, introd., p. XI.

4. Livre gris, pp. 299, 341, 331, etc. De nombreux carnets de soldats prisonniers en font également foi. Commission d'enquête, t. I, p. 150. Quant à ce qui ne peut être emporté, on le brise, on le brûle. Commission d'enquête, t. I, p. 75.

5. Livre gris, p. 383.

de butin de guerre. « Pendant plusieurs jours, écrit également un témoin oculaire, appartenant à un pays neutre, des trains entiers, chargés d'objets pris à Louvain [1], partent pour l'Allemagne [2]. »

Et cependant *le pillage est formellement interdit* par les articles 28 et 47 de la convention de La Haye que l'Allemagne a signée !

Mais l'Allemand semble avoir adopté en Belgique, comme règle de conduite, cette maxime de Frédéric II : « Je commence par prendre ; je trouverai toujours ensuite des érudits pour démontrer que c'était mon droit. » Le cynique roi de Prusse, en bon Allemand, avait montré la voie aux 93 intellectuels : Car ceux-ci firent précisément, dans leur audacieux factum, ce qu'avait conseillé Frédéric II. Jamais on ne vit des avocats d'une plus mauvaise cause, chercher, avec plus d'aplomb, à égarer l'opinion. Tout a cependant des limites. Il ne suffit pas d'incendier une maison, après l'avoir pillée, pour pouvoir déclarer que « *jamais un soldat allemand n'a porté atteinte aux biens d'un Belge* ». Le feu ne peut supprimer toutes les preuves de ces crimes, ni les fusillades faire disparaître tous les témoins de délits aussi flagrants.

Le croire fut de la part des Allemands une erreur capitale, une grande illusion...

Car ici, comme à Dinant, comme à Aerschot [3], où tant de rapines avaient eu lieu également, ils s'étaient figurés que « l'incendie cacherait le pillage [4] ». C'est si vrai qu'en allumant ces incendies, ils n'avaient souvent d'autre but que de faire disparaître les traces [5] de leur forfait.

Dans cet espoir et pour bien anéantir les preuves de leurs crimes, « les Allemands, comme l'a constaté un journaliste américain [6], exécutaient leur besogne incendiaire avec le même soin, rigoureux et méthodique, que leurs autres opérations de campagne. Ils avaient même divers procédés pour mettre

1. Il en fut de même après le pillage de Malines, etc., etc. Vingt-huit trains chargés d'objets pillés à Malines, furent dirigés de Malines vers l'Allemagne.

2. Fuglister, p. 59.

3. « A Aerschot aussi, le pillage s'accomplit sous les yeux des officiers, » déclare un Hollandais, témoin oculaire (*Les Allemands en Belgique*, p. 24).

4. Massart, ouvrage cité, p. 156.

5. Commission d'enquête, t. I, p. 75.

6. Powell.

rapidement le feu aux immeubles pillés. Tantôt ils se servent de cylindres et de pompes à naphte ou à pétrole, ou bien — le plus fréquemment — de petites pastilles [1], sortes de disques de nitro-cellulose.

Ces opérations incendiaires, de même que celles du pillage, se font sous les yeux des officiers [2]. Ceux-ci y président et les règlent. La preuve



41. — L'incendie de Louvain, du côté de la rue de Namur.

en est surtout frappante à Louvain. Car le feu y est mis à divers endroits, d'après des indications précises. Une personne citée par le délégué du cardinal-archevêque de Vienne, a vu entre les mains d'un officier allemand un plan de Louvain, sur lequel les parties à détruire étaient marquées. On ne voulait pas, paraît-il, que l'incendie s'étendît du côté de la ville, où un prince

1. Ces pastilles incendiaires ont été ramassées par milliers en Belgique après le passage des Allemands. Le fait d'avoir fait préparer et d'avoir emporté en masse ces pastilles prouve à quel point tous ces incendies étaient prémédités.

2. Livre gris, 383, et déposition de l'abbé Van den Bergh.

allemand possède[1] de vastes propriétés. Et c'est probablement pour cela encore que, dans la rue de Namur, on voit l'incendie s'arrêter à peu de distance d'un Institut Universitaire placé sous ce haut patronage.

Que l'ordre[2] ait été donné de propos délibéré, au moment choisi, puis exécuté ponctuellement dans tous ses détails[3], en remettant même le feu à diverses



Cliché de M. Fuglister.

42. — La Collégiale Saint-Pierre à Louvain (avant l'incendie).

reprises là où ses ravages n'étaient pas assez étendus au gré des incendiaires, en l'entretenant ailleurs, il n'y a aucun doute. Pas la moindre nécessité militaire à invoquer. Une attrapade entre soldats allemands[4], à la suite d'une panique

1. Livre gris, p. 385.

2. Mgr Van den Bergh, le délégué de l'archevêque de Vienne, l'avoue en ces termes, après son enquête : « qu'on ait donné l'ordre de détruire la ville, cela est pour moi certain. » (Livre gris, p. 385.)

3. Ce qui prouve encore la méthode et la préméditation, c'est que l'autorité militaire avait fait placer sur quelques maisons des inscriptions comme celles-ci : « Ne pas piller cette maison », « défense d'incendier cette maison », « épargner cette maison »...

4. Il y a eu quelques soldats allemands tués dans cette rixe, mais l'autopsie faite à l'hôpital, devant les officiers allemands, a démontré que toutes les balles qu'ils avaient reçues étaient allemandes.

ou d'une orgie, en a simplement été le prétexte imaginé plus tard pour les besoins de la cause.

Le signal donné, rien n'arrête les Allemands dans l'exécution de leur plan barbare. C'est à la beauté même des monuments qu'ils s'attaquent de propos délibéré.



43. — La Collégiale dont la toiture a brûlé.

Au centre de Louvain, s'élevait une magnifique église gothique, la collégiale de Saint-Pierre. Pour y mettre le feu, des soldats commencent par grimper dans la toiture et dans la tour, et les imbibent de pétrole [1]. Le fait est certain, prouvé [2].

Le récit du professeur Paul Clemen, de Bonn, prétendant que le feu a été communiqué à Saint-Pierre par l'incendie d'une maison voisine, ne peut se soutenir. De nombreux témoins affirment le contraire. Parmi leurs dépositions, il en est que les Allemands ne peuvent récuser, comme celle de ce

1. « Dans l'après-midi du 25 août, M. Fuglister et d'autres témoins ont vu des soldats allemands badigeonner de liquide inflammable la toiture de Saint-Pierre » (Fuglister, p. 69).

2. Livre gris, p. 317.

savant hollandais, le Dr L. H. Grondijs, ancien professeur à l'Institut technique de Dordrecht, qui affirme que « lorsque les flammes jaillirent de l'église de Saint-Pierre, toutes les maisons voisines étaient intactes et indemnes. »

L'abbé Al. Van den Bergh, prêtre autrichien, non suspect assurément de sympathie pour les Belges. déclare à son tour qu'il résulte de son enquête approfondie que « la collégiale a été brûlée de propos délibéré ». Il en est, d'ailleurs, des preuves matérielles. Car les flammes qui consumèrent la toiture n'ayant pas détruit les voûtes de l'édifice, des soldats pénétrèrent dans l'intérieur de l'église et (après avoir essayé de forcer la porte de fer de la sacristie [1]), mirent le feu dans la collégiale *en vingt et un endroits*. Chacune des chapelles du côté de l'épître, séparées par des murs épais, a brûlé. L'intention est donc évidente [2]. Cependant malgré les traces laissées par ces foyers multiples dans de nombreuses chapelles, le professeur P. Clemen, M. von Falcke [3], délégués du Gouvernement allemand, et bien d'autres avocats d'office de cette mauvaise cause, continuent dans des rapports officiels et officieux, à soutenir que l'église Saint-Pierre a pris feu parce que le toit a été atteint par des flammèches, que ces flammèches ont été apportées des maisons voisines [4] par un vent violent et que l'incendie s'est ensuite rapidement développé à cause de la « tempête ». Or, M. Massart, vice-président de l'Académie des Sciences de Belgique, a eu la curiosité de consulter les bulletins de l'Observatoire royal de Bruxelles. Et il en résulte cette preuve

1. Livre gris, p. 317.
2. Rapport de l'abbé Van den Bergh.
3. Rapport officiel du 17 septembre 1914.
4. Des photographies faites depuis l'incendie, nous donnent une nouvelle preuve indiscutable. Elles nous montrent que les maisons les plus proches de l'église, les seules maisons y attenant, n'ont pas brûlé. Ce qui ne s'expliquerait pas si un vent violent avait projeté des flammèches et propagé les incendies. La conservation de ces maisons est donc une preuve de plus que l'incendie de Saint-Pierre a été volontaire, réglé et dirigé. Et les maisons y touchant ont été épargnées volontairement aussi. Pourquoi ces trois ou quatre maisons ont-elles échappé à l'incendie? Pourquoi n'y a-t-on pas mis le feu? Parce que la plus importante d'entre elles, qui était un magasin de cigares, portait sur sa façade, en très grandes lettres, cette inscription : « tabac américain ». Les Allemands ont cru que c'était une maison américaine: ils n'ont pas osé y mettre le feu. Le même fait s'est encore présenté à Louvain du côté du Mont César, pour un autre magasin dépendant d'une firme américaine. (Voir la planche 57.) D'ailleurs, sur d'autres maisons on a trouvé des inscriptions allemandes signées par des officiers portant: « ne pas incendier cette maison-ci ». Ces documents ont été photographiés. Comment ose-t-on parler après cela de bombardement ou d'incendie accidentel ?

décisive, que ce jour-là il n'y avait pas la moindre tempête, ni même ce qu'on peut appeler du vent.

Ab uno disce omnes ! Tout est d'ailleurs contraire à la vérité dans l'histoire de l'incendie de l'église de Saint-Pierre. Le peuple allemand est-il donc réellement né pour le mensonge, comme l'écrivait, il y a dix-neuf siècles, un auteur latin [1] ? L'histoire du sauvetage des deux tableaux de Th. Bouts, dont les Allemands ont fait si grand tapage, en est une preuve nouvelle.

La collégiale de Saint-Pierre, vrai musée, remplie de trésors, possédait parmi ses plus précieux tableaux, deux œuvres de Thierry Bouts. De l'une d'elles, les volets se trouvent même — si je ne me trompe — au musée de Berlin. Ces tableaux échappèrent à la destruction. Immédiatement, les Allemands portent ce fait à la connaissance du monde entier pour glorifier leur « Kultur ». Ecoutez : « C'est grâce à l'abnégation et à la courageuse résolution d'un officier allemand, que les tableaux de Bouts et autres trésors de Saint-Pierre ont été sauvés [2]... Ce fut un acte d'héroïsme, car les bourgeois de Louvain tiraient sur les soldats allemands qui sauvaient ces tableaux [3]..... » Et aussitôt les journaux allemands et les publications officieuses et officielles, chargées de faire connaître au monde l'admirable zèle de la « Kultur » allemande, publient des photographies montrant les tableaux et le « trésor » sauvés! Le trésor se compose de quelques flambeaux ! Les tableaux sont au nombre de trois, dont les deux Th. Bouts !..

Voici maintenant l'histoire vraie de ce sauvetage. Rappelons d'abord que l'église de Saint-Pierre contenait une grande quantité de petites chapelles et que ces chapelles étaient séparées entre elles par de gros murs. Ces murs arrêtèrent le feu sur l'un des côtés de l'église, dans le pourtour du chœur ; et un hasard providentiel voulut que les Th. Bouts fussent dans ce coin priviligié. On ne s'en est aperçu que le lendemain de l'incendie [4], et c'est alors, qu'à la demande d'un professeur de l'Université de Louvain, un lieutenant et des soldats allemands allèrent chercher les tableaux en question et les portèrent tranquillement à l'hôtel de ville.

1. Valerius Paterculus.
2. *L'Etat des monuments artistiques sur le théâtre occidental de la guerre*, par P. Clemen, p. 8.
3. Hermann Frobenius, *Durch Not und Tod*.
4. Voir le récit de M. Hervé de Gruben : *Les Allemands à Louvain*, et celui de M. Delannoy, *La Belgique héroïque et martyre*.

Ce que les rapports de MM. Clemen et von Falke ne disent pas, c'est que de nombreux tableaux ont péri dans les flammes. Qu'ils nous apprennent donc ce que sont devenues les œuvres de Rillart le vieux, excellent peintre Louva-

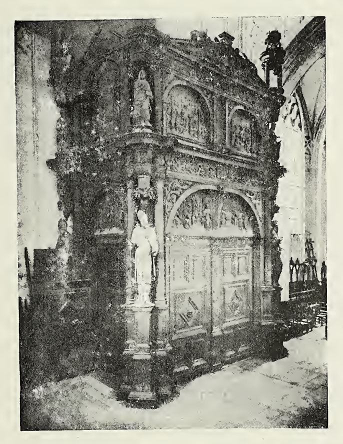


Cliché Norden.

44. — Le tabernacle de, la Collégiale.

niste qui vivait en 1540 et dont Saint-Pierre possédait cinq ou six tableaux? Nous poserons la même question, d'abord, pour les œuvres d'un second artist de Louvain, élève de Rubens, nommé Wautier, puis pour celles de van Thulden, de Gonzalès Coques, de De Crayer, de cet autre Louvaniste, au coloris

magnifique, nommé P. J. Verhaegen et de bien d'autres ; car dans les vingt-cinq ou trente chapelles que la piété des corporations ou la ferveur des fidèles avaient érigées et enrichies à Saint-Pierre, les œuvres d'art abondaient, tableaux, sculptures en pierre ou en bois, magnifiques autels dont



45. — Porte intérieure de la Collégiale (incendiée par les Allemands).

plusieurs exécutés d'après les plans de Faydherbe, l'élève favori de Rubens, etc.

On a soin, aussi, de ne pas nous parler du délicieux tabernacle en pierre blanche qui était placé dans le chœur, du côté de l'évangile. Monument gracieux au possible, haut de douze mètres, qui, suivant la remarque de Verhaeren,

eût pu servir de clocher à un immense reliquaire. Ce bijou architectural était fouillé comme une dentelle et orné de niches, de statues et de fines colonnettes; ses clochetons et ses ogives entremêlées surmontaient une série de beaux bas-reliefs et de riches portes en cuivre ouvré.

C'était assurément le plus délicat monument de ce genre et de cette époque existant en Belgique. Il était, d'ailleurs, l'œuvre de Mathieu de Layens, c'est-à-dire de l'auteur même du célèbre hôtel de ville de Louvain. Ce tabernacle datait de 1540.

Le silence que les publications allemandes gardent au sujet de cette précieuse œuvre d'art s'explique : Le haut de ce clocher minuscule et ajouré est presque détruit et de nombreuses autres parties en sont brisées.

Ce qu'on n'a pu, toutefois, cacher, c'est que le grand tambour de la porte d'entrée, du côté de l'épître, a été entièrement brûlé. Cette porte était un chef-d'œuvre de la Renaissance et on ne peut assez en regretter la disparition.

Que d'autres pertes irréparables il y aurait encore à ajouter à cette énumération : confessionnaux sculptés vieilles tapisseries flamandes, etc.

Pour donner le change aux étrangers, les Clemen, von Falke, etc., ont joint des photographies à leurs récits fantaisistes sur Louvain ; mais ils ont soin de ne montrer que le coin de l'église où le feu s'est arrêté ; et ils en profitent pour dire bien vite : « Vous voyez, rien n'est détruit dans l'église, sauf le tambour d'une porte,.. un rien ! »

En réalité, l'église de Saint-Pierre a beaucoup souffert à l'extérieur comme à l'intérieur. Sa toiture a complètement brûlé [1]. « Sa tour est à demi effondrée. Cette tour dans laquelle se trouvait le carillon, brûla très rapidement ; ce qui s'explique aisément puisque nous savons que des soldats allemands en avaient badigeonné la charpente et les boiseries avec des liquides inflammables [2]. Si la voûte de l'église résista à l'embrasement de la toiture, allumée par les moyens que nous avons dit, il n'en fut pas de même pour la voûte que dominait la tour. Les cloches, suspendues à son faîte, la brisèrent en tombant et la

1. Le Dr von Falcke se vante, dans un de ses rapports, d'avoir sauvé la voûte de l'église de Saint-Pierre par la construction d'une toiture provisoire. La vérité, c'est que cette toiture a été placée par les soins et aux frais du chanoine Thierry, professeur belge de l'Université de Louvain.

2. *Louvain, ville martyre*, p. 69.

traversèrent même. « Les cloches gisent en pièces sur les dalles du narthex ; la lumière pénètre à flots par les verrières brisées », écrit un journaliste suisse [1].

Voici encore les impressions d'un autre visiteur qui pénétra dans la collégiale quelques jours à peine après l'incendie, c'est-à-dire le 1er septembre 1914 : « A l'intérieur, le spectacle était *désolant* ; sous la tour, des débris de la voûte effondrée et des cloches fondues ou brisées jonchaient le pavement. Des bûchers



46. — La tour de Saint-Pierre après l'incendie.

avaient été allumés dans chacune des chapelles latérales de la grande nef et *tout leur contenu*, *mobilier* et *tableaux*, était anéanti. Au milieu du chœur, un autre bûcher avait été formé avec des chaises accumulées [2]. »

Si nous sortons de la Collégiale, une autre vision non moins attristante nous attend. Toutes les belles maisons anciennes de la place, qui entouraient l'hôtel

1. *Journal de Genève.*

2. Hervé de Gruben : *Les Allemands à Louvain*, p. 127. M. P. Delannoy, bibliothécaire et professeur à l'Université de Louvain, confirme ce récit. Il écrit : « De la superbe Collégiale de Louvain, il ne reste qu'une carcasse *vide* et *décharnée* » (*La Belgique héroïque et martyre*, p. 42).

de ville, sont détruites. Seul l'hôtel de ville a échappé, non pas par le dévouement dont les Allemands auraient fait preuve pour sauver ce monument, ainsi que l'Empereur et tous les personnages officiels l'ont annoncé pompeusement à tout l'univers, mais simplement parce que les Allemands y ayant établi leur « Kommandantur », se sont abstenus d'y mettre le feu.

Plus de modestie siérait donc, à Louvain surtout. Et ce n'est pas fini !



47. — Leur œuvre à Louvain.

Car un crime plus monstrueux encore se commettait à quelques pas de là. Il s'agit de l'incendie des bâtiments de l'Université et de sa bibliothèque.

Cette fois encore, les Allemands ne peuvent invoquer aucune excuse : « la bibliothèque a été incendiée, le mardi 26 août, *de propos délibéré*. A un officier qui présidait à l'incendie, un père Joséphite fit observer que les bâtiments qu'on détruisait, contenaient la célèbre bibliothèque de l'Université. Il se borna à répondre : « Es ist befehl » (c'est l'ordre)[1].

Depuis la destruction de la bibliothèque d'Alexandrie, pareille honte n'a déshonoré un conquérant.

Car la bibliothèque de Louvain était une chose inestimable, connue des

1. Rapport de l'enquête ecclésiastique autrichienne (*Tijd*, nº des 24 et 25 août 1915).



48. — Une des salles de la Bibliothèque avant l'incendie.

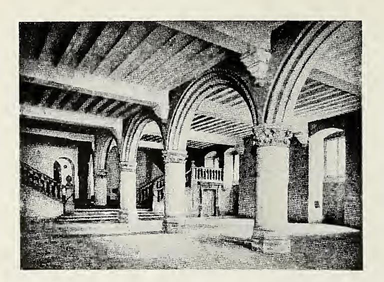


Clichés de M. Fuglister.

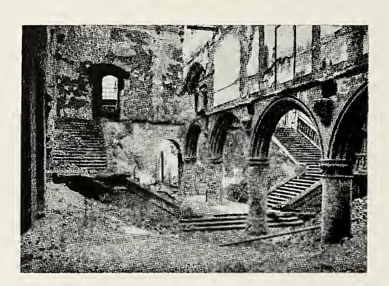
49. — La même salle après l'incendie.

savants du monde entier, « un pur joyau, un trésor sans prix », a écrit le cardinal Mercier[1]. Elle avait trouvé une place digne d'elle dans les anciennes

1. Réponse du Cardinal Mercier au général von Bissing (1916).



50. — Le grand vestibule des Halles avant l'incendie.



51. — Même salle après l'incendie.

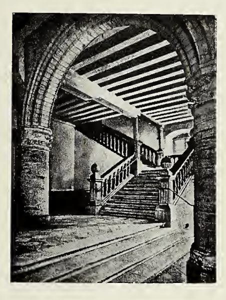
halles de Louvain [1], construction du plus haut intérêt archéologique, datant du XIVe siècle, et qui fut naturellement incendiée avec les livres. Ceux-ci étaient au nombre de plus de 250.000, dont un grand nombre fort précieux,

1. Voir planche 10, p. 17.

comme, pour n'en citer qu'un, l'exemplaire sur vélin d'André Vésale, édition de Bâle, donné à l'Université par Charles-Quint ; plus de 500 manuscrits, dont plusieurs autographes de Juste Lipse, Thomas à Kempis, etc. ; de précieux livres d'Heures ornés de miniatures et près de 1.000 incunables complétaient ce trésor de science et d'érudition.

De belles boiseries en chêne, de l'époque de Louis XIV et d'un caractère très décoratif, donnaient aux longues galeries dans lesquelles les livres étaient rangés, un aspect à la fois somptueux et artistique.

Mais ce qu'elles contenaient était surtout précieux.



52. — L'escalier de la Bibliothèque.



53. — Une des portes de la Bibliothèque.

Ah ! comme on comprend les accents désolés de la lettre pastorale du cardinal Mercier, « pleurant la destruction de la superbe collégiale de Saint-Pierre, de l'antique collège Saint-Yves, de l'école des Beaux-Arts, des Halles séculaires, de notre riche bibliothèque avec ses incunables, ses manuscrits inédits, ses archives, ses collections, la galerie de ses gloires, toute cette accumulation de richesses intellectuelles, historiques et artistiques, fruit de tant de siècles de labeur ! »

Quelques livres ont-ils pris le chemin de l'Allemagne? On l'a prétendu, comme on le dit aussi pour les précieux tableaux de Th. Bouts. Toute la conduite des Allemands légitime le soupçon. Cela paraît même d'autant plus vraisemblable que, dans leurs écrits, les Allemands ne craignent pas de réclamer cyniquement ces monstrueuses spoliations. « *Quelle sera la contribution de guerre imposée à la Belgique?* » se demande une importante revue allemande, *Kunst und Künstler*. Et voici la réponse : « Nous ne réclamons pas seulement de l'or monnayé. Chaque ville de ce pays a été une patrie des arts, chaque église un sanctuaire de la peinture... Les petits fils des Van Eyck et des Rubens ont conservé beaucoup de tableaux qui possèdent une valeur matérielle qui peut s'exprimer en millions, et sur *cette partie aussi du patrimoine national de l'ennemi, le poing du vainqueur devra s'abattre!* »



Cliché de M. de Gerlache.

54. — Le poing du vainqueur
(d'après une carte allemande).

Et l'esthète allemand développe et précise aussitôt ses projets. Il dit : « *en d'autres termes, les pièces les plus précieuses du butin artistique en Belgique devront passer dans les musées allemands...* »

Il indique ensuite les œuvres à emporter. Il cite en premier lieu le polyptique de Van Eyck : l'*Agneau Mystique* : « six parties du glorieux rétable, écrit-il, font déjà partie de notre Kaiser Friedrich Muséum ; deux autres sont au musée de Bruxelles, *d'où il va de soi qu'elles doivent être transportées à Berlin.* Et les Gantois n'auront pas le droit de crier au sacrilège *si nous envoyons aussi à Berlin les panneaux restés à Saint-Bavon, à Gand, pour la commémoration de nos victoires...* »

Et la grave rédaction de cette revue, lue dans tous les milieux cultivés de l'Allemagne, fait suivre cette invite au vol de la note suivante sur laquelle nous ne pouvons assez attirer l'attention : « *Nous publions bien volontiers ces hardies suggestions d'un écrivain d'art bien connu...* »

Cette idée d'emporter des tableaux de l'autre côté du Rhin hante, du reste, les cerveaux allemands. Tous les prétextes sont bons. Voici celui mis en avant par le fils même du Gouverneur de la Belgique, le baron F. W. von Bissing : « Si les tableaux enlevés dans certaines églises [1] n'y sont pas remis, il conviendra d'emporter en Allemagne un certain nombre d'œuvres d'art renommées » [2]. Ah ! le bon prétexte ! Mais que les Allemands essayent ! Notre tour viendra. La justice aura son jour. Et nous pourrons nous souvenir à ce moment, de ce que déclarait, en juin 1910, au baron Descamps, ministre des Sciences et des Arts de Belgique, le premier ministre de Bavière, à propos du prêt éventuel à l'exposition rétrospective de Bruxelles, de certains tableaux de la vieille Pinacothèque de Munich : « Les tableaux de grands maîtres, écrivait-il, ne peuvent se payer avec de l'argent ; ils peuvent seulement se remplacer par des œuvres équivalentes. La perte d'un de nos tableaux doit pouvoir nous donner le droit d'en prendre d'autres d'un même mérite, à choisir dans vos musées de Bruxelles. »

1. Allusion très probable au tableau de l'*Agneau Mystique* des Van Eyck, enlevé de la cathédrale de Gand et emporté en Angleterre. Les Allemands qui ont les volets de ce précieux polyptyque à Berlin, ont été exaspérés de la mise en lieu sûr, hors leurs mains, de cette incomparable œuvre d'art : *Inde iræ*

2. Cité par Massart, p. 420, dans son ouvrage : *Comment les Belges résistent à la domination allemande.*

Voilà un principe posé par les Allemands qui est à retenir. Ce qui, en attendant, ne m'empêche pas de trembler pour nos Bouts de Louvain.

Je crains pour eux un départ même momentané. Comment ne pas se demander, en effet, avec la plus vive angoisse si ces panneaux délicats ne vont pas être maltraités en Allemagne, comme nos prisonniers, nos déportés, ou martyrisés, comme l'ont été tant d'innocents ? Il y a à Berlin de terribles restaurateurs, bien cruels aussi, qui ont déjà mis à mal de nombreux tableaux, y compris les Rubens et les Watteau de l'empereur. On a pu en juger à Paris, en 1900, et à Bruxelles, en 1910. Les glacis, la patine, fi donc ! Ces gens qui ont tous la main dure, ne connaissent aucune mesure ; un tableau se frotte comme une casserole. Echapper au feu pour être écorchés ensuite, serait trop malheureux pour nos tableaux de Th. Bouts !

Le cri d'indignation soulevé par l'incendie de Louvain ne fut pas entendu de suite par les Allemands. Tout au contraire, ils commencèrent par tirer gloire de cette destruction sans précédents. Ils s'imaginaient vraisemblablement, après avoir vu les feuillets des précieux incunables s'envoler en flammes et se disperser la nuit, au gré de l'incendie, que leur force allemande était sans limites ! En tous cas, ils l'annoncèrent triomphalement au monde entier, comme une grande victoire et comme une preuve impressionnante de leur irrésistible puissance ; ils voulaient évidemment frapper et intimider par là, non seulement les Belges, mais encore tous les pays neutres. Et pour mieux y arriver, ils s'efforcent de rendre le crime le plus « kolossal » possible. « *Toute* la ville de Louvain, sauf l'hôtel de ville, a été détruite », télégraphie l'Empereur au président Wilson.

Le lendemain même de ces incendies, le 27 août 1914, un message officieux, transmis à l'étranger par la télégraphie sans fil, déclarait encore que « *tout* Louvain était détruit » et qu' « on avait fait là un exemple qui, par son horreur, sera un avertissement pour tout le pays » [1].

Et assurément, c'était là également un de leurs buts. « Les Allemands veulent nous terroriser jusqu'aux moelles pour pouvoir ensuite être maîtres des grandes villes, tout en n'y maintenant qu'une faible garnison [2]. »

1. Cité par M. Waxweiler dans la *Belgique neutre et loyale*, p. 278.
2. *Comment les Belges résistent à la domination allemande*, par Massart, p 87.

Un personnage autorisé, le capitaine Alb. Bloem, adjudant du gouverneur général de la Belgique, avec une inconscience bien allemande, en fait en ces termes le cynique aveu : « Le principe des cruels châtiments se justifie par la théorie de la terrorisation. Le châtiment est appliqué non parce qu'un méfait a été commis, mais afin qu'on n'en commette pas. C'est *comme signal d'alarme* qu'on a fait flamber Battice, Herve, Andenne, Dinant, *Louvain*. Ces incendies et les carnages du début de la guerre ont montré aux grandes villes, combien il serait périlleux pour elles d'y attaquer les faibles garnisons que nous y avons laissées. En effet, on ne ferait accroire à personne que Bruxelles, où nous sommes aujourd'hui comme chez nous, nous laisserait agir à notre aise, si les habitants ne tremblaient pas devant notre vengeance »[1].

Le fils du général von Bissing, gouverneur de la Belgique, intervient à son tour ; il dit ceci : « L'incendie de Louvain a épargné à Bruxelles un malheur semblable qui aurait eu des suites plus terribles encore[2] ».

Le docteur P. Clemen, dans une publication gouvernementale, ose soutenir la même thèse barbare : « Sans la répression de Louvain, écrit-il, la sécurité des troupes allemandes isolées aurait subi des contrecoups et par tout le pays, des bains de sang et des destructions plus considérables encore, eussent été nécessaires »[3].

C'est la théorie et, ce qui est pire, la mise à exécution du principe d'une « utilité probable, d'une utilité qu'on suppose, qu'on se plait à croire », d'une « utilité qui est le renversement de tout droit et de toute morale »[4] et qui conduit, sans le moindre scrupule, à l'incendie d'une ville paisible et au massacre de ses habitants innocents[5].

Le massacre de 6.000 ou 7.000 hommes, enfants, femmes et vieillards, l'incendie de Louvain, de sa bibliothèque, de plus de vingt-six mille maisons, de quantité de monuments et d'églises, n'ont été décidés qu'en guise d'avertisse-

1. *Kölnische Zeitung*, le 10 février 1915 (*journal officieux*).
2. Fascicule d'avril 1915 du *Süddeutsche Monatschefte*.
3. *Etat des monuments artistiques sur le théâtre occidental de la guerre*, par P. Clemen, p. 121.
4. *La Belgique neutre et loyale*, p. 251.
5. La *Gazette de Cologne* écrit également : « Tout incendie de village, toute décimation de population... est moins un acte de vengeance que des avertissements pour des régions non occupées encore » (*Gazette de Cologne*, 10 févr. 1915).

ment... Cela a donc été fait pour le bien des Belges !... « Ce raisonnement est l'exemple le plus frappant de la déformation professionnelle des Allemands, les conduisant à l'inhumanité cyniquement préméditée [1] ».

Considérant dès lors que les destructions les plus barbares sont des titres de gloire, les sinistres incendiaires de Louvain s'empressent de se faire photo-



Cliché de M. Davignon.

55. — Groupe de soldats allemands qui se sont faits photographier, à Louvain, devant les maisons incendiées par eux et à côté de la tombe des civils qu'ils venaient de fusiller (une croix marque l'emplacement de cette tombe).

graphier devant les ruines dont ils sont les auteurs... et cela à quelques pas des tombes de leurs innocentes victimes [2].

Cependant la conscience publique se révolta. Un tolle général s'éleva. Et

1. Massart, *La Presse clandestine*, p. 246.

2. 200 civils furent fusillés à Louvain. C'est juste à côté d'un tertre recouvrant un grand nombre de ces pauvres martyrs, que les meurtriers se font photographier !

Il faut lire dans les Bulletins de la Commission d'enquête, toute l'horreur de ces massacres et aussi le martyre de tous les habitants qui furent emmenés en Allemagne et traités comme un vil troupeau d'esclaves.

bientôt les Allemands s'aperçurent que l'incendie de Louvain leur avait fait plus de mal, ainsi que l'écrit un des leurs, que la perte d'une bataille. Alors, sans hésitation et avec une extraordinaire désinvolture, un changement à vue s'opère rapidement.

L'Agence Wolff publie notes sur notes : Et d'abord l'incendie n'a pas eu



Cliché de M. de Thoran.

56. — Ce que les Allemands ont fait de Louvain pour le piller, sous le prétexte de se défendre contre des civils.

pour but de terroriser Bruxelles. Quelques parties de Louvain ont été détruites, il est vrai, mais c'est par le fait des Louvanistes ; « les troupes allemandes ont été victimes d'une vaste conspiration et des plus perfides attaques de la part des civils ». Elles ont été obligées de se défendre ; elles n'ont rien fait de plus.

C'est donc bien malgré les Allemands, que des maisons ont été incendiées et des habitants fusillés en grand nombre !..

Toutefois « la nouvelle version du gouvernement allemand se heurte à de telles impossibilités morales et matérielles », que le délégué, envoyé par le cardinal-archevêque de Vienne, est obligé d'écrire, après une enquête per-

sonnelle faite sur les lieux : « Avant mon arrivée à Louvain, je partageais l'opinion du Livre blanc allemand... L'Allemagne y parle d'un complot. Il n'y en a pas eu. Que des civils aient tiré, il n'en existe aucune preuve. Les balles retrouvées dans le corps des quelques soldats allemands tués, étaient des balles allemandes » [1].

Puis les Allemands oubliant leurs déclarations antérieures et donnant même



57. — Vue générale de Louvain après l'incendie
(Au premier plan « une maison américaine » a été épargnée)

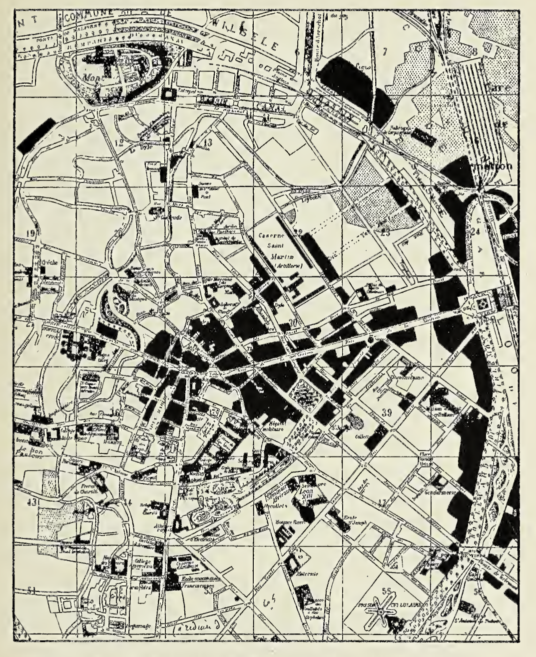
par là un démenti aux affirmations solennelles de leur empereur [2], essayent de faire croire que l'incendie a eu peu d'étendue, que la dixième partie à peine de Louvain a été détruite : et pour le prouver, ils publient des plans dans lesquels on confond la partie bâtie de Louvain avec des terrains agricoles que la ville englobe [3]. En réalité, le tiers de la superficie urbaine a été brûlé et ce tiers était la partie la plus riche de Louvain [4].

1. Déclaration de Mgr Deploige, Livre gris, p. 302.

2. Télégramme de l'Empereur Guillaume au Président Wilson annonçant « l'incendie de *toute* la ville de Louvain, *à titre d'exemple*. »

3. Livre gris, p. 581.

4. L'enceinte de Louvain est très vaste et englobe des petites fermes, des blanchisseries, des



58. — Plan de Louvain avec ses destructions, d'après une publication allemande.
(Les parties noircies sont complètement détruites).

On affirme enfin — toujours pour se disculper — que ces destructions sont en grande partie le fait d'un bombardement de Louvain par l'armée belge, bombardement qui n'a jamais eu lieu [1].

On déclare enfin que les dégâts causés par l'incendie sont peu importants [2] et que, « sauf la bibliothèque, rien de précieux n'a été brûlé ». « Il faut toutefois



Cliché de M. Fuglister.

59. — Une des salles du Palais de Justice de Louvain après l'incendie.

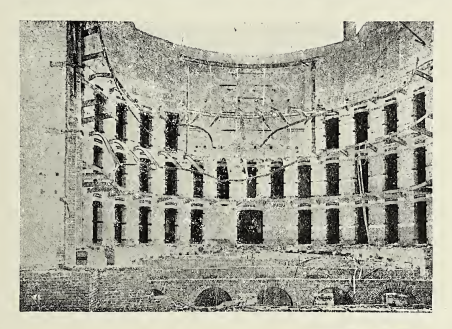
remarquer, ajoutent avec une extraordinaire hypocrisie, les Allemands, que si l'incendie allumé par les civils de Louvain ou par l'artillerie belge (les versions varient !) n'a pas eu de suites très sérieuses et que si une minime (!) partie de Louvain seulement a été détruite, c'est parce que le feu a été circonscrit par les troupes allemandes » [2].

cultures potagères, de grands jardins, etc. Les Allemands ont encore soin d'omettre dans leur plan de nombreuses maisons détruites, telles, par exemple, celles du Vieux-Marché, etc.

1. Tout un numéro du *Südd. Nachricht* est consacré au *bombardement* de Louvain. Or, Louvain n'a jamais été bombardé ni par les Belges, ni par les Allemands. Il n'y a pas dans tout Louvain la moindre trace d'un obus ou d'une bombe.

2. « L'incendie a été circonscrit par les troupes allemandes, une petite partie seulement de la ville a souffert », déclare le même journal ! Peut-on pousser plus loin le cynisme du mensonge ?

On en arrive ainsi à faire des incendiaires de Louvain, les sauveurs de la ville ; et pour achever de tromper l'opinion, les brochures officielles et officieuses allemandes ont bien soin de ne parler ni de la collégiale de Saint-Pierre, ni du collège de Saint-Yves, ni de l'école des Beaux-Arts et de sa bibliothèque, ni de l'école industrielle, ni du palais de Justice, beau monument



Cliché de M. Fuglister.

60. — La salle du Théâtre de Louvain après l'incendie.

ancien, entièrement brûlé avec toutes ses archives, ni des vieilles et pittoresques maisons de la place de l'Hôtel-de-Ville, de la rue de Namur et du Vieux-Marché, ni du beau théâtre et de tous les hôtels de la rue de la Station, ni de tous ces quartiers en ruines qui ont transformé Louvain, cité antique et pittoresque, doux foyer de lumières et de sagesse, retraite intellectuelle et savante, ville de recueillement et d'études paisibles, centre de progrès scientifiques et historiques, en un lieu sinistre de crimes et d'horreurs, de pillages et d'orgies, de barbarie et de vandalisme !

Ah ! « si les Allemands ont voulu jeter l'effroi, ils y ont réussi ; mais s'ils

ont terrorisé, ils ont encore bien plus déshonoré l'Allemagne.... Ils ont permis qu'on vît clair en leur âme ; et le monde, en s'y penchant, a comme reculé d'horreur »[1].

Ainsi que le constate E. Verhaeren, le monde a été profondément ému par l'incendie de Louvain ; et la voix du cardinal Mercier, pleurant les incomparables trésors détruits, a été plus forte que tous les mensonges allemands ! En dépit de l'Agence Wolf, des docteurs Clemen, Bode, von Falcke et des 93 intellectuels, la destruction de Louvain reste un acte épouvantable de barbarie et de vandalisme ; et les Allemands en porteront à jamais la responsabilité et la honte.



61. — Louvain et ses incendiaires.

1. Em. Verhaeren.

CHAPITRE V

MALINES, LIERRE, TERMONDE ET ANVERS

Le cri d'indignation soulevé par le crime de Louvain sauva peut-être Malines d'une destruction complète et immédiate.

Car il semble bien certain que cette ville avait été vouée au même sort que Louvain. Elle avait été marquée sur les cartes dont nous avons parlé. Il était écrit aussi que les Allemands qui s'étaient attaqués à la vie de la nation belge à Visé, Andenne, Tamines, etc., à son esprit en détruisant Louvain et ses trésors scientifiques, en voulaient aussi à la beauté de nos cités et de Malines tout particulièrement [1]. Dinant, Namur, Visé et Louvain l'avaient déjà laissé deviner; Malines — en attendant Ypres, Nieuport et Dixmude — le démontra d'une façon évidente. Car Malines était une des perles de la Belgique pittoresque, artistique et évocatrice du passé.

« Malines était sœur de Bruges, a écrit un de nos jeunes et plus émouvants poètes. Elle avait des canaux paisibles où se miraient des pignons étroits, elle avait des places mélancoliques où régnait l'ombre douce des architectures anciennes, elle avait des tableaux précieux qui mêlaient à la lueur bleue des nefs pleines d'encens, les grandes taches de pourpre des draperies de Rubens. Elle avait, à l'approche du soir, le même silence pieux que Bruges... »

Elle avait, comme elle encore, de hautes tours dont l'une — celle de Saint-Rombaud — « paraissait le plus beau geste du pays... Quant à sa cathédrale, elle semblait un grand rêve immobile »... Et d'heure en heure, « une musique descendait de la tour Saint-Rombaud : un carillon magique, d'abord léger, puis emporté, qui semait sur le quartier silencieux, comme les gouttes d'une pluie d'argent... »

1. P. Nothomb, *Les Barbares en Belgique*, p. 140.

Les cloches grêles du haut carillon ont rendu l'âme. Les obus allemands les ont frappées. « Un jour, sans sommation, ni rien, la ville étant ouverte et sans défense, les canons allemands se postèrent devant elle et la bombardèrent. Par centaines les obus allemands tombèrent, visiblement dirigés contre Saint-Rombaud [1]. . . »

Le haut de la tour fut atteint, ses angles éclatèrent; il y eut des trous dans les murs de l'église également; des vitraux anciens brisés en mille éclats, rejaillirent sur les dalles « comme un arc-en-ciel en poussière ». Des œuvres d'art furent détruites. Les Allemands étaient contents. Ils venaient de s'essayer contre une cathédrale; ils voyaient qu'ils pouvaient en être vainqueurs, car la lutte avait bien été entre eux et elle. La ville était, en effet, déserte, aucun soldat belge ne s'y trouvait. C'est aux vieilles pierres gothiques, au temple élevé par la piété et la foi, à l'œuvre admirable créée par le génie de nos ancêtres, enrichie de génération en génération, que les barbares s'attaquaient dans cette guerre « fraîche et joyeuse ». Ils ne comprenaient pas que de ces pierres meurtries monterait une plainte qu'ils seraient impuissants à étouffer. Ils n'avaient pas encore entendu le cri de Louvain, résonnant jusqu'aux extrémités du monde. Son écho leur parvint cependant avant que tout Malines fût détruit. Il les arrêta. Et alors, à Malines, comme à Louvain, ils cherchèrent à s'excuser, à expliquer leur crime, au détriment de la vérité.

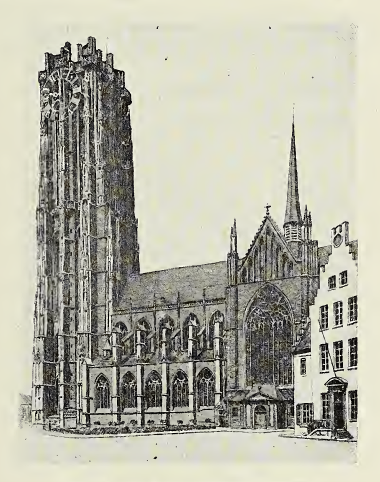
Mais malgré tous leurs récits, le bombardement de la cathédrale de Malines a bien été un nouvel acte de véritable vandalisme. Car la tour était l'une des plus belles du pays, et la vaste église qu'elle précédait n'était pas moins digne d'admiration. Elle datait, en effet, de la belle époque de l'art ogival primaire, puis fut en partie reconstruite dans le style gothique rayonnant, à la suite d'un incendie qui détruisit un côté du sanctuaire, en 1350. Son aspect intérieur était grandiose et somptueux. Tout le monde savait qu'elle renfermait les œuvres d'art les plus précieuses, tableaux de Van Dyck, de De Crayer, etc., des sculptures de Quellyn, Faidherbe, etc. . .

Il faut encore remarquer qu'il est impossible de voir dans l'attentat commis contre ce remarquable monument, un hasard malheureux ou un acte involon-

1. Pierre Nathomb, *Les Barbares en Belgique*, p. 141.



taire, puisque cet édifice religieux, l'un de ceux dont la Belgique s'enorgueillit le plus, est isolé de toutes parts et que sa tour imposante et majestueuse domine toute la ville. On eût compris, à la rigueur, qu'en ce qui concerne la tour, les Allemands aient invoqué des considérations d'ordre militaire, bien qu'il n'ait jamais



62. — La tour de Saint-Rombaud à Malines.

été établi qu'elle ait servi de poste d'observation. Mais — ce qui est sans excuses possibles — les Allemands ont tiré également sur l'église. Les dégâts sont apparents et ne peuvent être niés. Peu leur importe, car nos ennemis, suivant leur habitude, fidèles à un système que nous connaissons, ont trouvé très simple d'accuser,

par la plume de M. Paul Clemen et d'autres publicistes, les batteries belges d'avoir causé ces dommages. Malheureusement pour leur audacieuse affirmation, les trous d'obus qui se remarquent sur la cathédrale, se trouvent tous, sur les façades Sud et Est de ce monument. Or les Belges étaient au Nord de la ville, tandis que les Allemands, eux, avaient leurs batteries au Sud et à l'Est de la cathédrale[1]. On peut constater sur la photographie ci-contre, une partie de ces dégâts ; on verra qu'ils ont atteint celui des bas-côtés de la cathédrale qui est opposé à Anvers. Cela clôt le débat, me semble-t-il. Car à moins d'admettre que les batteries belges tiraient sur Anvers et qu'elles se trouvaient à côté des canons allemands, toute explication logique est impossible. Il est vrai que la logique n'a jamais arrêté les Allemands dans le chemin de la contre-vérité !

Non loin de Saint-Rombaud, se dressaient l'ancien hôtel de ville, musée actuel, et toute une série de jolies maisons à pignons des XVI[e] et XVII[e] siècles. Tout cela n'est plus que ruines ou fort endommagé. Les autres églises de Malines, bien qu'ayant moins souffert que Saint-Rombaud, reçurent également des obus, car c'étaient toujours les monuments que les Allemands visaient d'abord.

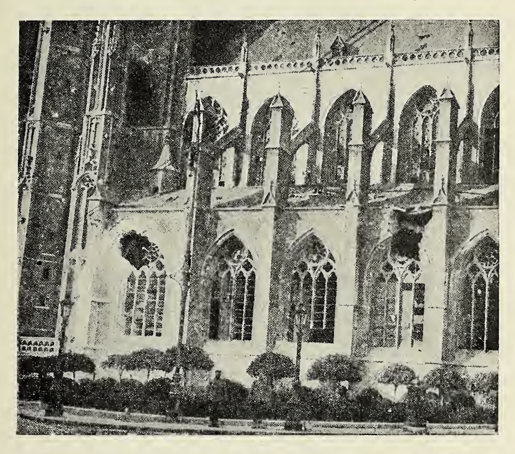
Dans une de ces églises, à Notre-Dame, se trouvait un des plus vigoureux tableaux que Rubens ait jamais peints. C'est un triptyque qu'il exécuta, en 1619, pour la confrérie des poissonniers de Malines, moyennant la somme de 1.600 florins. Le panneau central représente la *Pêche miraculeuse*. Il y a là, dit Fromentin, qui a consacré quelques-unes de ses meilleures pages à l'étude de cette peinture, deux torses nus qui sont célèbres « et puis, cet étonnant pêcheur qui hisse la nasse miraculeuse..... il semble échappé de quelque poème moderne ». Dans cette œuvre « Rubens peint comme un ange et montre qu'il n'a peur de rien », ajoute ce grand critique.

Des éclats d'obus ont atteint le Christ. C'est la marque du baiser d'un nouveau Judas, car c'est près de ce tableau que Guillaume, ainsi que nous l'avons raconté, la main tendue, comme pour un serment, affirmait en 1910, son culte pour l'art et son amitié pour la Belgique *neutre* et *pacifique* !

Ce qui montre bien, à Malines comme ailleurs, le « système » de destruction

1. Les Belges n'ont jamais bombardé Malines.

voulue, c'est la persévérance même que les Allemands y mettent. Tout est réglé, mesuré, ordonné. Si un premier incendie n'a pas laissé assez de ruines, on recommence. Il en fut fait ainsi à Malines. Car, à la fin de septembre



63. — Saint-Rombaud. Les trous faits par les obus allemands sur le bas-côté Sud de la cathédrale de Malines

tout y était rentré dans le calme. Les habitants qui avaient fui la ville, au moment de la bataille d'Hofstade, du bombardement de Malines et des actes de cruauté commis à ce moment par les Allemands, y étaient revenus; la ville, d'ailleurs, à part les églises dont j'ai parlé, n'avait pas encore énormément souffert. Aux environs de la cathédrale, des maisons étaient, il est vrai,

détruites ou fort endommagées, mais par contre, certains quartiers étaient à peu près indemnes. La place des Bailles de Fer notamment était encore intacte, sauf quelques toits troués par les obus. Mais, entre le 28 septembre et le 10 octobre, les Allemands pillèrent à fond toute la ville. Puis, comme toujours, ils mirent le feu aux quartiers pillés, à la place des Bailles, à la rue Léo-



64. — Les vieilles maisons de Malines détruites par l'incendie.

pold, à l'hôtel Busleyden qui contenait des fresques du XVIe siècle d'un intérêt capital, et à tout le quartier environnant.

Il importe de faire remarquer que Malines avait conservé, comme Bruges et Ypres, beaucoup de maisons anciennes à pignons en escaliers ou à volutes, ornées de colonnes, de pilastres, de balustres ou de balcons en fer forgé. Un grand nombre parmi les plus belles ont été détruites par les Allemands. Car on compte à Malines, 358 maisons entièrement brûlées et 617 autres à moitié ruinées ou gravement endommagées.

A côté de ces grands drames, que d'autres crimes! Les deuils et les ruines marquent le passage des Allemands dans la province d'Anvers et le Brabant,

comme ils l'ont fait dans les provinces de Namur, de Liége et du Luxembourg... en attendant le tour des Flandres. Et Lierre, Heyst-op-den-Berg, Bourg-Léopold, Hérenthals, Termonde, viennent lugubrement s'ajouter avant d'autres noms, à nos listes, en raison de leurs souffrances particulièrement cruelles. Mais que d'autres villes et villages il faudrait citer à leur suite!

Et ainsi, partout, les désastres artistiques et archéologiques s'accumulent. Beaucoup de ces villages possèdent, en effet, des églises dont certaines parties sont romanes ou du gothique le plus pur. D'autres contiennent d'inestimables trésors.

Rien n'est respecté; tout est cyniquement et joyeusement détruit. A Houtem, sous Vilvorde, le 15 septembre 1914, la musique militaire allemande exécute ses morceaux les plus entraînants à quelques centaines de mètres de l'église qu'on incendie[1] et le concert continue pendant qu'elle flambe. Ailleurs les soldats dansent une ronde devant le feu sacrilège.

C'est toujours intentionnellement que ces destructions s'opèrent. Avant de mettre le feu au temple, les Allemands fracturent le coffre-fort de la sacristie et le tabernacle lui-même. Il fut fait ainsi à Beyghem et dans la plupart des églises de la partie du Brabant, située au nord de Vilvorde. On dirait qu'un souffle de haine s'est déchaîné, là tout particulièrement, contre les édifices du culte; on s'attaque à eux avec une furie et un acharnement sans pareil[2].

Les clochers et les églises de Capelle-au-Bois, Haecht, Humbeek, Pont-Brulé, Sempst, Eppeghem, Houtem, Weerde, Hofstade, Elewyt, Werchter, Boortmerbeek, Beyghem, etc., sont tous brûlés.

Vingt-trois églises furent détruites dans ce petit coin du Brabant. Dans l'église de Beyghem se trouvaient quatre grands tableaux sur bois[3] d'une valeur considérable. Ils dataient de l'an 1500 environ et avaient figuré avec beaucoup d'honneur à l'Exposition des Primitifs Flamands, à Bruges, en 1902. Œuvres uniques d'un peintre brabançon, ils avaient été donnés à l'église de Beyghem, au commencement du XVIe siècle, par Messire de Berghes, seigneur de Wal-

1. Massart, même ouvrage, p. 430.

2. On ne s'attaque pas avec moins de fureur aux ministres du culte ; la lettre pastorale du cardinal Mercier cite les noms de 43 prêtres fusillés.

3. Ils mesuraient 1 m. 85 de hauteur sur 1 m. 40 de large.

haim, chevalier de la Toison d'Or, dont un des panneaux portait les armes.

Ces précieux documents de notre histoire artistique ont été brûlés de propos délibéré.

Les Allemands ne montrent pas plus de pitié pour nos établissements hospitaliers, dont beaucoup avaient un caractère ancien et contenaient des œuvres



65. — Une salle de malades qui a été bombardée par les Allemands et dont les murs sont éclaboussés du sang de leurs victimes.

d'art. Et cependant le drapeau de la convention de Genève flottait au-dessus de leurs bâtiments [1].

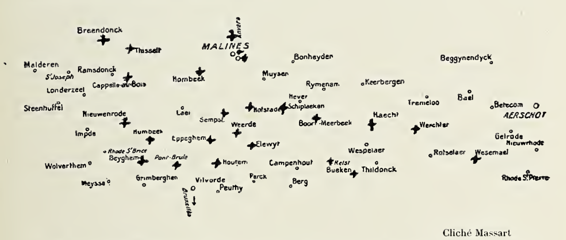
Nombreuses sont les victimes qui trouvèrent ainsi une mort affreuse et injuste : religieuses et malades âgés, infirmières et blessés de guerre. Ces scènes horribles — vrai défi au droit des gens et aux lois de l'humanité — se passent dans les provinces wallonnes comme dans les Flandres, comme dans le Brabant. Partout la même barbarie, le même vandalisme !

Le cardinal Mercier écrit : « Dans mon diocèse, des églises, des asiles, des hôpitaux en nombre considérable sont hors d'usage ou en ruines..... Ce que

1. A Lierre notamment, où plusieurs malades furent tués dans leurs lits par les obus allemands !

j'ai vu de ruines et de cendres dépasse tout ce qu'on peut imaginer..... Des villages entiers ont disparu... [1] »

Une carte, empruntée au très sérieux ouvrage de M. Massart [2], vice-président de l'Académie des Sciences de Belgique, permet de mesurer toute l'étendue de la dévastation dont l'archevêque de Malines se lamente. Tous les villages marqués par une croix ont vu leurs églises entièrement détruites. Dans le petit coin de la Belgique qui entoure Malines, la destruction des édifices religieux est de plus de cinquante pour cent !



Cliché Massart

66. — Carte indiquant par une croix chacun des villages des environs de Malines dont les Allemands ont détruit les églises.

Quant aux nombreux crimes commis contre les ambulances, les orphelinats ou les hospices de vieillards, sans s'occuper des malades ou des infirmes, le document, que nous publions à la page précédente en donnera une idée ! C'est un exemple entre bien d'autres !

Dans son énumération, Mgr Mercier passe sous silence toutes les demeures privées pillées et toutes les maisons détruites. Leur nombre a, ependant, une singulière éloquence.

En nous basant sur une statistique allemande, qui assurément n'a pas forcé

1. Lettre pastorale de Noël, 1914.
2. *Comment les Belges résistent à la domination allemande.*

les chiffres — loin de là — il y aurait en Belgique, vingt-six mille maisons détruites par les Allemands, *sans comprendre les Flandres*, et « sans parler non plus des églises aux toits élancés, des beaux châteaux et des autres monuments » ! C'est le Dr Bode, le surintendant des Beaux-Arts allemands, dont on regrette de toujours trouver le nom lorsqu'il s'agit de légitimer et d'approuver les actes les plus barbares, qui nous fournit ces renseignements[1]. *Vingt-six mille* maisons, sans compter Ypres, Dixmude, Nieuport, entièrement rasés, et cinquante villages de l'Yser tout à fait ruinés ! La statistique intéressée de S. Exc. le Surintendant des Beaux-Arts de l'Allemagne est évidemment en dessous de la vérité. Je n'en veux pour preuve que la carte ci-jointe qui indique, commune par commune, l'étendue des destructions.

Mais ce qui domine ce débat, c'est le cynisme avec lequel le docteur Bode déclare que cette œuvre de ruines est une preuve de la modération des Germains, que brûler vingt-six mille maisons dans un pays envahi perfidement, au mépris de tous les traités, est peu, que « c'est loin d'être exagéré » !

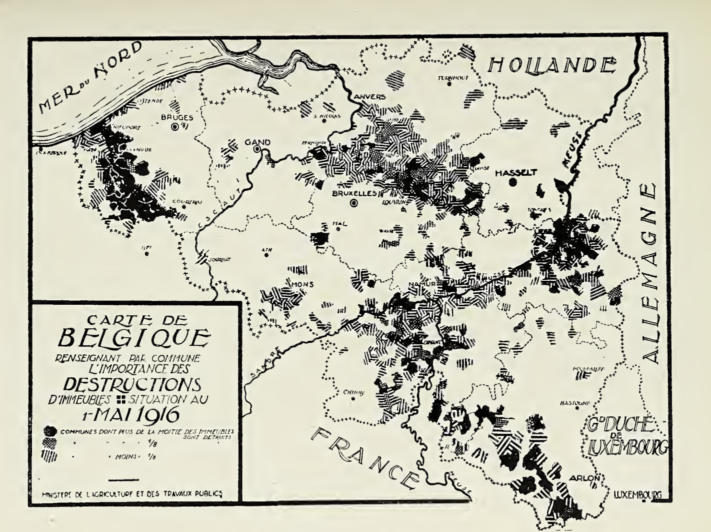
Aux manifestations de notre indignation, lui et ses compatriotes répondent tranquillement par ces trois mots : « Krieg ist krieg » ; c'est donc tout naturel ; c'est « Kriegswerck » ! « Vous n'avez pas à vous plaindre ! »

Mais est-ce là la guerre, la guerre qui, suivant la conférence de La Haye, doit « aux populations envahies et à leurs biens, la sauvegarde telle qu'elle résulte des principes du droit des gens, des usages des nations civilisées, des lois de l'humanité, des exigences de la conscience publique...[2] » ? La guerre, c'est une lutte loyale entre des adversaires reconnus. Un affreux guet-apens ne peut devenir un duel légitime et loyal. C'est pourquoi les Allemands n'ont même pas le droit de dire en Belgique : « C'est œuvre de guerre ». Non, l'injustice initiale, reconnue d'ailleurs par les Allemands eux-mêmes[3], et la félonie et la traîtrise de l'attaque vicient tous les actes qui suivent. Le crime se continue, voilà tout. Il se continue et s'aggrave. Lorsqu'un homme armé jusqu'aux dents, surprend une victime innocente et désarmée, est-ce que le premier coup

1. *Revue Wieland et Deutsche Tageszeitung* du 17 juillet 1915.

2. Conférence de la Paix. La Haye, 1899, préambule.

3. Le chancelier de l'Empire, après avoir déclaré qu'« une convention internationale » n'est « qu'un chiffon de papier » et « la neutralité qu'un mot », reconnaissait dans son discours au Reichstag que l'envahissement de la Belgique était une injustice (4 août 1914).



67. — Cliché communiqué par M.Verwilghen.

qu'il lui porte est seul coupable ? N'est-il pas responsable de toutes les blessures qu'il lui fait ensuite ? Et n'est-il pas bien mal venu, en prétendant, pour se justifier, que sa victime a levé son bras sans défense : pauvre geste destiné à détourner d'elle, bien vainement du reste, le perfide poignard qui la frappait déjà [1] !

Ainsi chaque coup de canon ou de fusil, chaque pillage, chaque incendie, chaque destruction d'une œuvre d'art, constitue pour les Allemands un nouveau parjure et allonge la liste de leurs crimes contre la justice, contre la foi des traités et les stipulations des conventions internationales [2].

L'infamie ne peut créer le droit [3] !

L'empereur est donc absolument responsable de tous les actes de vandalisme commis dans notre pays « neutre et loyal ». Rien ne peut atténuer sa culpabilité ; au contraire, plus on étudie l'histoire de cette guerre, plus on s'attache à l'examen des actes de barbarie qui marquent les pas de l'armée allemande, et plus on se sent le droit de dénoncer au monde entier le souverain tout-puissant qui martyrisa la Belgique et la couvrit de ruines, après lui avoir juré aide et protection !.....

Hélas ! Malines et sa banlieue furent loin d'être les dernières victimes de

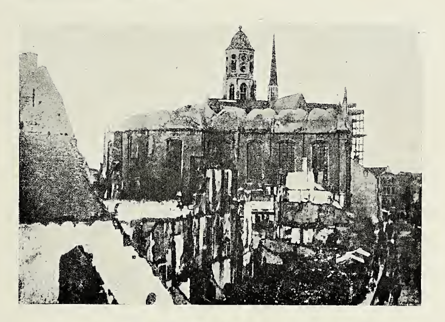
1. La Belgique en se défendant, suivant son honneur et ses obligations internationales, n'est pas sortie de sa neutralité et n'est même pas devenue belligérante. La convention de La Haye est formelle sur ce point : elle porte ce qui suit : « On ne peut considérer comme un acte d'*hostilité* le fait qu'une puissance *neutre* repousse, même par la force, les attaques à sa neutralité ».

2. Il est curieux de constater que les Allemands occupant la Belgique, invoquent sans cesse, pour donner à leurs persécutions ou à leurs extorsions un semblant de légalité, quelque disposition de la convention de La Haye. Ils semblent oublier qu'ils en ont transgressé et en transgressent chaque jour l'art. I, le plus important, celui qui déclare que le territoire d'un pays *neutre* est *inviolable*. Déchirer une convention quand elle gêne vos forfaits, la violer ensuite ouvertement et puis pour commettre de nouvelles injustices, s'appuyer cyniquement sur elle, sans comprendre que cette convention forme un tout et que des stipulations visant des « belligérants » ne sont pas, au surplus, applicables à des pays « neutres », telles sont bien la mentalité et l'hypocrisie allemandes !

3. Du droit, les Allemands s'occupent, d'ailleurs, peu ; M. Max. Harden écrit : « je souhaite que personne ne perde son temps à expliquer que nous avons le droit pour nous. Nous n'avons pas besoin de cela. Toutes les tentatives, soit pour démontrer notre innocence, soit autre chose, sont d'autant plus superflues qu'il importe moins de savoir qui a commencé la guerre que de savoir qui l'a gagnée... Comme nous la gagnerons, nous pouvons en user avec les jugements qui sont portés sur notre morale et notre culpabilité, comme on en use avec des vieux chiffons, d'après la force du papier » (Conférence faite à Dursbourg).

cette traîtrise et de ces destructions barbares. Celles-ci se continuent au contraire et s'étendent. Car nous voyons s'allumer de toutes parts de nouveaux incendies, plus désolants encore, plus coupables également, s'il est possible, et n'ayant, eux aussi, aucun semblant d'excuse dans l'utilité militaire. Comme toujours les Allemands s'attaquent avant tout, aux monuments les plus remarquables des villes désignées comme victimes.

Il en est notamment ainsi à Lierre [1].



68. — Une rue et l'église de Lierre après le passage des Allemands.

Il y a, dans cette jolie et pittoresque petite ville, une église, grande comme une cathédrale, qui est classée parmi nos plus beaux monuments gothiques. Elle offre aujourd'hui le plus lamentable tableau. Le chœur est à moitié démoli, ses piliers sont renversés, ses merveilleux vitraux en grande partie brisés. Les Allemands sont obligés de le reconnaître. « Lierre, écrit M. Stübben, le Conseiller intime et l'architecte allemand bien connu en Belgique, Lierre est atrocement dévasté. La belle église gothique tertiaire de Saint-Gommaire, les

1. Petite ville de la province d'Anvers, bâtie sur la Nèthe.

chapelles de Saint-Pierre et de Saint-Jacques sont fortement endommagées [1] ». L'église des Jésuites a eu le même sort.

La jolie place de Lierre, avec son hôtel de ville du XVIIe siècle que domine un beffroi élancé, et toutes ses vieilles maisons à pignons, a également été incendiée. Son antique béguinage, lui aussi, n'est plus qu'un amas de ruines.



69. — Le beffroi et l'Hôtel de Ville de Lierre, avant la guerre.

Nous regrettons, ici encore, de ne pas pouvoir donner, par de nombreuses photographies, l'aspect désolé de ces dernières dévastations. Les Allemands ont compris que la vue de leurs forfaits soulèverait le monde. Aussi ont-ils multiplié les mesures et les menaces pour garder la lumière sous le boisseau [2].

1. M. Stübben exécuta avant la guerre de nombreux travaux en Belgique, grâce à la faveur de nos souverains et de notre gouvernement, ce qui n'empêche pas ce triste personnage d'insulter, de la façon la plus grossière, dans ce même article où il parle de Lierre, le roi Albert, le Gouvernement et toute la « sotte » nation belge qu'il accuse au surplus des pires forfaits ! (article publié par M. Stübben dans le *Wochenschrift des Architekten Vereins zu Berlin*, 10e année, n°s 14 et 15 — 3 et 10 avril 1915).

2. Actuellement, ils font tout au monde pour faire disparaître ces ruines.

Photographier est rigoureusement défendu. Des affiches le font savoir à tous. « La prise de photographies est absolument interdite, surtout dans les villes ruinées, sous peine de 3.000 m. d'amende », proclame, à Bruxelles, le baron von der Goltz. « Quiconque produit sans autorisation des reproductions des destructions causées par la guerre, qui étale, vend ces reproductions, sera



Cliché de M. de Gerlache.

70. — L'atelier du peintre Opsomer après la visite des Allemands.

puni d'une amende jusqu'à 5.000 marks ou d'emprisonnement jusqu'à un an »[1], annonce le Gouverneur Impérial d'Anvers, le général Freiherr von Huene.

Cette rigoureuse prohibition est le plus éloquent des aveux. Mais l'heure viendra où tous ces documents sortiront de l'ombre et prouveront le vandalisme dont Lierre notamment a été victime. Nous avons, cependant, pu nous procurer deux photographies de Lierre dont une nous montre que les Allemands, dans leur vandalisme sauvage, ne s'en prenaient pas seulement aux œuvres d'art anciennes, mais que les meilleurs tableaux modernes n'avaient pas non plus grâce à leurs yeux. C'est dans l'atelier même d'Is. Opsomer, l'un de nos bons

1. Proclamations du 19 septembre et du 1er décembre 1914.

artistes, que, sans penser au long et persévérant labeur que ces peintures représentent, les Allemands lacérèrent, salirent ou détruisirent les meilleures œuvres de ce peintre renommé [1].

Une autre petite ville, chère aux artistes, a encore plus souffert. C'est Termonde, située de l'autre côté d'Anvers, le long de l'Escaut. Sa grande place était charmante, avec son joli petit hôtel de ville à perron, son musée



Cliché de M. de Thoran.

71. — L'Hôtel de Ville de Termonde après l'incendie.

et ses maisons à pignons. Or, jamais le délire teutonique ne se montra plus féroce que contre cette pauvre ville. Son martyre prémédité dura plusieurs jours. Le bourreau s'amusait à prolonger l'agonie. Mais il ne lâcha sa victime que lorsqu'il fut bien sûr que le feu avait accompli toute son œuvre. « Qu'il est triste, le tableau que j'ai sous les yeux ! », m'écrivait, le 16 septembre 1914,

1. Les habitants de Lierre avaient fui la ville après le bombardement. A ce moment, plus de 750 maisons, étaient déjà atteintes et bientôt un nombre presque égal fut encore incendié.

Les maisons abandonnées par leur propriétaires, furent alors pillées ou dévastées comme celle du peintre Opsomer.

un jeune volontaire belge, qui devait tomber héroïquement, quelques semaines plus tard sur l'Yser, et dont les sentiments d'ardent patriotisme s'alliaient au culte du beau et à la vénération du passé, « qu'il est déchirant, ajoutait-il, de voir monter vers le ciel ces flammes et cette épaisse fumée qui coupent l'horizon ! C'est Termonde et les derniers de ses monuments, épargnés jusqu'à présent, qui brûlent... Tout un passé d'art et de souvenirs !... Et je pense tristement et désespérément aux Huns et aux Vandales !... [1] »

La comparaison était juste et l'accusation également. En effet, en aucun



Cliché de M. de Thoran.

72. — La Grand'Place de Termonde après l'incendie (septembre 1914).

endroit, l'espèce de plaisir barbare que les Allemands ont mis à détruire nos monuments, n'apparaît plus clairement. C'est le 4 septembre que ces « Huns » arrivent devant Termonde, ville ouverte, non défendue à ce moment.

L'œuvre de destruction totale est immédiatement commencée.

« L'église, spécialement visée, est aussitôt bombardée [2] ». Deux villages, voisins de Termonde, Saint-Gilles et Appels, sont également bombardés et détruits sans motifs, ce même jour. Le lendemain, 5 septembre, se poursuit

1. Le baron Jacques Kervyn de Lettenhove, engagé volontaire du 1er août 1914, tombé glorieusement sur l'Yser, à Saint-Pierre-Capelle, le 18 octobre 1914, à l'âge de 19 ans.

2. Rapport de la Commission d'enquête, t. I, p. 112.

l'incendie systématique de la ville. Cela est fait par des troupes sous les ordres du major von Sommerfeld [1] ». Elles se servent d'appareils spéciaux qui projettent des liquides inflammables ou de pastilles incendiaires.

L'église du Béguinage, jolie construction du XVIe siècle, qui, grâce à sa situation, avait d'abord échappé à la rage destructive des Allemands, fut



Cliché de M. de Thoran.

73. — Un autre aspect de Termonde après l'incendie.

aspergée de pétrole et brûla peu de jours après, avec toutes les œuvres d'art qu'elle contenait [2].

L'apparition de quelques troupes belges, sur l'importance desquelles les Allemands se méprirent évidemment (le 3e escadron du 3e lanciers, une batterie d'artillerie et un ou deux bataillons d'infanterie) arrêta l'œuvre de dévastation, avant qu'elle fût achevée. L'hôtel de ville, où l'état-major allemand s'était installé, le musée, la bibliothèque, le dépôt des archives et quelques belles maisons, étaient encore debout [3].

Mais le 16 septembre, les Allemands revinrent en grandes forces et avec

1. *Récit d'un journaliste américain* et rapports de la Commission d'enquête.
2. Rapport de la Commission d'enquête, t. I, p. 112.
3. Rapport de la Commission d'enquête, t. I, p. 112 et 113.

une puissante artillerie. Après avoir lutté et résisté héroïquement pendant quelques heures, la petite troupe belge dut battre en retraite. Alors l'œuvre de destruction fut vivement reprise. Et il se passa cette chose inouïe, attestée par des personnes d'une indiscutable honorabilité, qui fait penser à la folie de Néron brûlant Rome : c'est le commandant allemand qui, pour mieux jouir



74. — Carte des incendies de Termonde dressée par les Allemands. (Toutes les parties noircies sont détruites).

de l'incendie qu'il a ordonné, se fait apporter un fauteuil au milieu de la place en face du pittoresque hôtel de ville déjà illuminé par les flammes, et multiplie ses ordres barbares [1]. Cela se passait le 16 septembre ; et c'est cet incendie qui arrachait des larmes au volontaire dont j'ai parlé et à nos braves soldats belges, trop peu nombreux hélas ! pour défendre contre ces « Huns », nos vieilles cités et tous nos trésors.

C'est de cette façon que fut achevée la destruction de Termonde : tous ses

1. Il fait notamment incendier un hospice de vieillards, en ne laissant aux religieuses qui soignaient ces infirmes que quelques minutes pour évacuer leurs malades. Un paralytique ne put être sauvé (Rapport de la commission d'enquête).

monuments, ses plus belles églises et plus de treize cents maisons furent incendiés, ruinés ou saccagés ! Les Allemands ont indiqué sur un plan les principales ruines de Termonde. Ce relevé est incomplet, car, sur ce tableau, les Allemands n'ont pas marqué les monuments ou maisons à moitié détruits [1]. C'est ainsi que les églises ayant perdu leur tour, ayant leur toiture incendiée et toutes leurs richesses saccagées et pillées, figurent comme sauvées, comme faisant partie du lot indemne. Mais malgré ces omissions volontaires et injustifiées, le plan allemand des dévastations de Termonde fait frémir !

Les barbares ne s'étaient naturellement pas occupés des richesses artistiques dont Termonde s'enorgueillissait : *Vae victis !* Le plus précieux trésor échappa, cependant, à leur rage aveugle. Il consistait en deux tableaux de Van Dyck. Enlevés par un hasard providentiel de leur église, ils furent cachés dans des caves et emportés, ensuite, à ce que je crois, à Gand. J'ignore ce qu'ils sont devenus depuis. Ils se trouvent peut-être au musée de cette ville, ouvert, paraît-il, à certains jours, par ordre de la « Kommandantur ». La même mesure a été également imposée aux musées d'Anvers et de Bruxelles.

Les Allemands, qui se sont emparés de diverses petites collections [2], n'ont pas, jusqu'à présent du moins, probablement par crainte des « neutres », osé piller nos grands musées ; mais ils veulent toutefois en faire librement l'inventaire, et, en attendant le moment propice, donner à leurs compatriotes accourus en Belgique, la joie de calculer la valeur de ce qu'ils considèrent comme leur « butin ». Déjà, ils ont voulu remplacer les inscriptions françaises qui se trouvaient au-dessous des tableaux, par des textes allemands. On nous assure que la Commission des musées de Bruxelles, qui compte parmi ses membres des peintres et des amateurs d'art bien connus, tels que le comte de Lalaing, MM. Ch. L. Cardon et A. J. Wauters, s'y est énergiquement et patriotiquement refusée.

Le musée d'Anvers a été soumis au même et odieux contrôle, mais il est resté indemne jusqu'à présent. D'ailleurs, si les principaux monuments et les richesses artistiques de la ville d'Anvers ont échappé à la destruction, on le

1. C'est également de cette façon fantaisiste et truquée que les Allemands ont procédé dans leurs plans des destructions de Dinant, Louvain, Aerschot, Lierre, etc., etc.

2. Telle la collection Huybrights à Tongres et quantité de collections particulières

doit surtout à ce que la reddition de cette place forte a eu lieu dès que le bombardement commença à atteindre la cité par-dessus les forts en ruines.

Anvers capitulant, c'était assurément une « belle aubaine » perdue pour les artilleurs allemands. Il faut, toutefois, rappeler, pour rendre à César ce qui est à César, ou plus exactement aux Allemands ce qui revient aux Allemands,



75. — Le bombardement d'Anvers d'après une illustration allemande.

que quelques-uns de leurs compatriotes avaient déjà eu le courage et la joie de jeter des bombes du haut d'un zeppelin, et qu'ils avaient eu soin de laisser tomber leurs engins meurtriers, en plein centre de la ville, tout près du palais habité par la Reine et ses jeunes enfants et non loin de la cathédrale.

Il importe aussi de ne pas dérober à leur gloire, l'empressement qu'ils avaient mis à choisir comme cible de leurs premiers tirs, la cathédrale d'Anvers ; on ne sait pas assez, en effet, que cette admirable église a été atteinte lors du court bombardement qui marque la fin du siège d'Anvers. Cependant aucun monument n'était plus visible, plus facile à épargner. Il se

trouve en plein centre de la ville. De plus, un drapeau de la convention de Genève flottait au haut de sa tour, où aucun poste militaire n'avait jamais été installé [1]. Ce qu'on ignore encore, c'est que si la célèbre *Descente de Croix* de Rubens n'avait pas été enlevée de l'église, peu de jours auparavant, elle eût été détruite par un obus allemand, car un de ces projectiles éclata précisément à l'endroit du sanctuaire qu'occupait le chef-d'œuvre du grand Maître anversois.

Les nombreux trésors de l'ancienne et illustre imprimerie Plantin échappèrent, de bien peu également, à la destruction. En effet, une pluie d'obus incendiaires tomba autour de ce musée remarquable.

Tout ceci prouve à l'évidence que les Allemands dans le tir de leur artillerie, ne tiennent compte d'aucune considération artistique, et violent ainsi, sans scrupule, les articles de la convention de La Haye, protégeant les monuments historiques et artistiques.

Plusieurs de leurs chefs en ont, d'ailleurs, fait, à diverses reprises, le cynique aveu, dans des termes formels, soit à propos de la cathédrale de Reims, soit en face des Halles d'Ypres.

Mais, en attendant, retenons leur conduite barbare à Anvers.



76. — La maison de David Teniers à Anvers. Ce que les Allemands en ont fait.

1. On n'a pas craint de truquer des photographies pour essayer de prouver le contraire.

CHAPITRE VI

L'YSER ET YPRES

La chute d'Anvers fut le signal de la ruée allemande sur l'Yser. Une vague immense déferlait brusquement, qui devait, croyaient nos envahisseurs, submerger ce qui restait de l'armée belge. Mais là, les Allemands se heurtèrent à une résistance désespérée et vraiment surhumaine. Dans un pays plat et dépourvu de toute fortification, 48.000 Belges [1], sous les ordres de leur héroïque souverain, tinrent en échec, non pas pendant quarante-huit heures, comme l'Etat-Major français le leur avait demandé, mais pendant douze jours, des armées allemandes dix fois plus nombreuses et pourvues d'une formidable artillerie !

Ni la Meuse, ni l'Escaut n'avaient pu arrêter l'envahisseur. L'Yser, ce fleuve à peine large comme une petite rivière, le fit. Son flot se leva, comme celui de la Mer Rouge, flot de fer [2] qui résista avant d'engloutir, flot de pourpre, rougi par le sang de nos intrépides enfants, flot sauveur ! ....

Il y eut autour de ce ruisseau, une bataille gigantesque qui se termina en victoire. Ce fut là que, suivant les paroles mêmes du roi Albert, « les troupes belges couvrirent de gloire et d'honneur notre infortuné pays [3] ».

Les plaines que baigne l'Yser avaient déjà été le refuge de nos ancêtres contre les légions de César. Elles furent ensuite le berceau de nos premiers souverains [4], puis virent naître nos plus intrépides chevaliers, comme

1. Six mille fusiliers de la marine française luttèrent héroïquement avec nos soldats, à Dixmude, pendant toute la bataille de l'Yser.

2. « Yser » veut dire « fer » en flamand.

3. Proclamation adressée, au mois d'octobre 1914, à l'armée belge sur l'Yser par le Roi des Belges.

4. Baudouin, Bras de fer ou de l'Yser, naquit à Nieuport.

Guillaume de Loo, et nos plus vaillants communiers, tel l'héroïque Zannequin et bien d'autres. Cette même terre patriale devait inspirer de nouveaux et plus tragiques dévouements encore, car ce fut en ces lieux que nos intrépides soldats brisèrent la ruée allemande. Pour expliquer les prodiges, le miracle qu'ils accomplirent ainsi, contre un ennemi si supérieur en nombre et en armement, il faut bien croire que ceux qui dormaient, depuis des siècles sur ces rives, se sont levés et ont donné la main à ceux qui allaient mourir, leur montrant tour à tour, afin d'enflammer leur courage et de ranimer leurs forces [1], ce sol sacré, arrosé si souvent déjà du sang et des larmes des nôtres, et ce vaste ciel de la Flandre vers lequel montaient de toutes parts, comme dans un grand geste évocateur, pour une suprême exhortation et une sainte promesse, les clochers élancés des vieilles églises de tout l'horizon ! Ce beau et grand ciel des Flandres, c'est lui que nos soldats regardèrent avec amour et foi, avant de mourir !... Ce vaste ciel, c'est aujourd'hui la voûte immense qui fait aux tombes de ceux qui périrent sur ce vieux champ d'honneur, un dôme digne de leur héroïsme et grand comme la vaillance de leur âme !

En tombant, ils ont marqué la place que l'ennemi ne dépasserait pas et arraché à la destruction et à la profanation ce qui restait de la patrie belge !

Non, leur sacrifice ne fut pas vain, car dix jours avaient été gagnés.

Les troupes françaises arrivèrent alors : la route de Calais était barrée, la France préservée, la civilisation sauvée et notre gloire, au prix de bien des deuils, consacrée par de nouveaux fastes. Car pour la troisième fois, l'armée belge détruisait le plan de Guillaume II [2] !...

1. Ces pauvres soldats avaient combattu très durement pendant deux mois à Anvers et venaient de faire la retraite la plus pénible. Ils semblaient à bout de forces...

2. D'abord à Liége, en arrêtant pendant dix jours les Allemands, puis à Hofstade les 9, 10, 11 et 12 septembre, en faisant revenir sur leurs pas deux corps d'armée allemands qui marchaient sur la Marne et eussent sans cela, bien probablement changé la face de cette bataille. Les Allemands le déclarent ouvertement; un des membres les plus autorisés du Reichstag, le Dr E. Jaeger, écrit dans le *Allgemeine Rundschau* : « Si par leur défense obstinée, les Belges ne nous avaient pas arrêtés et retenus, nous aurions pu mettre au moins cinq corps d'armée de plus en ligne sur la Marne ; nous aurions vaincu et nous aurions occupé Paris. C'est la résistance des Belges qui nous a empêchés de prendre Paris et de gagner la guerre... ». Enfin, les Belges brisèrent les espérances de Guillaume II, en empêchant, par la bataille de l'Yser, les Allemands de gagner Calais. L'armée belge avait résisté, seule, par ses propres forces, pendant 75 jours, aux innombrables troupes allemandes qui, par la Belgique, avaient cru trouver le chemin le plus rapide vers Paris. Des 48.000 soldats belges qui luttèrent sur l'Yser, plus de 9.000 furent tués et plus de 11.000 grièvement blessés. Mais les Allemands ne passèrent pas.

Le dépit des Allemands se traduisit par un redoublement de rage. Et c'est ce qui explique que toute la région de l'Yser ne montre plus aujourd'hui que villes rasées et villages en ruines ! Car, profitant de la grande portée de leurs canons, nos barbares ennemis ont détruit tout ce qu'ils pouvaient atteindre. Si « dans la Belgique entière, l'étendue des désastres est immense [1], sur son front Nord, ainsi que le reconnaissent les Allemands eux-mêmes, la dévastation est sans mesure [2] ».

Ce jugement est porté par un des avocats d'office de Guillaume II. C'est celui d'entre eux qui a été spécialement chargé de cacher ou d'excuser les actes de vandalisme commis à Visé, Dinant, Malines, Louvain, etc. ; et malgré tout, malgré lui, ce cri de vérité lui échappe : « *la dévastation dans les Flandres est sans mesure !..* »

Or cette partie du pays était l'une des plus riches, au point de vue artistique, et des plus curieuses, au point de vue archéologique. Nulle part, notre glorieux passé n'avait laissé de plus précieux vestiges. Ypres, Nieuport, Dixmude, quelle trilogie !

Villes de silence et d'art, de songe et de gloire ! Chacune d'elles évoquait des siècles de prospérité et de puissance par un ensemble magique : Cathédrales et églises gothiques, beffrois vénérables, vieilles maisons à pignons, se profilant dans des rues pittoresques que coupaient, çà et là, des canaux ou des rivières à l'eau dormante ! Ces trois villes étaient semblables à trois châsses de grandeurs différentes, mais toutes trois finement ciselées, enrichies d'émaux et de pierres précieuses, fouillées comme des dentelles, riches et belles comme le grand et cher passé qu'elles rappelaient.

Oui, le cœur de notre vieille Flandre semblait dormir dans ces cités antiques, à l'ombre de leurs hautes tours, ainsi que dans des reliquaires. Aussi, aimions-nous à aller vers elles, en un pieux pèlerinage, pour nous y recueillir et nous y unir, dans une sorte de communion spirituelle, à ceux qui avaient tant aimé cette même patrie et ces mêmes cités, à ceux qui les avaient toujours si héroïquement défendues et les avaient si magnifiquement glorifiées !

Pour l'étranger, c'était un pèlerinage également : un pèlerinage esthétique.

1. Livre gris, p. 105.
2. *État des monuments artistiques sur le théâtre occidental de la guerre*, par P. Clemen, p. 45.

Rien ne pouvait surpasser l'impression que lui donnait la visite de ces trois villes. N'était-ce pas la résurrection inattendue d'époques disparues, avec tout leur art, leur poésie, leur charme, et leur histoire ?...

Et quel cadre tranquille et grandiose à ces cités antiques, aux remparts à demi disparus et déserts ! Tout autour d'elles, l'émeraude incomparable de prairies infinies, puis au loin, émergeant çà et là, dans l'horizon bleuté du grand ciel mouvementé de la Flandre, les tours puissantes de vieux et pittoresques villages !



77. — Un village de la région de l'Yser (Loo).

La ville d'Ypres occupait le premier rang, par son étendue et l'importance de ses monuments, parmi ses sœurs de l'Yser. Elle régnait sur elles, sans les dominer ou les amoindrir, car chacune avait sa beauté. Ypres était peut-être la plus fière, car elle ne pouvait oublier qu'elle avait été dans le passé, avec Bruges et Gand, une des trois souveraines du monde occidental !

Si le sceptre de l'industrie lui avait échappé depuis lors, elle avait gardé tout son attrait artistique.

Car Ypres, son beffroi, ses halles, sa cathédrale, son marché, ses rues anciennes, formaient un ensemble d'une beauté et d'une richesse sans rivale. « C'était un groupe à peu près unique au monde [1] » a écrit un écrivain éminent, après avoir parcouru tous les pays du vieux et du nouveau monde. Le temps

1. P. Loti, *Un soir d'Ypres*.

lui-même semblait s'incliner devant tant de splendeur et de grandeur, car, loin de s'attaquer à ces merveilles, il avait encore ajouté à leur charme et à leur poésie. On aurait donc pu espérer que les Allemands, sensibles à ces jugements et soucieux de ces trésors incomparables, reculeraient devant leur destruction.

En 1870, pendant le siège de Strasbourg, la cathédrale de cette ville avait été épargnée. Ni Notre-Dame, ni le Louvre n'avaient souffert pendant le siège de Paris. Ypres avait encore l'avantage d'être une ville ouverte. Et même



78. — Ypres à l'époque où des fortifications l'entouraient.

dans les temps anciens, au milieu des pires bouleversements ou des guerres les plus acharnées, alors que des fortifications l'entouraient, son Beffroi et ses églises avaient toujours été épargnés par ses ennemis.

Ypres, en effet, n'était pas sans avoir subi de nombreux sièges. Elle fut investie notamment par les Anglais, en 1383, prise par les mercenaires mal famés du prince de Parme, en 1584, prise encore et reprise par les Français au XVIIe siècle, conquise par les armées de la République et de l'Empire ; mais Ypres ne connut jamais, au cours de ces nombreux événements de guerre, des jours de barbarie et d'horreur comme ceux qui l'ont à jamais ruinée en 1914, en 1915 et en 1916. Ses monuments avaient été respectés jusqu'à présent par tous ses conquérants ou assiégeants ; il fallut la haute « Kultur » allemande pour détruire tant de gloire et de beauté. Ypres, ville fortifiée, avait été épargnée dans ses richesses artistiques ; Ypres, ville ouverte, fut incendiée jusque dans ses musées et ses halles médiévales !

Cependant la guerre durait déjà depuis quatre mois, lorsque les armées de Guillaume II arrivèrent devant cette ville. Et les nombreux forfaits commis de Visé à Termonde, avec les raffinements que nous avons vus, eussent dû — croirait-on — avoir calmé les passions les plus sauvages. Le contraire arriva.

Car devant Ypres les Allemands montrèrent que le pays conquis ne suffisait pas à leur soif de barbarie ; il leur fallait encore incendier et ruiner tout ce qui, ayant un caractère artistique, pouvait être atteint par leur artillerie lourde. Détruire pour détruire, comme à Reims, à Arras, à Termonde, par rage, par sadisme, pour la joie barbare ou avinée de quelques gros officiers poméraniens !...

L'anéantissement des Halles d'Ypres et de son Beffroi semble bien, en effet, avoir été une « fête » boche !

L'aveu s'en trouve entre les lignes officielles du « *Kriegszeitung der vierte Armee* » car ce journal important ne cache pas la joie que la pensée de tirer sur le beau Beffroi, causa au Commandant et aux officiers d'une batterie de gros mortiers, placée devant Ypres. « C'était pour eux, écrit ce grave organe gouvernemental, une *aubaine exceptionnelle* »... « Aussi des ordres furent-ils rapidement donnés ». Et le journal officiel nous fait assister à toutes les phases de cette fête. On croit entendre les joyeuses exclamations, voir la satisfaction, assister à un plaisir qui devient du délire « quand ils constatent que la tour est fendue jusqu'au milieu et qu'au douzième coup toute une partie s'abat !!! » Et la fête continue : « car, ajoute le narrateur, *nos obus inlassables frappent ensuite à gauche et à droite, devant et derrière les Halles et sa tour...* » Je ne sais si le général allemand von Disfurth commandait ces « Huns », mais on serait tenté de le croire, quand on lit ses déclarations à un journal allemand : « Si tous les monuments, leur dit-il, si tous les chefs-d'œuvre d'architecture, placés entre nous et l'ennemi, s'en vont au diable, cela nous est *parfaitement égal*. Il n'y a pas un mot à perdre là-dessus [1] ».

Il n'y a même pas à s'occuper de la convention de La Haye, signée par l'Empereur d'Allemagne, qui ordonne d'épargner les monuments !... Il n'y a aucun scrupule à avoir, aucun regret à éprouver !... « Cela nous est parfaitement égal ! Nous ne perdrons pas un mot là-dessus !... »

1. *Tag*, octobre 1914.



Cliché Antony.

79. — Le Beffroi et les Halles d'Ypres après le « douzième » obus allemand !

On le vit bien à Ypres, hélas ! Car, bientôt, la tour prend feu, les Halles aussi ; tout brûle, s'effrite, se fend et tombe par grands morceaux. Et ainsi, les quelques heures de cette « fête boche » avaient fait de ces monuments inviolés et sacrés par leur beauté, de ces Halles magnifiques, de ce Beffroi, honneur de la vieille cité flamande, des ruines douloureuses autant que tragiques ! La grosse tour, symbole de nos franchises communales et de notre chère liberté, n'offrait plus que le tableau le plus lamentable. Seul un clocheton s'élevait encore au-dessus des murs déchirés du monument ruiné ! On eût dit un grand blessé, qui après avoir découvert ses plaies nombreuses et inguérissables, lève vers le ciel un moignon décharné pour crier à la face du monde, toute son atroce et injuste souffrance !



Cliché de *l'Illustration.*

80. — Le Beffroi et les Halles d'Ypres, après les premiers bombardements.

Pauvre blessé, que d'autres maux sont venus s'ajouter à ceux de cette première et indigne mutilation ! Car chaque jour de nouveaux « obus inlasssables » ont continué leur œuvre barbare. Et maintenant encore, ce beau Beffroi, réduit à l'état d'un misérable squelette, ces Halles immenses dont le bas des murs subsiste seul, cette superbe cathédrale dont la voûte est effondrée et dont la



Cliché Antony.

81. — Ypres, avant la guerre, un jour de marché.

plupart des piliers sont renversés, continuent à servir de cible aux obus perpétuellement « inlassables » de Vandales, toujours avides d'« aubaines exceptionnelles » ! La rage allemande s'acharne ainsi sur les Halles d'Ypres, le plus beau monument civil du moyen âge, comme elle s'acharne sur la cathédrale de Reims, le plus beau monument religieux !...

Aucune raison d'ordre militaire, aucun prétexte même n'a pu être invoqué pour expliquer tous les méfaits du premier bombardement d'Ypres. En effet,

si les Allemands ont tiré sur le Beffroi, avec un singulier manque de scrupule, pour le motif qu'il aurait pu servir d'observatoire [1], pourquoi ce même jour, comme le rapporte cyniquement le bulletin officiel de la quatrième armée allemande, leurs « obus inlassables » ont-ils été dirigés, non pas seulement sur le Beffroi, mais sur les Halles et sur les autres monuments qui les entouraient :



Cliché Antony.

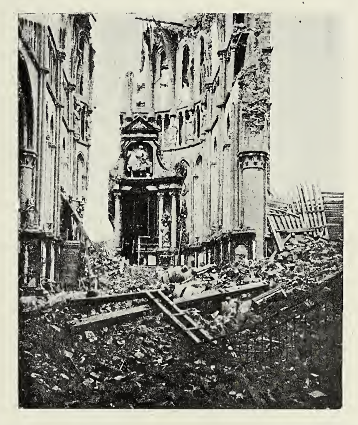
82. — La cathédrale Saint-Martin avant la guerre.

l'église de Saint-Martin, le musée, la bibliothèque, etc... Ici, le prétexte même n'existe plus. Car les Halles, l'église de Saint-Martin, le musée et la biblio-

1. Il n'a jamais été prouvé que le Beffroi d'Ypres ait servi à l'armée belge de poste d'observation. Au contraire, on a voulu éviter tout prétexte à sa destruction.

thèque n'offraient assurément aucun intérêt militaire. Alors pourquoi ces obus inlassablement et volontairement dirigés sur ces monuments, comme les Allemands l'avouent ?

Et que faut-il penser aujourd'hui de ce bombardement qui continue toujours? Même pour les ruines du Beffroi, plus aucun semblant de nécessité militaire



Cliché Antony.

83. — La cathédrale Saint-Martin au commencement de 1915.

ne peut être pris comme prétexte, puisqu'il n'y a plus là que quelques murs branlants. On bombarde donc Beffroi, Halles, églises pour le *plaisir de détruire*. « C'est, comme l'a écrit le ministre des Travaux Publics de Belgique, M. Helleputte, une guerre de destruction qu'ils mènent ; et, lorsque nos monu-

ments sont tombés sous leurs coups, ils s'acharnent encore sur leurs débris. Toute distinction entre les villes fortifiées ou défendues et les villes ouvertes et non défendues, est naturellement inexistante pour eux ».

Mais pour mesurer toute l'étendue du crime commis à Ypres par les Allemands, il est nécessaire de bien faire connaître la valeur des monuments auxquels ils se sont attaqués.

Plusieurs de ceux-ci avaient un prix inestimable, tant au point de vue historique que sous le rapport archéologique. Nous citerons en première ligne le Beffroi, les Halles et la cathédrale de Saint-Martin, toute proche de ces antiques bâtiments communaux. La cathédrale de Dieu était, en effet, voisine de la cathédrale de la liberté. Car c'était bien là le caractère du vieux Beffroi et des vastes constructions qui se développaient à ses côtés. Nos ancêtres avaient élevé cette tour puissante à l'affirmation de leur foi patriotique et à la sauvegarde de leurs droits civiques. Elle symbolisait l'indomptable amour de la liberté des communiers flamands, en même temps que leur puissance au moyen âge.

« Sur le Beffroi et les Halles d'Ypres, monument tel qu'on n'en vit élever aucun autre dans nulle cité du moyen âge, se trouvent écrites en caractères ineffaçables, déclare l'auteur de l'*Histoire de Flandre* [1], la grandeur et la puissance des corps de métiers de cette ville autrefois si florissante ».

C'était dans une des salles de ce Beffroi, que se conservaient l'étendard de Monseigneur de Flandre et celui de la ville; et les armes et les bannières des métiers et des corporations, et aussi, dans un coffre bardé de fer, les précieuses chartes de la ville. C'est au pied du Beffroi, enfin, sur ce forum, vaste comme il convenait à une ville qui comptait alors plus de cent mille habitants, que se produisaient, aux siècles passés, les grands et généreux mouvements populaires ; c'est de là que partaient, bannières déployées, ces vaillantes milices, toujours prêtes à donner leur sang pour la liberté... Les Halles étaient donc « l'expression la plus émouvante et la plus vraie de la gloire du passé de la Flandre [2]. »

De notre temps encore, ce vieux donjon, haut de soixante-dix mètres et qui datait de l'an 1200, sur lequel s'étaient reflétés tant de rayons glorieux,

1. Par le Baron Kervyn de Lettenhove, t. I, p. 274.
2. P. Nothomb, *Les Barbares en Belgique*, p. 145.



84. — Les Halles d'Ypres.

Cliché Van Oest

répandait sur toute la ville d'Ypres une impressionnante et singulière grandeur. Il semblait dégager une atmosphère religieuse et évoquer les grandes ombres du passé. A le regarder, on sentait pénétrer en soi un peu de l'âme de tous ceux qui l'avaient défendu ou illustré. Les pierres ne conservent-elles pas quelque chose de la grandeur des hommes ? Et où cela était-il plus



Cliché Antony.

85. — La triple rose dans les ogives des Halles.

frappant qu'à Ypres, devant le Beffroi et les Halles? « Les Halles d'Ypres, écrit l'auteur de l'*Histoire de Flandre*[1], gardent encore dans leur majesté, tous les souvenirs de la grande époque que Baudouin de Constantinople avait ouverte à la Flandre et à la chrétienté. »

La valeur artistique des Halles et de son Beffroi égalaient — elles ne pouvaient

1. Par le Baron Kervyn de Lettenhove, t. I, p. 274.

le surpasser — l'intérêt historique, dont nous venons de parler. L'impression qui s'en dégageait était profonde, unique. A l'éblouissement se mêlait même un peu de surprise. Des comparaisons et des souvenirs surgissaient, car, comme le remarque un auteur français, « ce monument, par ses dimensions, rappelait la majesté des cathédrales, par la beauté de ses lignes les palais vénitiens, par la richesse de l'ornementation les constructions des Maures d'Espagne ! »

Et en même temps, il s'imposait à l'admiration universelle par une incomparable et rare unité.

« Les Halles d'Ypres ont, a écrit Michelet, ce que n'offre ni Notre-Dame à Paris, ni aucun autre monument du moyen âge : toutes les croisées, tous les ornements de ces Halles étant rigoureusement du même style, triple rose du XIIIe et du XIVe siècle, toute cette féerie de pierre semble avoir jailli d'un seul jet [1]. »

Quant à leur importance monumentale, elle était sans égale.

« Il est bien certain, déclare un savant archéologue, que les Halles d'Ypres surpassent en importance monumentale, toutes les constructions semblables élevées au moyen âge, tant en Belgique que dans toutes les contrées de l'Europe ; et aussi qu'au point de vue artistique, elles constituent le type le plus parfait et le plus noble du style ogival primaire appliqué aux constructions civiles [2]. » « Les Halles d'Ypres, expose à son tour M. Pirenne dans son *Histoire de Belgique*, sont l'expression la plus noble et la plus caractéristique du génie municipal flamand. » Et quel cadre leur faisait leur entourage !

En face des Halles ou dans leur prolongement, sur le « marché », on voyait encore une quantité de vieilles et pittoresques maisons, dont beaucoup avaient été la demeure ou le lieu des réunions des fiers défenseurs de la liberté flamande ! Cette place immense, imposante par l'incomparable et fier monument qui la dominait, pittoresque par la richesse et la variété de toutes les constructions à pignons qui l'entouraient, formait donc toujours un merveilleux ensemble, un incomparable tableau ! « Et elle hantait à jamais la mémoire de celui qui l'avait vue, ne fût-ce qu'une fois... Avec la masse énorme mais indiciblement harmonieuse de ces Halles, à la fois puissantes et élé-

1. Michelet, *Sur les chemins d'Europe*.
2. Schaeys, *Histoire de l'Architecture*, t. II, p. 250.

gantes, sombres, farouches, fières, émouvantes, et ses petites maisons aux pignons dentelés, cette place demeurait l'un des plus parfaits et des plus merveilleux tableaux qu'on pût voir sur notre vieille terre [1] ».

Un auteur que nous avons déjà cité, Michelet, enthousiasmé par la beauté du spectacle artistique qu'il a sous les yeux, s'écrie : « La place d'Ypres, avec d'autres éléments et sous des cieux plus austères, mérite d'être aussi précieuse aux hommes, *aussi sacrée et aussi intangible* que la place Saint-Marc de Venise, la seigneurie de Florence ou la place du Dôme de Pise. Elle forme un objet d'art *unique*, *irréprochable.* » Et qu'on « devait espérer *impérissable*, ajoute un autre écrivain [2], puisqu'elle constituait une de ces *choses de beauté* qui, suivant l'expression du poète anglais, sont une *joie pour toujours* ».

De quel poids toutes ces paroles ne retombent-elles pas sur les Vandales qui ont bombardé avec joie, incendié à plaisir, détruit comme une « exceptionnelle aubaine », ces choses « sacrées, intangibles », « irréprochables » et qui se sont acharnés et s'acharnent encore sur leurs ruines, cherchant à anéantir, jusque dans leurs débris, des monuments dont la beauté avait été déclarée « impérissable ! ».

En brûlant les Halles et tout ce qui les entourait, les barbares que nous savons n'avaient pas seulement ruiné à jamais des monuments « sacrés », ils avaient en même temps détruit de très précieuses œuvres picturales, des documents archéologiques, des pièces artistiques, des souvenirs historiques et des trésors scientifiques, ainsi que nous le verrons.

Comment faire sentir un tel ensemble de pertes et de malheurs ?

Pour pleurer Ypres, cette ville unique au monde par son art et ses souvenirs, et toutes ses richesses, il faudrait des accents puissants, comme ceux de la Muse désolée de Virgile, racontant la ruine d'Illion :

> Quis cladem illius noctis, quis funera fando
> Explicet, aut possit lacrymis aequare labores ?
> Urbs antiqua ruit, multos dominata per annos...

« Urbs antiqua... multos dominata per annos, » ne sont-ce pas là les carac-

1. Maeterlinck.
2. Maeterlinck.

tères de la cité anéantie par les Allemands ? Que de souvenirs, que de beautés nous y trouvions ! Aussi, étions-nous fiers de cette antique cité.

Les étrangers, à leur tour, se laissaient prendre à son charme, car aucune ville n'avait gardé une empreinte plus vive de ses jours de grandeur et d'opulence... Et « l'artiste, autant que l'historien et l'archéologue, rencontraient dans ses murs d'innombrables occasions d'émotions, d'études et d'informations



Cliché Antony.

86. — Les artistes à Ypres.

du plus haut intérêt [1]. » Le peintre s'y attardait, l'érudit et le collectionneur y revenaient avec un plaisir toujours plus grand. A tous, Ypres réservait des joies et des surprises. Pour chacun, elle possédait des trésors. Elle était aussi riche en monuments qu'en œuvres d'art. Tout autour du Beffroi et des Halles, dont nous venons de parler, s'élevaient quantité d'églises, de chapelles, d'hospices sécu-

1. H. Hymans, *Bruges et Ypres* (coll. des « Villes d'art célèbres »).

laires, et enfin d'innombrables maisons ayant toutes conservé soit une façade de bois, soit des pignons des xve, xvie, xviie ou xviiie siècles.

Il n'était pas une rue à Ypres qui ne montrait quelques-unes de ces jolies constructions d'un caractère très spécial.

Si l'on pénétrait dans les Halles, on trouvait au premier étage une salle immense, longue de deux cents mètres, et s'élevant jusqu'à la toiture, sous des



Cliché Antony.

87. — Les peintures murales dans la grande salle des Halles.

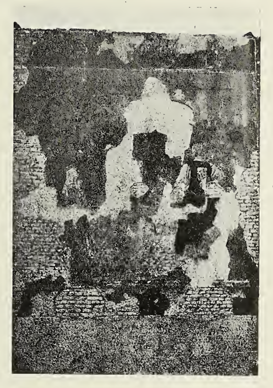
poutres de chêne énormes, vastes travées taillées dans des arbres géants de forêts disparues. Cette incomparable galerie était décorée de belles peintures murales, inspirées par la glorieuse histoire de la Cité.

De l'avis de tous, ces grandes compositions — œuvres de Pauwels et Delbeke — pouvaient être classées parmi les peintures décoratives les plus précieuses de la Belgique. Il y avait encore des fresques dans la salle du Conseil Echevinal : J. Swerts et Guffens en étaient les auteurs.

Tout cela est complètement détruit.

Les Halles abritaient encore le plus précieux dépôt d'archives communales qui soit connu[1]. Elles remontaient jusqu'à l'an 1280 et constituaient un trésor inestimable, non seulement pour l'histoire de la cité, mais aussi pour le tableau de la vie économique, sociale et industrielle de notre pays, aux XIIIe, XIVe et XVe siècles... Tout est consumé !...





Clichés Antony.

88. — Une des peintures murales des Halles avant la guerre.

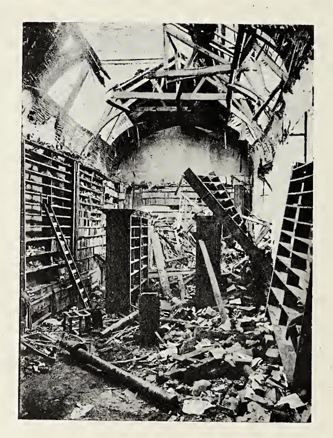
89. — La même fresque après le bombardement des Halles.

La bibliothèque de la ville d'Ypres, cependant assez éloignée des Halles, a été bombardée comme ce monument ; c'était là pour les Allemands de haute « Kultur », pour les incendiaires de l'Université de Louvain, pour ces des-

1. Les inventaires eux-mêmes sont perdus. Il en est, hélas ! de même pour la bibliothèque de Louvain.

tructeurs de manuscrits et d'incunables, une nouvelle « aubaine exceptionnelle ».

Derrière les Halles, et formant avec elles un magnifique ensemble, se trouvait la belle et riche cathédrale de Saint-Martin et son délicieux cloître ! Le cloître « n'est plus qu'un cimetière de statues brisées [1]. » Quant à l'église, dont



Cliché Antony.

90. — La bibliothèque d'Ypres bombardée par les Allemands.

le chœur fut commencé en 1221, et dont la première pierre de la nef avait été posée par Marguerite de Constantinople, et qui était classée comme une des plus remarquables constructions religieuses de la Belgique [2], elle est aujourd'hui com-

1. P. Nothomb, *Les Barbares en Belgique*, p. 147.
2. Schaeys, *Histoire de l'Architecture*, t. II, p. 250.

plètement détruite. Ni son mérite architectural, ni ses richesses n'ont pu la protéger contre la furie allemande. Et cependant l'élégance de la nef et les embellissements que ce sanctuaire avait reçus au cours des siècles, étaient dignes de la beauté extérieure de l'édifice. « La décoration de Saint-Martin, a



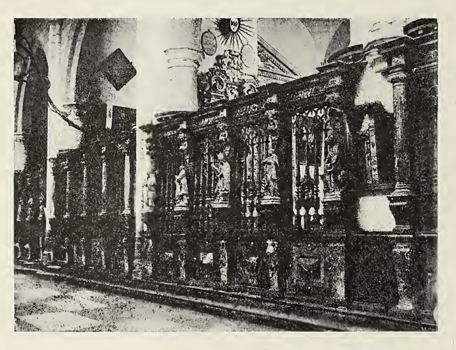
Cliché de la Mission du Ministère des Sciences et des Arts.

91. — Les ruines de Saint-Martin à la fin de 1915.

écrit M. H. Hymans [1], est à tous égards remarquable. De nombreux tableaux, des statues, des tombeaux, des boiseries, de riches clôtures attiraient et retenaient tour à tour l'attention du visiteur. Parmi les sculptures, il en était

1. Membre de l'Académie royale de Belgique, membre correspondant de l'Institut et critique d'art éminent qui a consacré à Ypres quelques-unes de ses meilleures pages.

de qualité tout à fait supérieure, notamment la clôture de cuivre, aux ravissantes figurines d'albâtre de la chapelle du Doyen, un type des plus délicats de l'art du XVIe siècle [1]. » Ce sont ensuite d'admirables portes Renaissance. Le portail sud, avec ses figures superposées de saints, pouvait être compté parmi les chefs-d'œuvre de la sculpture sur bois au XVe siècle.



Cliché Antony.

92. — La clôture de la Chapelle du Doyen à Saint-Martin à Ypres.

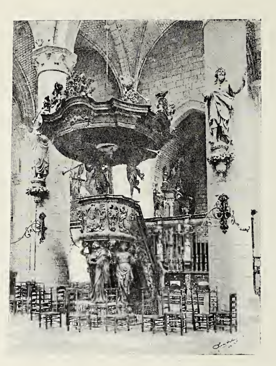
Les stalles du chœur, à deux rangées de sièges et portant la date de 1598, — œuvre d'Urbain Taillebert, — étaient également des sculptures d'une incomparable beauté. D'autres œuvres, du même Taillebert, non moins dignes d'attention, décoraient encore l'église, telle une superbe arcade avec le Christ triomphant et de magnifiques mausolées de marbre placés dans le chœur. La chaire de vérité était une œuvre d'art remarquable du XVIIe siècle ; des figures de grandeur naturelle en décoraient la base.

1. H. Hymans, ouvrage cité.



93. — Ce qui reste des statues de la clôture de la Chapelle du Doyen.

Les tableaux étaient fort nombreux. Signalons l'œuvre à peu près unique d'un élève de Rubens, nommé Thomas d'Ypres. Elle a été brûlée comme tout le reste. Ce tableau d'un réel mérite, d'un maître très rare, offrait encore cet intérêt que la scène avait pour fond l'église de Saint-Martin, telle qu'elle était



Cliché Antony.

94. — La chaire de vérité de l'église Saint-Martin.

au XVIIe siècle. Tableaux et sculptures ont donc presque tous péri dans le désastre d'Ypres. Et ce que je dis d'Ypres peut s'entendre de toute la région.

Constatons à ce propos que presque toutes les églises de cette partie de la Belgique — en grande partie détruites aujourd'hui — étaient ornées non seulement de tableaux, mais encore de riches autels, de confessionnaux, de chaires de vérité, de monuments funéraires, où la statuaire jouait un rôle important et montrait souvent un très grand art.

On ne l'a généralement pas assez remarqué ; peut-être même n'a-t-on pas



Cliché de M. Coomans.

95. — Le tableau de Thomas d'Ypres détruit par les Allemands.

rendu pleine justice à la sculpture flamande du XVIIe siècle? Rubens, van Dyck et Jordaens ont jeté un tel éclat sur l'art pictural, qu'ils ont en quelque sorte absorbé toute l'attention. Et cependant, à côté de ces peintres de génie, toute une école de sculpteurs s'était formée. Faut-il citer les noms, trop peu



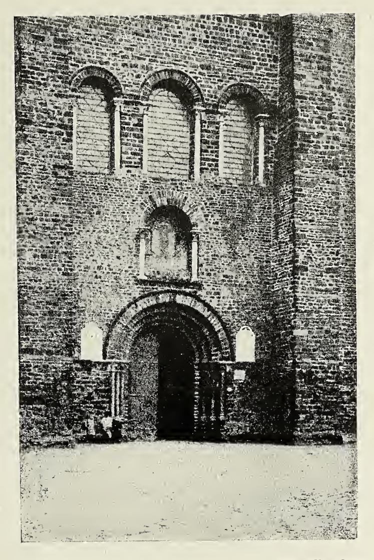
Cliché Antony.

96. — L'intérieur de l'église Saint-Pierre après les premiers bombardements.

connus, des Faidherbe, Quellyn, Verbruggen, Delcour, Duquesnoy et même rappeler que Warin et Desjardins étaient Flamands?

De tous ces beaux monuments de sculpture, répandus à profusion dans cette riche région, quelques débris nous restent à peine.

L'art a bien d'autres pertes encore à déplorer à Ypres. L'église de Saint-Pierre, dont le portail roman, datant du XIe siècle, est un des spécimens les plus purs de ce style, sans être absolument détruite comme Saint-Martin, a beaucoup souffert. La flèche de sa tour est renversée, sa voûte effondrée, ses verrières sont brisées, ses tableaux presque tous brûlés; ses grilles en fer forgé sont elles-mêmes tordues et couchées sous les décombres accumulés!



Cliché Van Oest.

97. — Le portail roman de l'église Saint-Pierre à Ypres (XIe siècle) avant la guerre.

L'église Saint-Jean se trouve en aussi triste état que la cathédrale. Ici encore, presque rien n'a pu être sauvé, car c'est toujours par les églises que les bombardements commencent et sur elles que les « bonnes aubaines » s'exercent d'abord. C'est à peine si cinq ou six tableaux ont échappé aux flammes et dans quel état !

Il en est à peu près de même pour les collections des hospices et notamment



Cliché Antony.

98. — L'hospice Belle, après le premier bombardement.

pour celles du vieil hospice Belle dont la fondation remontait au XIIIe siècle. On y conservait des tableaux des XIVe et XVe siècles, des meubles du XVe, de très belles orfèvreries, des cuirs de Cordoue, des archives extrêmement précieuses, etc. Presque tout a été brûlé [1].

1. C'est au zèle éclairé de M. Poullet, ministre des Sciences et des Arts de Belgique, qu'on doit le sauvetage de ce qui pouvait être mis à l'abri. Il a pris à cette fin toutes les mesures utiles que les circonstances permettaient.

Quant au Musée communal, il a été incendié — ainsi que je l'ai dit — dès la première heure, lors de l' « aubaine » exceptionnelle et joyeuse de nos Vandales modernes. Il contenait quantité de choses précieuses, des tableaux de maîtres Yprois, notamment de Carel Van Yper, maître vanté par Van Mander, une esquisse de Rubens, des œuvres de Martin de Vos, le portrait de Steenwyck peint par lui-même, puis de belles sculptures du XVe siècle et quantité d'objets



Cliché Antony.

99. — Le Musée Merghelynck à Ypres après le bombardement.

d'un puissant intérêt local : rien n'a pu être sauvé. Et le bâtiment même du musée, cette pittoresque et archaïque « Boucherie » dont la partie inférieure était contemporaine des Halles, est complètement détruit.

Le Musée Merghelynck, réservé surtout aux productions du XVIIIe siècle, n'existe plus. On sait que cette collection, à la formation de laquelle le généreux donateur dont elle porte le nom, avait consacré sa vie, avait pour cadre un vieil hôtel du XVIIIe siècle, ayant gardé ses jolies boiseries Louis XVI et sa belle rampe d'escalier Louis XV. Il a été complètement brûlé avec une très grande partie de ses richesses.

Que d'autres hôtels, vieilles constructions historiques, telle la « Maison des

Templiers », telles « Le Lombard », « La Conciergerie », « la Maison des Bateliers », l'ancien « Béguinage », etc., dont il faut déplorer la perte totale et irrémédiable !

Et même les maisons plus modestes, ces maisons aux charmants pignons



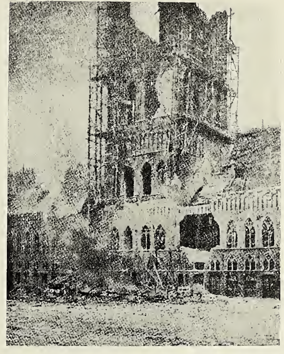
Cliché Antony.

100. — Les vieux pignons à Ypres.

anciens, si nombreuses cependant à Ypres, sont toutes tombées, joignant la tristesse de leurs débris à la désolation des grandes et tragiques ruines des Halles et de Saint-Martin, devant lesquelles notre désespoir nous ramène toujours ! C'est tout un passé de gloire et de beauté, d'art et de souvenirs qui a disparu !

Verhaeren l'a dit en des vers inoubliables :

Les Halles et Saint-Martin et le Beffroi
Mêlèrent leurs flammes
Dans un immense brasier d'âmes...
. . . .
Ce que la ville avait conquis obstinément
Au cours du temps
En sa croyance triomphale,
Et ses chartes, et ses décrets, et ses annales
. . . .
Tout fut brûlé !



Cliché de la *Gazette des Beaux-Arts.*

101. — Le beffroi en flammes.

CHAPITRE VII

NIEUPORT, DIXMUDE, FURNES ET POPERINGHE

NOS RUINES, LEUR VALEUR ET LEURS ENSEIGNEMENTS

Sans avoir l'importance d'Ypres, Nieuport et Dixmude possédaient aussi un charme profond. Unies toutes trois entre elles, aux temps anciens, dans les luttes les plus âpres, ces trois villes l'étaient encore plus aujourd'hui par la similitude de leur caractère et l'égalité de leur âge.

Nieuport remonte, en effet, à la plus haute antiquité. Baudouin de l'Yser, dit Baudouin Bras de Fer, y naquit en 820. Près de ses anciens remparts, on voyait encore, avant la guerre, le vieux phare construit par Gui de Dampierre, seul spécimen restant en Belgique de l'architecture maritime du moyen âge.

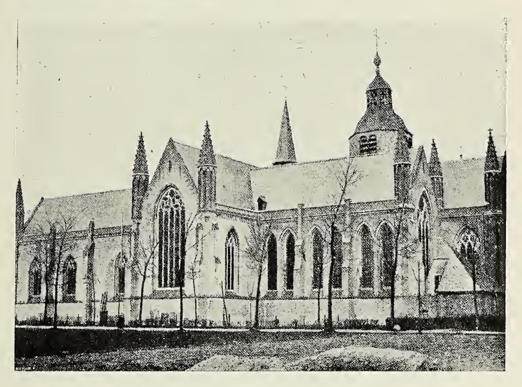
Sa prospérité et sa richesse avaient été très grandes du XIIIe au XVIIe siècle. Dès ces époques reculées, « Nieuport s'était vu entourer de murailles et devenir une fière place de guerre... Elle avait subi bien des sièges et sonné déjà l'alarme et le branle-bas, le jour où l'archiduc Albert avait, sous ses remparts, combattu Maurice de Nassau[1] »...

Puis, lentement la déchéance était venue... Et alors Nieuport avait vécu dans une retraite profonde, derrière ses remparts écroulés et les grands peupliers penchés par le vent du Nord, qui avaient poussé sur les berges élevées de son fleuve minuscule, de l'Yser !

« Plus silencieuse peut-être encore que ses sœurs », ainsi que le remarque M. P. Nothomb dans des pages émues et poétiques[2], cette ville aux rues trop larges maintenant, aux maisons si basses parfois, qu'il fallait se baisser pour y entrer, avait gardé un charme difficile à rendre. Nombreux encore étaient les

1. *L'Yser*, par P. Nothomb, p. 36.
2. Même ouvrage.

monuments qui évoquaient son glorieux passé. Citons d'abord cette vieille tour des Templiers qui vient d'être détruite par les Barbares. Cependant elle avait bien vu des sièges, à commencer par celui des Anglais, en 1383! Mais elle devait partager, en 1914, malgré l'épaisseur de ses murailles, le sort de tous les monuments de Nieuport.



102. — L'église de Nieuport avant la guerre.

De la grande église, si remarquable par la légèreté et la beauté de son vaisseau, il ne reste que quelques piliers. Quel contraste! Il y a trois ans, Nieuport rempli d'étrangers, venus des plages voisines et attirés par son intérêt archéologique et historique, montrait avec orgueil tous les précieux trésors de son église : pierres tumulaires de toute beauté, tabernacle de forme pyramidale du XVIe siècle, en marbre et albâtre, stalles en bois de la meilleure Renaissance flamande, beau jubé, tableaux anciens et nombreux, — fonts baptismaux

en laiton, chaire de vérité du xve siècle — la seule chaire de vérité gothique existant en Belgique, merveilleusement sculptée au surplus, etc.

Toutes ces richesses ont été détruites avec l'église ; quelques piliers à demi renversés sont tout ce qui subsiste de ce beau sanctuaire [1] ! Et dans tout Nieuport, au lieu de la foule des touristes et des familles joyeuses, entourées



103. — Un des panneaux de la Chaire de vérité de Nieuport.

d'enfants en vacances, on ne voit, dans les rues désertes, que des ruines tragiques et, près de l'église, des tombes, des tombes de soldats, de jeunes héros arrachés à ces mêmes familles et ravis cruellement à la vie qui leur souriait, par l'injuste et perfide agression allemande !...

1. L'église a été bombardée avant tout autre monument et avec un tel acharnement qu'aucun sauvetage d'œuvres d'art ne fut possible.



104. — Tableau d'un Maître Primitif inconnu incendié par les Allemands à Nieuport.

Les Halles de Nieuport, qui dataient du XIVe siècle, — remarquables par une charmante et élégante façade, sur laquelle cinq redans faisaient saillie — et que dominait le beffroi, ne sont plus, elles aussi, qu'une ruine tragique !



105. — Les Halles de Nieuport, après le bombardement allemand.

L'Hôtel de Ville et le Musée ont été incendiés. Le Musée contenait une quantité d'objets d'art d'un grand intérêt, notamment de merveilleux bois sculptés des XIVe et XVe siècles, de nombreux tableaux de valeur, parmi lesquels une œuvre apparentée à Roger van der Weyden, deux panneaux à quatre sujets, représentant la *Vie de Saint Antoine*, d'un auteur inconnu, vivant vers 1500, dont on ne possède aucune autre œuvre et qui avait figuré avec honneur à l'exposition des Primitifs flamands en 1902, puis des tableaux de l'école de Lancelot Blondel, des Pourbus et d'autres vieux Maîtres flamands.

Les belles maisons des XVIe et XVIIe siècles, telle celle d'Albert et d'Isabelle, n'existent plus. Même les vieux quartiers, où de petites constructions basses s'alignaient, montrant leurs pignons à gradins, que dominait seu-



106. — Les ruines de l'église et des Halles de Nieuport.

lement le toit aigu et le clocheton élancé de quelque chapelle, ont été rasés par les rafales furieuses des batteries allemandes.

Et tous les jours encore, « de loin, dans sa rage impuissante », notre cruel envahisseur « ensanglante et meurtrit »[1] autant qu'il le peut, cette ville qu'il n'a pu avoir vivante !...

De Nieuport, l'Yser nous conduira, en suivant une ligne dont la bravoure de nos soldats a fait un rempart invincible, à une autre petite cité aussi malheu-

1. *L'Yser*, par P. Nothomb, p. 5.

reuse au moins et peut-être plus dévastée encore! C'est bien un pèlerinage de deuil et de souffrances que nous allons faire!

Car le tableau que présente Dixmude est la chose la plus triste qu'on puisse voir. La ville étant moins grande, la destruction systématique fut plus facile. Les Allemands n'en ont que trop profité. Pendant quatre jours, à la fin d'octobre 1914, ce fut sur elle un déluge d'obus incendiaires et autres, de tout calibre, y compris les 380, ramenés d'Anvers!

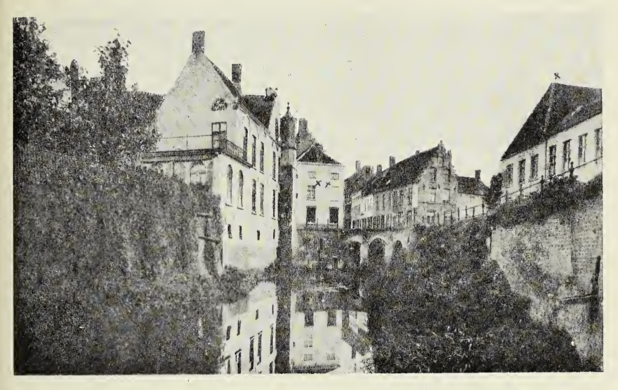
Pauvre Dixmude, lieu paisible s'il en fût ! Pauvre petite ville, douce et tranquille, qui semblait une oasis de paix, de piété et de douceur, même dans ce pays de silence et de clochers, de calme et de foi !

Cité exquise et unique, nous ne nous consolerons jamais de ta perte ! Heureux ceux qui ont joui de la joie sereine qui régnait dans tes murs, joie spéciale, un peu vieillotte, mais si prenante! Comment rendre cette impression de surprise, d'étonnement qui vous saisissait dès qu'on entrait à Dixmude, et en dire le charme reposant ? Car on pouvait se croire, en arrivant là, ramené à plusieurs siècles en arrière. Il semblait qu'on pénétrait dans un monde tout à fait séparé de notre vie, tant le cadre qui vous environnait était particulier et vétuste et l'atmosphère différente.

D'ailleurs, tout ce qu'on voyait autour de soi évoquait d'autres temps : les monuments, les rues, les mœurs mêmes des habitants, dont les demeures semblaient, elles aussi, somnolentes ! Beaucoup de ces rues étaient étroites, toutes silencieuses. Les maisons qui les bordaient dataient pour la plupart des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles.... « Sous leurs toitures de tuiles rouges que l'âge avait brunies, ces logis curieux, ces demeures d'anciens seigneurs ou d'échevins opulents, présentaient des façades aux tympans à coquilles, aux consoles ornées, aux niches d'angle, et découpaient sur le ciel de gracieux pignons en escaliers ou d'admirables frontons à volutes [1]... » Ces maisons toutes différentes les unes des autres — la plupart d'une architecture très simple, comme il sied à une cité modeste et tranquille — s'étaient si bien fondues dans leur ensemble et avaient été si bien patinées par le temps, ainsi que l'a fait remarquer l'auteur de *L'Yser* [2], qu'elles ne faisaient plus qu'un tout, très harmonieux et très

1. *L'Agonie de Dixmude*, par L. Bocquet et E. Hosten.
2. P. Nothomb, *L'Yser*, p. 28.

pittoresque. Chacune avait, cependant, son intérêt particulier ou son histoire. On montrait une maison qui avait abrité Thomas de Canterbury, puis de vieilles auberges dont les noms évoquaient également le passé : « L'Ecusson de Bourgogne », « la Toison d'or », « la Table Ronde », « la Cour Saint-



Cliché de M. Patris.

107. — Un vieux pont à Dixmude.

Georges », « la Rhétorique » et le vieux Cabaret du « Papegaei » (Le Perroquet), dont les belles ancres de ferronnerie portaient la date de 1631.

Il y avait aussi les quartiers pauvres, dont les anciennes maisons, basses, mais toutes à pignons sur rue, « étaient pittoresquement crépies de couleurs hardies ou tendres : bleu lavé, rose pâle, ocre jaune, vert ou rouge déteints.... » Beaucoup de ces maisons se miraient dans des eaux dormantes qu'ombrageaient

de très vieux arbres. Et, çà et là, un ancien pont en dos d'âne, ajoutait à ce paisible tableau sa ligne pittoresque. Un de ces ponts vous conduisait à l'antique béguinage de Dixmude, caché dans une sorte de mystère, à l'extrémité de la ville.

Le petit béguinage de Dixmude qui ne ressemblait à aucun autre, était donc une surprise, une douce surprise même. Rien n'était, en effet, plus émouvant



108. — Le béguinage de Dixmude.

et plus poétique que cette pieuse retraite, toute recueillie, toute blanche, à l'aspect virginal encore malgré son âge, et toute parée aussi de grands lys et de fleurs de l'ancien temps, dont les hautes et lourdes tiges se penchaient et débordaient, tout le long de l'étroit sentier qui conduisait à la petite église ou à la modeste maison de la Grande Dame.

Cette surprenante vision fleurie, dans ce lieu de paix et de vertu, faisait penser aux parterres, tout embellis des plantes les plus délicates de la création, que les Van Eyck plaçaient dans leurs divins paysages, aux pieds de l'Agneau Mystique.

Dans l'église, qui se trouvait à l'extrémité de cet enclos si impressionnant, les béguines conservaient religieusement une belle chasuble ayant appartenu à Thomas de Canterbury et qui était toute brodée d'or et ornée de figures de saints sous de délicates arcatures gothiques, puis un merveilleux « in pace » en argent niellé et ciselé, de beaux livres d'heures et des tableaux intéressants du

XVIe siècle. Mais ce qu'on ne pourra jamais assez dire, c'est combien ce petit béguinage, caché et tranquille, était bien à sa place dans cette ville endormie, semblable elle-même à un vaste cloître, dont chaque partie convergeait vers la riche et belle église de Saint-Nicolas.

Seule, à Dixmude, l'église était grande; et les charmantes petites maisons qui se serraient contre elle ne semblaient là que pour donner sa haute mesure.



109. — Les ruines de l'église de Dixmude en 1915.

De ce beau monument, les Allemands ont fait, en quelques jours, les ruines poignantes que nous mettons sous les yeux du lecteur.

Et ce n'est pas seulement la majesté de l'édifice religieux que nous pleurons — bien qu'il fût l'un des plus beaux de la Flandre — mais encore la perte de tous les trésors qu'il contenait et des vestiges archéologiques qu'on y remarquait. Bâti sur l'emplacement même d'une chapelle du Xe siècle, il conservait, en effet, quelques traces, bien visibles dans le chœur, de cette construction primitive.

Près du maître-autel, s'élevait un riche tabernacle, de forme pyramidale, en marbre et albâtre qui ne mesurait pas moins de treize mètres de haut et qui, daté de 1614, était l'œuvre d'un sculpteur brugeois, nommé Jérôme Stalpaert.

Tout près se trouvaient de belles stalles, portant la date de 1640 et le nom de Jean Taillebert.

Le jubé de l'église était célèbre. Il était certainement le plus remarquable des cinq ou six jubés existant en Belgique. C'était une merveille de sculpture, une vraie dentelle de pierre d'une incroyable richesse. Il n'y avait « pas une pierre qui ne fût creusée, pas une surface lisse, pas un coin mort [1] ». Des statuettes polychromées jetaient une note de couleur discrète, au milieu de ces

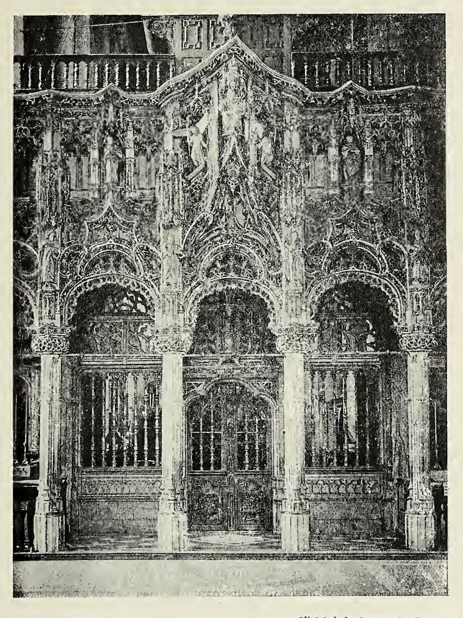


110. — L'église de Dixmude après le premier bombardement allemand (des débris informes marquent, à l'entrée du chœur, l'endroit où se trouvait le jubé).

arcatures compliquées et variées à l'infini. L'auteur, nommé Jean Bertet, avait achevé ce minutieux travail en 1539.

On remarquait aussi dans l'église un banc des pauvres, du XVIIe siècle, dont les hautes et fines boiseries renfermaient huit panneaux d'excellente peinture, représentant les œuvres de miséricorde ; et, un peu plus loin, des fonts baptismaux qu'on pouvait classer parmi les plus belles Dinanderies connues; citons

1. P. Nothomb, *L'Yser*, p. 31.



Cliché *de la Gazette des Beaux-Arts.*

111. — Le jubé de Dixmude.

encore un précieux lutrin du xve siècle, des monuments funéraires et d'autres statues.

Parmi les tableaux, un D. Zegers, un Jouvenet [1] et un Jordaens. Cette dernière peinture était un des morceaux les plus puissants du maître. Il représentait l'*Adoration des Mages*. Bien que le peintre se fût inspiré de Rubens, il avait donné là toute la mesure de sa fougue, de sa hardiesse et de son talent. L'encombrement des figures prêtait à la scène une vie qui faisait pardonner ce défaut et le riche coloris aidait à oublier le manque de sentiments religieux de certains personnages très « jordaenesques ».

A la Bibliothèque de Dixmude, on conservait quelques manuscrits remarquables, notamment un très beau livre d'Heures, enluminé par Simon Bening, et de précieuses archives.

Hélas ! l'église, son jubé, ses trésors, le béguinage et ses reliques, l'Hôtel de Ville, la Bibliothèque, tout est perdu ! Dixmude, la vieille et paisible cité, qui ne demandait que le repos, qui n'avait aucune ambition, qui, douce et tranquille, vivait de ses lointains souvenirs et de ses pieuses traditions, a été, elle aussi, victime de la plus effroyable et de la plus cruelle barbarie que le monde ait connue. Dixmude n'est plus qu'un amas de ruines !.,. Quelle perte ! quel crime !

Les Allemands en ont-ils senti l'odieux ? On serait tenté de le croire, car ils se sont empressés d'affirmer que la destruction de tous ces monuments était le fait des alliés et non le leur ! Le général von Bissing, Gouverneur de la Belgique, a même osé le proclamer par voie d'affiche. « *Ce sont*, a-t-on pu lire sur tous les murs de Bruxelles, *ce sont les obus anglais et français qui ont changé en un amas de ruines, la ville de Dixmude, sa majestueuse église de Saint-Nicolas, son précieux jubé et son béguinage* [2].... » Signé : *von Bissing* ! Peut-on pousser plus loin l'audace ? Car les preuves de cet impudent mensonge abondent. L'histoire de la destruction de Dixmude, de son « martyre » a été écrite, heure par heure, par le commandant Le Goffic et par MM. Bocquet et Hosten [3]. Le *Bulletin des armées* la donne aussi. Parmi cent autres témoins, voici le récit de M. Moulaert, le vénéré curé-doyen de Dixmude : « Le 20

1. Ce tableau avait été donné à l'église de Dixmude par Napoléon Ier.
2. 5 juillet 1915.
3. *L'Agonie de Dixmude*, par L. Bocquet et E. Hosten.



112. — L'adoration des Mages, tableau de Jordaens (église de Dixmude).

octobre au matin, écrit-il, comme je traversais la place du marché, je rencontrai un officier belge de l'Etat-Major ; je lui demandai si la ville n'était pas en danger. Il me répondit qu'il ne le croyait pas, malgré l'approche des Allemands, parce que Dixmude était une ville ouverte ; qu'il ne voyait pas l'intérêt que les Allemands auraient à détruire cette agglomération.... « J'étais encore sous l'impression de cette rassurante conversation, quand un obus éclata, à deux pas de ma maison, sur la toiture de l'église. D'autres lui succédèrent rapidement, toujours au même endroit environ. *Il était évident que l'église était particulièrement visée.* Beaucoup de ces obus étaient incendiaires et de très gros calibre[1]... » Et bientôt le bombardement devient si violent que le Doyen est obligé de se réfugier avec ses ouailles dans des caves. De loin, il voit les flammes qui lèchent la toiture et la tour de cette église, à l'embellissement de laquelle il a consacré le meilleur de sa vie et toute sa fortune [2] !... Voilà le bombardement qui redouble ; les voûtes des caves elles-mêmes sont prêtes à s'effondrer. Il semble que la dernière heure est venue pour tous... Alors le vieux Doyen, prenant la parole et bénissant ceux qui l'entourent, leur dit : « Ne tremblez pas, mes chers amis, vous mourrez pour la plus belle et la plus sainte des causes, celle de la Justice et du Droit... Vous êtes des victimes, des martyrs... »

A ce moment, « un long craquement emplit l'air et se répercute au loin, malgré la violence de la canonnade : les Dixmudois, cachés au fond de leur cave, ont entendu sonner le glas de leur ville [3] »... C'est, en effet, le gros bourdon qui est venu se briser sur le parvis de l'église en feu ! ...

L'agonie de Dixmude dura, cependant, quatre jours encore. Car du 20 octobre au 24, ce fut un bombardement épouvantable et ininterrompu d'obus... *allemands* ...

Dans toute la riche région qui s'étend de Dixmude à la mer, une suite de plantureux villages s'enorgueillissaient de belles églises anciennes.

Presque toutes étaient dominées par des tours puissantes et élevées, qui constituaient un frappant témoignage de la prospérité de cette contrée au moyen âge. Ces monuments offraient, en outre, le plus vif intérêt, tant par leur

1. Lettre du Doyen au B[on] H. Kervyn de Lettenhove.
2. Il en est mort de chagrin quelques mois plus tard !
3. *L'Agonie de Dixmude*, p. 157.

architecture particulière, remarquable notamment par de triples nefs, que par le nombre d'œuvres d'art anciennes qu'ils renfermaient.

Eessen, Pervyse, Ramscapelle, Loo, Woesten, Elverdinghe, Vlamertinghe, Reninghe, Lampernisse, Merckem, Saint-Jacques-Capelle, Oudecapelle, Caeskerke, Noordschoote, Nieucapelle, Oostvleteren et vingt autres communes ont vu tomber en ruines, sous la furie allemande, leurs magnifiques sanc-



113. — Le bourdon de l'église de Dixmude.

tuaires. Et que d'autres villes et villages de cette même région de l'Yser qui, sans être complètement ruinés, ont beaucoup souffert.

C'est le cas notamment de Furnes et de Poperinghe, dont les richesses en monuments semblent avoir attiré, une fois de plus, les obus allemands.

Aucune nécessité militaire : Poperinghe est à peu près vide ; il n'y reste pas un soldat belge. Furnes est absolument désert : même les convois militaires ne la traversent pas[1]. Les Allemands le savent bien par leurs avions et autrement ; ce qui n'empêche pas que souvent Poperinghe et Furnes sont bombardés à grande distance. C'est du pur vandalisme. Aucune autre explication n'est

1. Furnes, ville ouverte et déserte, a reçu plus de 2.000 obus de gros calibre. Elle vient d'être bombardée de nouveau (octobre 1916).

plausible, puisque ces villes « ouvertes » et les villages dont nous avons parlé sont en arrière du front et que les inondations rendent toute offensive impossible de ce côté. Ce vandalisme est inspiré par la haine et le désir de vengeance d'un peuple cruel et sans scrupules.

Car hélas ! ici, comme partout depuis leur entrée en Belgique, les Allemands



Cliché de la Mission du Ministère des Sciences et des Arts.

114. — L'église de Woesten après le bombardement.

s'acharnent sur notre peuple et sur ce qui faisait notre gloire. Par leurs crimes, leurs massacres, leurs exactions, leurs déportations, nous savons qu'ils s'en prennent à notre race elle-même. Ils veulent l'atteindre ainsi jusque dans sa source, pour la supprimer dans l'avenir. Mais cela ne leur suffit pas. Notre patrimoine artistique les gêne aussi ; il les irrite et excite leur rage frénétique !

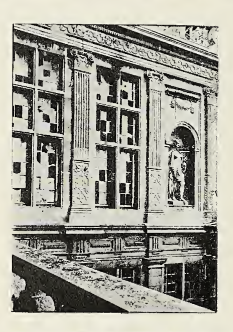


Cliché de la Mission du Ministère des Sciences et des Arts.

115. — L'église de Loo après le bombardement.

Ils paraissent, comme l'a dit Verhaeren, vouloir détruire la beauté elle-même !

Ce qui s'est passé à Ypres, Nieuport, Dixmude et Furnes, après les incendies de Visé, Dinant, Louvain, Termonde, etc., etc., ne le prouve que trop. C'est là guerre à la beauté, à l'art, à la science, à notre passé dans ce qu'il a de meilleur et de plus élevé !... C'est une destruction sans nom ! C'est pour nous un cata-



Cliché de la Mission du Ministère des Sciences et des Arts.

116. — Furnes. Le Palais de Justice, après le premier bombardement.

clysme sans précédents ! C'est la Belgique couverte de ruines et convertie en un champ de décombres !

On ne peut assez le dire : ceux qui ont incendié ainsi nos villes, n'ont reculé devant rien ; ils n'ont été arrêtés ni par la splendeur de nos monuments, ni par les trésors de la science. Tel un fléau, ils ont tout dévasté...

Pauvre Belgique ! Lorsque je songe à toi, toujours si hospitalière, si loyale, si scrupuleusement fidèle à toutes tes obligations internationales, et que je vois ce qu'ils ont fait de tes antiques et riches cités et de tes riantes et pai-

sibles campagnes, je ne trouve à répéter — oh ! combien tristement — que les mots arrachés à l'indignation patriotique et juvénile du fils, de ce fils unique que je pleure, lorsque regardant Termonde en flammes, il comparait, avec des larmes de désespoir, les crimes de ces incendiaires sans foi, ni loi, à ceux des « *Vandales* et des *Huns* !... [1] »

Des Vandales et des Huns ! Oui. Il n'est pas, en effet, d'autres noms !.. Et leur forfait est tellement barbare, que depuis lors, j'ai retrouvé le même



Cliché de la Mission du Ministère des Sciences et des Arts.

117. — Nos monuments en ruines.

anathème dans d'autres bouches encore ! Des étrangers mêmes, ont eu ce terme de souverain mépris. Il n'est pas jusqu'à un Suisse, dont toutes les sympathies et les tendances sont cependant germanophiles, qui s'adressant aux Allemands, ne s'écrie dans un mouvement d'irrésistible réprobation : « La postérité nommera votre nom à côté de celui des Vandales et des Huns [2] ! »

Mais des « Huns » et des « Vandales » cent fois plus coupables que ceux de Genséric et d'Attila !..

. . . .

1. Lettre du Baron Jacques Kervyn de Lettenhove, engagé volontaire au 3e lanciers.
2. Professeur Wetter de Berne.

Le tableau que j'ai tracé — en me servant de documents certains — des destructions de monuments ou d'œuvres d'art, commises sans raison dans notre pauvre pays, par ses envahisseurs félons et barbares, a peut-être paru long: et cependant, il est loin d'être complet.

Des renseignements précis font encore défaut pour de nombreuses régions, notamment pour le Hainaut qui, lui aussi, a beaucoup souffert. Bien des noms



Cliché de M. de Thoran.

118. — Leur œuvre à Charleroi (Hainaut).

manquent donc à ce lugubre inventaire. « Nous n'en avons encore que des fragments [1]. » Car comme l'a fait remarquer M. Van den Heuvel, ancien ministre de la Justice, « le tableau des destructions n'est pas complet, nous ne connaissons qu'une partie des faits. Le voile ne se lèvera complètement que lorsque la Belgique cessera d'être occupée. Alors, la liste des forfaits s'allongera encore beaucoup ! »

Mais ce que nous connaissons montre déjà que le dommage est énorme, que l'épreuve soufferte par la Belgique est infinie et que la rage du bourreau a été

1. P. Nothomb, *Les barbares en Belgique*, p. 248.

« formidable et insensée »[1]. Ce que nous avons dit prouve encore que cette destruction fut voulue et systématique. Une responsabilité que rien ne peut atténuer pèse donc sur nos cruels et barbares ennemis.

Et le mal qu'ils ont fait est d'autant plus grave qu'il est irréparable ; car si on peut reconstruire un monument, « on ne peut lui rendre, ainsi que le disait avec une frappante vérité la reine des Belges, ni sa poésie, ni son âme ».

D'innombrables œuvres d'art, léguées de génération en génération, sont réduites en cendres ou ont disparu. De tous côtés, des ruines tragiques lèvent leurs membres douloureux. En des centaines d'endroits, des décombres noircis par le feu et rougis par le sang, marquent la place où périrent des femmes et des enfants injustement massacrés ou l'endroit où tombèrent nos chers et héroïques soldats ! Partout on relève les traces de la « frénésie de destruction »[2] qui animait les Allemands et les preuves de leur cruauté !

Ce spectacle est tellement poignant que Sven Hedin, le voyageur suédois, et l'homme-lige de l'empereur Guillaume, n'a pu s'empêcher de s'écrier, après avoir vu nos ruines : « *Quand on visite la Belgique, il convient d'endurcir son cœur.* »

Mais nous, qui évoquons avec des larmes, le souvenir de la paix, de la joie et de la beauté qui régnaient en Belgique, avant cette guerre injuste et atroce, et tout ce bonheur à jamais perdu et tout ce passé détruit, nous éprouvons un autre sentiment : Notre cœur ne *s'endurcit* pas : il se révolte et une malédiction monte du plus profond de notre âme ! Sur ceux qui ont pris la vie de nos enfants, troublé le repos de nos morts, profané notre terre patriale, brisé nos existences, incendié nos foyers après les avoir pillés, anéanti nos trésors d'art et brûlé nos superbes et antiques monuments, nous appelons, en attendant l'heure de la justice éternelle, celle de la justice immanente qui, elle aussi, « viendra et tout paiera ».

On peut se demander ce que sera ce compte ou plutôt ce qu'il devrait être, car, ainsi que l'a écrit M. S. H. Church, président de l'Institut Carnegie, en s'adressant aux Allemands : « *Toutes les prières de pénitence que vous pourriez faire pendant un millier d'années ne suffiraient pas à sécher l'océan de larmes*

1. *La Belgique et l'Allemagne*, par H. Davignon, p. 1.
2. Terme dont se sert M. Van den Heuvel dans le travail déjà cité.

humaines que vous avez créé en Belgique, et tout l'or que vous pourriez donner à la Belgique pendant un autre millier d'années, ne suffirait pas à réparer les ruines de vos incendies »...

On n'a jamais dit plus vrai. Rien, rien au monde, rien sur cette terre, ne pourra nous rendre ce qu'on nous a pris, ni réparer le mal qui nous a été fait. Nos pertes ont été nombreuses autant que douloureuses ; et notre cruelle souffrance s'augmente encore du sentiment de la félonie dont nous avons été les victimes.

Aussi est-ce avec une tristesse mortelle dans le cœur, des larmes intarissables dans les yeux, et surtout avec un immense mépris et une haine profonde dans l'âme, que nous pensons à tous ces crimes et que nous nous arrêterons devant nos beffrois incendiés, nos églises saccagées, nos maisons communales détruites, et toutes nos autres ruines !

Résumer en peu de mots cet état d'âme, fait de révolte et de souffrances, de déchirements et de colère, semble presque impossible. Trop de douleurs s'y rencontrent.

Cependant toutes s'élèvent à l'unisson dans d'impitoyables malédictions. Mais des mots ne suffisent pas. Des actes doivent sanctionner nos légitimes imprécations. Car les tombes et les ruines qui nous entourent nous demandent plus que des larmes ! Tout ce que nous pleurons réclame de nous de viriles et implacables résolutions ; et celles-ci devront survivre à la guerre.

Il semble donc qu'un serment, engageant l'avenir, s'impose à nos affections brisées comme à notre patriotisme révolté : Un serment, dont je demanderai la formule « inexorable » et « définitive » à la Reine des Belges. C'est, en effet, notre Souveraine, qui après avoir énuméré tous les crimes allemands, et toutes les destructions qui les accompagnèrent, traduisit la première, par un engagement solennel, les sentiments qui agitent nos âmes. Songeant à l'avenir comme au présent, à nos douleurs comme à notre dignité, à nos morts comme à nos ruines, en un mot à tout ce que nous ne pouvons oublier, elle prononça ces graves paroles : « Un rideau de fer est tombé pour toujours entre les Allemands et nous : tout est fini entre eux et moi... » Et la Reine accentua cette sentence « d'un geste qui signifiait quelque chose d'inexorablement définitif, comme un arrêt sans recours [1]... »

1. P. Loti, *Propos de Reine*.

Ce serment sera également le nôtre. Le cœur des Belges battra ici encore, à l'unisson de celui de sa Souveraine. Avec elle, il souffre de tous les deuils et de toutes les ruines de la Patrie. Comme elle, il n'oubliera jamais! Pour lui aussi, la séparation est « définitive ». « Entre les Allemands et nous », il y a également « un rideau de fer » ou plutôt un grand mur, un mur noirci par le feu, un mur épais, formé des ruines de nos œuvres d'art et de nos plus beaux monuments, un mur que nul des nôtres ne pourra franchir sans commettre une vraie trahison, et qui, en même temps, interdira à jamais aux assassins et aux vandales, l'accès des lieux où reposent leurs innocentes victimes!

Oui, nos ruines se dressent puissantes et fortes, impitoyables et vengeresses. Ne sont-elles pas teintes du sang des nôtres et faites des pierres brisées de nos églises et de nos beffrois, c'est-à-dire des débris des édifices que nos ancêtres avaient élevés afin de marquer l'ardeur de leurs convictions et leur amour de la liberté? L'obstacle qui nous sépare à jamais des Allemands a, par là même, quelque chose de sacré. Et nos ruines sont ainsi, à la fois un rempart contre les barbares dont nous avons été les victimes, et une sauvegarde — s'il est besoin — contre notre propre faiblesse dans les temps à venir...

Que d'autres raisons encore pour ne pas y porter une main sacrilège ! Ces pierres brisées ne nous rappellent-elles pas, toutes, des choses vraiment sublimes... Reliques vénérées, nous les aimons, aujourd'hui, tout comme nous aimions les monuments glorieux dont elles sont les poignants vestiges. Nous les aimons et les admirons peut-être même davantage qu'à l'époque de leur splendeur et de leur intégrité. Certes, leur mutilation nous offre le plus désolant tableau, mais elle a, en même temps, ajouté encore à leur grandeur : elle leur a donné la majesté qu'apportent le malheur et la souffrance !

Telle est la raison du respect croissant avec lequel nous contemplons ces témoins douleureux de nos luttes héroïques !...

Nous ne pouvons oublier, non plus, le sang versé pour leur défense, hier ou aujourd'hui. Il en fait des choses émouvantes et saintes, évoquant nos morts et nous parlant des disparus !... Elles nous parlent même pour eux. Et que de mots, elles nous font ainsi entendre !...

On le voit, malgré toutes leurs meurtrissures, nos monuments sont toujours vivants : le grand souffle du passé ne les a pas quittés ; et nos héros de Liége,

de Haelen, d'Hofstade et de l'Yser, eux aussi, comme leurs glorieux ancêtres, y ont laissé à leur tour, un peu de leur âme. Oui, ils ont attaché leur chère et admirable image à ces pierres séculaires et mutilées, afin qu'elles soient pour nous un souvenir et un enseignement ?

C'est de cette façon que ces ruines, doublement sacrées par les faits que j'ai indiqués, nous disent d'abord qu'il y a des victimes à venger et nous conjurent ensuite de songer à l'avenir. Elles nous demandent donc de ne pas oublier et de prévoir.

Ecoutons-les, obéissons à leur voix douloureuse et sage. Qu'elle soit pour nous la source de viriles résolutions et de fécondes inspirations dans le présent. Que cette mémorable leçon soit entendue, à son tour, par les générations qui nous suivront ! Car il importe que tout ce que nous avons enduré : deuils, larmes et souffrances de toutes sortes, morales ou matérielles, serve notre chère patrie dans ses destinées futures. Et si nous voulons atteindre ce but, rappelons-nous que notre expérience, pour avoir toute sa portée, a besoin de garder des preuves tangibles et saisissantes de nos malheurs et du martyre de notre pays. Il faut que nous puissions donner toute leur force à nos tristes récits par de frappants exemples. Il faut que nous puissions toujours montrer à nos enfants ce que les Allemands ont fait de ce qui nous était le plus précieux et le plus sacré !

C'est pour toutes ces raisons, qu'il importe que, malgré leur poignante mélancolie, certaines au moins de nos ruines soient religieusement conservées.

Nous pensons aussi qu'elles constituent le monument le plus grandiose, le plus émouvant et le plus approprié qui existe — puisque c'est la gloire du passé qu'elles représentent et la douleur de la patrie qu'elles exhalent — pour ceux de nos enfants qui ont succombé, en défendant cet idéal de beauté dans la liberté !... Par la trace des coups terribles qu'elles ont reçus, par la grandeur tragique de leurs blessures, ces ruines impressionnantes ne rendent-elles pas plus sensible la vaillance de ceux qui tombèrent et reposent aujourd'hui à leurs pieds ? Ne sont-elles pas comme la frappante image des luttes subies ? Quoi de plus glorieux pour ceux que nous pleurons, que ces saisissants vestiges, que cette vision de vérité ? C'est ainsi que tout en protégeant les tombes de nos chers soldats, le long de cette « voie sacrée », de cette voie sainte, tracée par leur patriotique sacrifice, ces ruines diront, avec une émouvante éloquence : « Sta, viator, heroes calcas !... »

C'est cette même pensée qui a inspiré ces vers :

O noms sacrés, où les nôtres se sont battus !...
C'est près de vos clochers, troués par les obus,
Qu'ils doivent goûter le repos,
En de pieux et touchants tombeaux !...



119. — Un cimetière de héros (Nieuport).

Oui, c'est là, en ces lieux mémorables et glorieux, à l'ombre de ces ruines grandioses et désolées, que

Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie,
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie [1] !...

Nombreux sont les Belges que touchera cette manière de voir parce qu'ils en sentiront la portée profonde et le poignant rapprochement. Car beaucoup de ceux qui s'arrêteront devant ces tombes héroïques, joindront à l'hommage dû à la vaillance, le déchirant témoignage de sentiments plus intimes et de larmes

1. Victor Hugo.

cruelles. Comme la tristesse des pierres mutilées et des monuments ravagés, répondra dans leur cœur brisé, à l'image désolée de leur propre deuil et à la vision à jamais assombrie de leur destinée !...

....

Il importe encore que ces ruines restent debout pour montrer aux neutres, à l'étranger, au monde entier, toute la souffrance, tout le martyre qu'un petit peuple a enduré, et comment il a sacrifié à la cause de l'honneur, du droit et de la justice, ce qui lui était le plus cher au monde : la vie de ses enfants et son passé d'art, legs sacré de ses ancêtres !

Il me semble enfin que la vue de tant de chefs-d'œuvre d'architecture, odieusement profanés ou détruits à plaisir, sans aucun souci de leur beauté, constitue le réquisitoire le plus éloquent que l'on pourra jamais dresser contre le vandalisme [1] dont les Allemands se sont rendus coupables partout où ils ont passé, en Belgique. Il y a là les preuves accablantes de toutes les affirmations que j'ai produites, et les éléments de bien d'autres accusations encore, accusations qu'on ne pourrait et ne voudrait pas croire sans ces indiscutables témoignages : « *ruinæ signa miseriarium et nominum indicia servantes* [2] ».

« Conservez, s'écrie pour ce motif un membre de l'Académie française, conservez ces ruines qui sont la signature et le paraphe de la propre ignominie du peuple allemand ! Conservez-les pour l'édification des neutres et des générations à venir [3]. » « Qu'on laisse debout, demande à son tour un membre du Parlement belge, les ruines les plus dignes de nos larmes vénératrices... qu'on n'étouffe pas la voix des témoins de pierre... Ils déposeront devant l'avenir, de l'horreur des guerres et de la cruauté de ceux qui la déchaînèrent contre nous... [4] »

Oui, il convient, — il faut même — pour l'éternel opprobre de la race allemande,

1. Les Allemands semblent l'avoir compris. Ils ne permettent même pas la photographie de ces ruines. Ils font même tout au monde pour les faire disparaître là où ils peuvent. C'est ainsi qu'une circulaire du général von Bissing, gouverneur de la Belgique occupée, a ordonné aux autorités communales belges de déblayer de suite ces ruines et que des architectes allemands ont été réunis pour s'occuper de la reconstruction de certains monuments, aux frais, bien entendu, des contribuables belges.

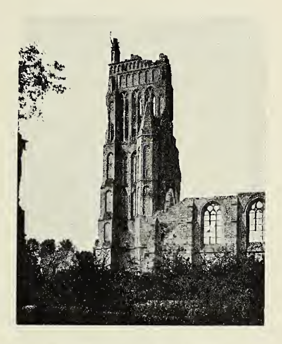
2. Tacite.

3. P. Loti, *Un soir d'Ypres*, p. 92.

4. *Villes meurtries de Belgique*, par Jules Destrée, p. 63.

que des ruines demeurent! Sur chacune d'elles, comme sur un implacable pilori, apparaîtront à jamais les noms des contempteurs de la foi jurée, des bourreaux de la Belgique, des « Huns » et des « Vandales » qui, au mépris de toutes les conventions internationales et de toutes les lois de l'humanité, ont, après les plus cruels massacres, incendié les plus beaux monuments, détruit tout ce que la science vénérait et tout ce dont l'art se glorifiait ! Ces ruines, ce sont les témoins irrécusables qui dénoncent le crime, crient l'opprobre, entraînent la juste et impitoyable condamnation et vouent les infâmes coupables à la malédiction et à l'exécration des siècles!

24 octobre 1916.



0. — Ruines d'une église de l'Yser.



121. — Ruines de l'église et de la tour d'Elverdinghe.

TABLE DES MATIÈRES



122. — Les ruines qui marquent en Belgique le passage et la vengeance des barbares.

TABLE DES ILLUSTRATIONS



123. — Une de leurs œuvres à Ypres.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS




LIBRARIES SMITHSONIAN INSTITUTION
SMITHSONIAN INSTITUTION WASHINGTON DC
BOUND BY
HNM

